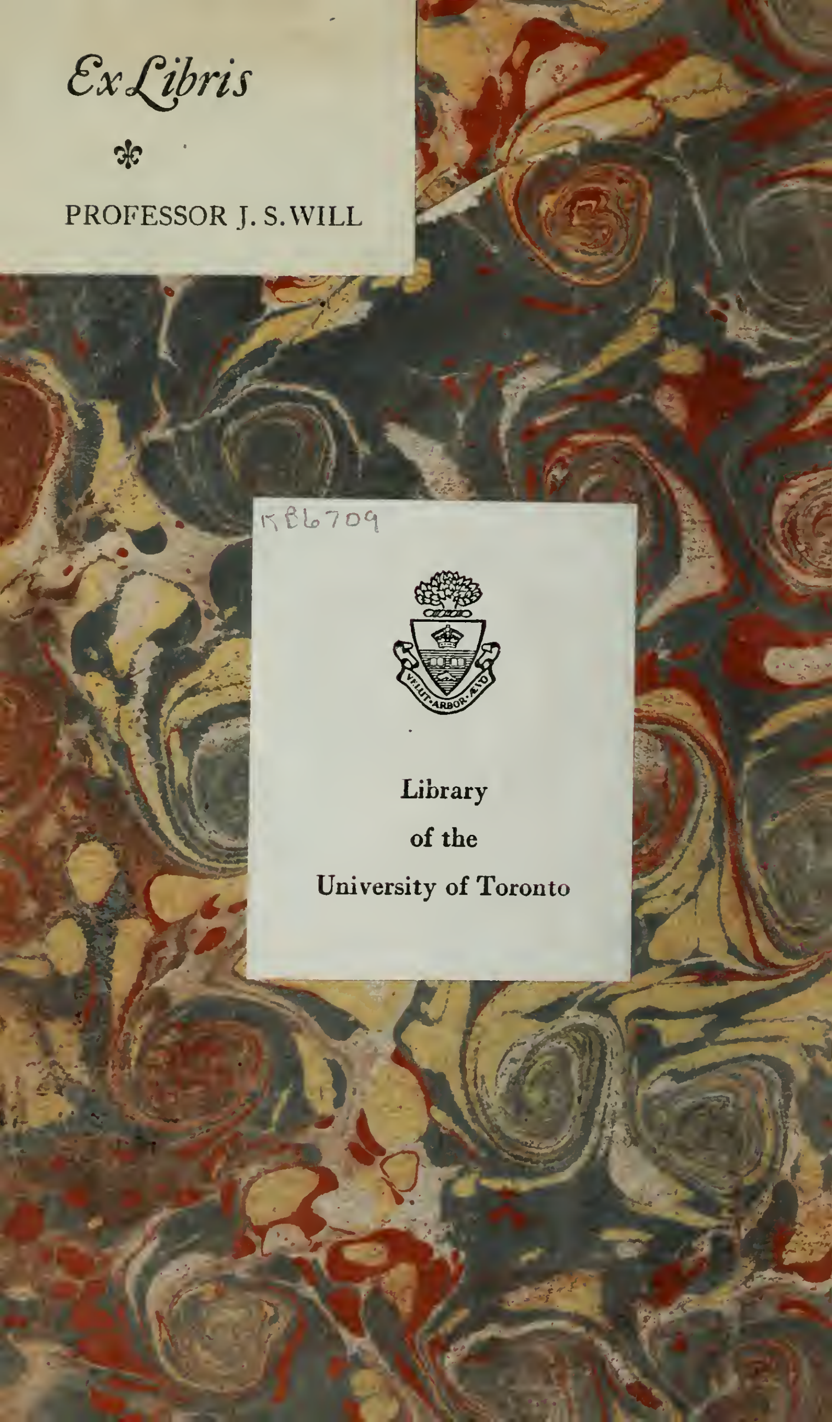




Ex Libris
PROFESSOR J. S. WILL
KB6709
VELUT ARBOR ÆVO
Library
of the
University of Toronto



Frontispice du Tome IIe.



H. Gravelot inv. *N. le Mire Sculp.*

SOLIMAN II.

THEATRE
DE M. FAVART,
OU RECUEIL

Des Comédies, Parodies & Opera-Comiques qu'il a donnés jusqu'à ce jour,

Avec les Airs, Rondes & Vaudevilles notés dans chaque Piéce.

THÉATRE ITALIEN.

TOME QUATRIÉME.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

Avec Approbation & Privilége du Roi.
M. DCC. LXIII.

TABLE

Des PIÉCES *contenues dans ce quatriéme Volume du Theâtre Italien.*

LA NOCE INTERROMPUE,

PARODIE

D'ALCESTE,

EN TROIS ACTES;

Représentée pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens, Ordinaires du Roi, le Jeudi 26 Janvier 1758.

NOUVELLE ÉDITION.

Le prix est de 30 sols avec la Musique.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

ALCIDAC,	M. Rochard.
MAZETTE,	Mlle. Catinon.
MODESTE,	Mde. Favart.
FADÈS,	Mr. Desbrosses.
JASMIN;	Mr. Sticotti.
DE LA CASSE, } UN COUREUR, }	Mr. de Hesse.
LURON, } NICODEME, }	Mr. Chanville.
GLOUTON,	Mr. Carlin.
LISETTE,	Mlle. Suzette.
TONTINE,	Mlle. Desglans.
GRINVOLE, *Meûnier.*	Mr. Duclos.



LA NOCE INTERROMPUE, *PARODIE D'ALCESTE.*

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un endroit agréable sur le bord de la Riviere, preparé pour une Fête.

SCENE PREMIERE.

ALCIDAC, JASMIN, CHŒUR *qu'on ne voit pas.*

CHŒUR.

Air : *Eh ! zing, zing, zing, Madam' la Marié'.*

EH, zing, zing, zing, Madam' la Marié',
Cli, cla, cla ; lira, liron ; fa, fa, fa, fa, &c.

ALCIDAC.

Ah ! je n'y tiens plus, quel créve cœur !

JASMIN.

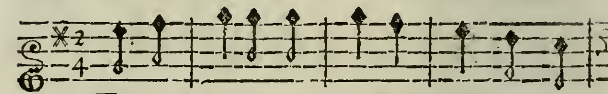
Chantons, chantons avec le Chœur.

CHŒUR.

Eh ! zing, zing, &c.

ALCIDAC.

Encore.

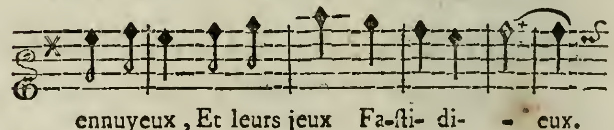


JASMIN. ALCIDAC.

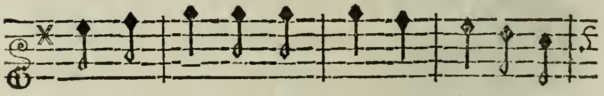


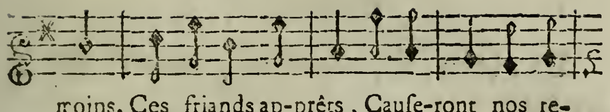
JASMIN. ALCIDAC.





JASMIN.











JASMIN.

Je ne vous conçois point : le jeune Seigneur de ce village, Monſieur Mazette, votre bon ami, épouſe Mademoiſelle Modeſte, la perle des Beautés de ce canton.

ALCIDAC.

Tu m'impatientes, en m'apprenant ce que je ſçais.

JASMIN.

Eh ! bien, apprenez-moi donc ce que je ne ſçais pas.

ALCIDAC.

Air : *Va, Manon, ne pleure pas.*

S'il faût te parler ſans fard,
Je ſoupire pour Modeſte :
Il faut que je m'éloigne, car ;
Son époux riſque ſi je reſte.

JASMIN.

Bon ! Mazette eſt un peu nigaud ;
Seigneur, vous partirez trop-tôt. (*bis.*)

Songez que dans toutes ces aventures de mariage, il y a toujours quelque choſe pour le Garçon.

ALCIDAC.

Air : *Il faut ſuivre la Mode.*

A l'Hymen j'ai joué cent tours,
A préſent je m'en fais ſcrupule ;
Je crains de troubler leurs amours.

JASMIN.

Cette crainte eſt un ridicule.

ALCIDAC.

Je ſuis ami de la maiſon.

JASMIN.

Mais, je trouve cela commode.

ALCIDAC.

Ce ſeroit une trahiſon.

JASMIN.

Il faut ſuivre la mode.

Depuis quand le Seigneur Alcidac, Capitaine de Dragons, eſt-il devenu ſi délicat ?

ALCIDAC.

Il eſt vrai que je déments un peu mon caractere, en ne pouſſant que des ſoupirs diſcrets.

JASMIN.

Quoi ! vous partiriez ſans faire danſer Madame la Mariée ?

ALCIDAC.

Air : *C'eſt Mademoiſelle Manon.*

Mais j'aurois, animal,
Le chagrin, capital
De voir ouvrir le Bal,
Par mon heureux Rival.
Verrois-je, d'un œil égal,
Ce beau couple marital,

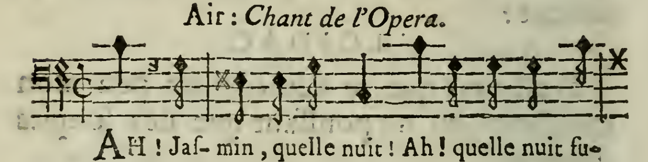
De leur feu conjugal,
A mon amour fatal,
Me donner le regal?
Quel rôle original!

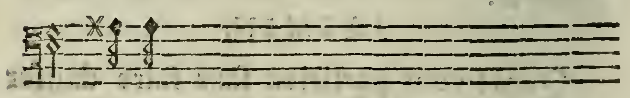
JASMIN.

Vous ne pouvez vous diſpenſer de voir la Fête que Monſieur Nicodême, cet honnête Sénéchal de Normandie, prépare pour les nouveaux Epoux; reſtez du moins juſqu'à la nuit.

ALCIDAC.

Air: *Chant de l'Opera.*





neſte.

JASMIN.

Je vous entends, & je conçois que votre imagination va vous préſenter des tableaux réjouiſſants qui ne vous amuſeront guères.

ALCIDAC.

Air: *Tout ci, tout ça.*

Quoi! tandis qu'on s'embraſſera,
Tout ci, tout ça,

Il faudra donc que je demeure !
Sans rien dire ; Alcidac verra....
Tout ci, tout ça,
Eh ! bien, Jasmin, à la bonne heure ;
Mais de moi, qui me répondra ?
Il en sera,
Ma foi, ce qu'il pourra.

JASMIN.

J'aime à vous voir prendre ce parti ; cela me donnera le temps de dire des douceurs à la Femme de Chambre de Mademoiselle Modeste.

ALCIDAC.

Maroufle, ne t'avise pas de faire une bigarrure de tes amours avec les nôtres. Suis moi, allons au-devant de Modeste, pour lui donner la main à la descente du carosse, & tâchons de nous contraindre.

Air : *Tarare, ponpon.*

Cachons ma jalousie ;
Cette frénesie,
N'est pas d'un grand secours ;
Pour servir les Amours :
Toujours elle importune,
Il faut, pour notre honneur,
Faire, contre fortune,
Bon cœur.

SCENE II.

JASMIN, LISETTE.

LISETTE.

ECOUTE, écoute donc, Jaſmin.

JASMIN.

Tarare! on a déjà retranché la moitié de notre Rôle, nous ferons-mieux de le ſupprimer tout-à-fait.

SCENE III.

NICODEME, LISETTE.

NICODEME.

Air: *Viens, ma Bergere, viens ſeulete.*

MA Maîtreſſe épouſe Mazette,
O lon, lan, la, landerira;
Je donne une Fête complette,
O lon, lan, la, landerirette,
La Mariée y danſera.

LISETTE.

Air : *De Jeannot, Jeannette.*

Je vous trouve bien guilleret,
Pour un Rival qu'on ſupplante.

NICODEME.

Oh ! ver ma fé, j'en ai ſujet.

LISETTE.

Mais vous perdez votre Amante.

NICODEME.

A mon Rival j'en ſçais bon gré,
S'il obtient l'avantage ;
Par ce moyen j'éviterai
L'embarras du ménage.

LISETTE.

Cela n'eſt pas ſi mal penſer.

NICODEME.

A propos, comment ta jeune Maîtreſſe a-t-elle paſſé la nuit ?

LISETTE.

Elle a toujours rêvé, parlé, ſauté. Ah ! quel plaiſir ! Une jeune Fiancée ne dort pas comme une autre.

NICODEME.

Que ton récit me ſoulage ! J'en ai tant de joie, que .... que j'en étouffe.

LISETTE.

A merveille, il me paroît que vous vous réjouiſſez comme les autres ſe fâchent.

NICODEME.



LISETTE.

Cela n'est pas bien sûr, Monsieur le Sénéchal.

NICODEME.

Oh! très-sûr; preuve de cela, c'est que c'est moi qui donne la Fête aux nouveaux Mariés: les voici; allons, de la joye.

SCENE IV.

ALCIDAC, MAZETTE, MODESTE, FADÉS, NICODEME, LISETTE, *Gens de la Nôce*, BATELIERS & BATELIERES.

CHŒUR.

Air : *Chantons Lætamini.*

VIvez, Epoux heureux, (*4 fois.*)

MAZETTE ET MODESTE.

Oh ! c'eſt bien notre envie.

FADÈS.

Aimez-vous bien tous deux.

MAZETTE ET MODESTE.

Pour vous, toute ma vie,
J'aurai les mêmes feux,

CHŒUR.

Vivez, Epoux heureux, (*4 fois.*)

FADÈS.

Courage, mes Enfans, imitez-moi; je me ſouviens que le premier jour de mes Nôces...

MODESTE.

Ah ! mon cher Beau-pere, épargnez ma modeſtie.

MAZETTE.

Allez, allez, mon Pere, ne vous inquiétez pas : Mademoiſelle Modeſte eſt une éveillée, & moi je ſuis un gaillard; nous en dirons de bonnes. N'eſt-il pas vrai, Poulette ?

NICODEME.

Vous aurez tout le tems de lui dire des douceurs ; dépêchons-nous de commencer le Bal, en attendant une petite Fête d'eau-douce que je vais vous donner ſur un train de bois floté.

MAZETTE.

Un train de bois floté ! cela doit être plaiſant. Allons, jouez-nous le Menuet de Madame la Mariée.

MAZETTE & MODESTE *danſent le Menuet de la Mariée ; enſuite pluſieurs perſonnes de la Nôce danſent des Contredanſes & des Cotillons.*

NICODEME.

Air. *Un jour dans un plein repos.*

Raſſemblez-vous en ces lieux,
Habitans des rivieres,
Et danſez de votre mieux
Avec vos Marinieres,
En l'honneur des nouveaux Epoux.
Allons gai, trémouſſez-vous tous :
La, la, la, comme à l'Opéra,
La, la, la, la, lere, la, la, la,
Donnez-vous des manieres.

FADÈS.

Qui ſont ces Gens-là ?

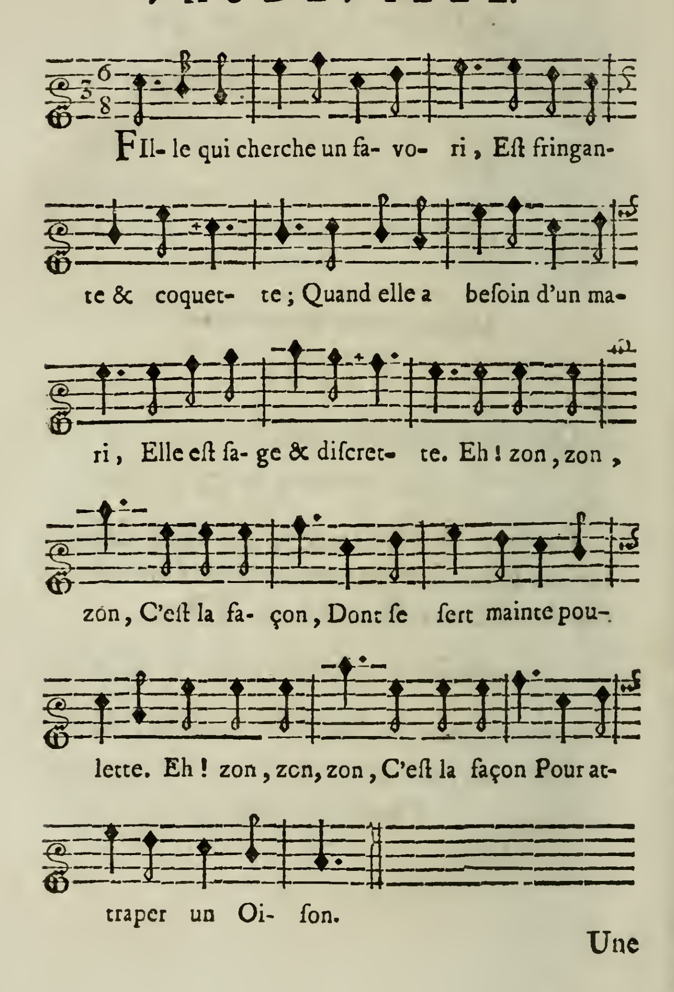
NICODEME.

Ce ſont des Bateliers qui vont dérouiller ici leurs jambes pour vous donner tantôt le Divertiſſement de l'Oye.

Danſes des Bateliers avec leurs lances.

NICODEME *prend la Mariée*, MAZETTE, ALCIDAC & FADÈS, *pour danſer un branle en chantant le Vaudeville ſuivant.*

VAUDEVILLE.



Une

Une femme qui d'un brutal
En tapinois se venge,
Un Jaloux suppose un Rival
Pour qu'il prenne le change :
Eh ! zon, zon, zon,
C'est la façon,
Dont à présent on s'arrange,
Eh ! zon, zon, zon,
C'est la façon,
Pour attrapper un Oison.

Dans la disette languira
Fillette, chaste & pure ;
Mais qu'elle danse à l'Opera,
Et sa fortune est sûre :
Eh ! zon, zon, zon,
C'est la façon,
Dont on gagne une voiture ;
Eh ! zon, zon, zon,
C'est la façon,
Pour attrapper un Oison.

Galant qui veut rendre un Jaloux
Complaisant & commode,
Le sert, le flatte, file doux,
A ses goûts s'accommode :
Eh ! zon, zon, zon,
C'est la façon,
Des bons amis à la mode ;
Eh ! zon, zon, zon,
C'est la façon,
Pour attrapper un Oison.

CHŒUR, Fille, &c. *On danse.*

NICODEME.


NOus avons af- fez dan- fé fur terre,
Et puis nous ri- rons au bruit du verre;
Il faut à pre- fent dan- fer fur l'eau;
Vous au- rez tou- jours nou- veau ca- deau.
Nos Mari- niers feront u- ne joûte; Rien ne
coûte Pour fes doux a- mis. Vous verrez des
gens faire la ca- ne; Ver'guieu m'damne, Vous fe-
rez fur- pris.

MODESTE.

En vérité, Monſieur Nicodême, nous ſommes confus de vos procédés.

NICODEME.

Oh! ce n'eſt rien, vous verrez bien autre choſe.

MAZETTE.

Et le Divertiſſement de l'Oye? Allons, allons.

NICODEME.

Doucement, il eſt de la politeſſe que je donne la main à Madame.

MAZETTE.

Eſt-ce l'uſage de la politeſſe, mon cher Pere?

FADÈS.

Il le faut croire.

ALCIDAC.

Oui, mais je vous conſeille de les ſuivre de près.

NICODEME.

Air: *Il faut l'envoyer à l'école.*

Ote la planche, vîte & prompt,
Je ne régale que Madame.

MAZETTE.

Ah ! l'infâme !

FADÈS.

Peut-on nous faire cet affront ?

ALCIDAC.

Quoi ! le perfide nous la vole.

NICODEME.

Ils ont donné dans mes panneaux,
Les nigauds !
Allez tous les trois à l'école.

MAZETTE, ALCIDAC, FADÈS.

Air : *Y avance, y avance.*

Arrête, arrête.

NICODEME.

Allons, allons.
Si j'ai payé les violons,
Il eſt juſte que je danſe.
Avance, avance, avance.
Adieu, Héros pleins de prudence.

MODESTE.

Mazette, Mazette, ce n'eſt pas ma faute.

MAZETTE, ALCIDAC, FADÈS.

Au voleur, au voleur, au ſecours.

(*Nicodême & Modeſte s'en vont.*)

SCENE V.

MAZETTE, NICODEME, FADÉS.

MAZETTE.

Air : *Je ne suis pas assez beau.*

MEs Amours sont à vau l'eau,
Oh ! oh !

FADÈS.

Le voilà loin du rivage.

ALCIDAC.

Jettons-nous dans un bateau.

MAZETTE.

Oh ! oh !
Beau début pour un ménage !

ALCIDAC.

Le maraut,
Va bien-tôt gagner le gîte,
Qu'on le poursuive au plus vîte.

MAZETTE.

L'atteindrons-nous assez tôt ?
Oh ! oh ! oh !
L'atteindrons-nous assez tôt ?

SCENE VI.

TONTINE, *& les Acteurs précédens.*

TONTINE.

DOUCEMENT, doucement. Où donc ç'qui vont ces haüris? Ils l'attrap'ront, s'ils courent toujours.

MAZETTE.

Qu'est-ce que c'est donc que cette Femme-là?

TONTINE.

Air : *Ziste, zeste, zon, zon, zon.*

C'te Femm'-là, c'est Madam' Tontine,
Blanchisseuse de ton Rival.
En patience, prends ton mal;
I n'faut pas qu'ça t'chagrine.

MAZETTE.

Oh! je veux en avoir raison.

TONTINE.

Eh! bien, va, cours à ta ruine.
Quand il vogue sans aviron,
Un pauvre Epoux fait le plongeon.

Tu peux partir quand tu voudras; j'ai fait ôter les rames de ces Bachots, ils sont en bon état.

ALCIDAC.

Ah ! la maudite Blanchiſſeuſe !

MAZETTE.

Nous voilà dans de beaux draps.

TONTINE.

Qu'eſt-ç'qu'il a donc, Monſieu l'Marié ? Il eſt pâle comme un lendemain de nôces. Regardez-le donc avec ſa tête en avant ; c'eſt que l'poids l'emporte, le pauv'cher Homme ! s'il marchoit les pieds en l'air, i' ne s'crott'roit pas l'toupet : il a d'quoi l'garantir. Adieu donc, bel Epoux d'bal ; à la hou, à la hou.

SCENE VII.

GRINVOLE, *Meûnier d'un moulin de riviere ; & les Acteurs précédens.*

Air : *Et j'y pris bien du plaiſir.*

LAISSEZ dire c'te Commere,
Je ſuis l'maître de c'moulin.
Pourſuivez le téméraire ;
Je vous v'nons prêter la main :

Pour aller à la Victoire,
Sarvez-vous de mes Bachots;
Je me suis toujours fait gloire
De protéger les nigauds.

SCENE VIII.

ALCIDAC, FADÉS, MAZETTE.

FADÈS.

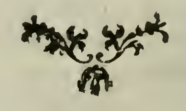
AH ! l'honnête homme !

ALCIDAC.

Air : *C'est l'ouvrage d'un moment.*

Ce secours peut sauver Modeste ;
Mais profitons en promptement ;
Car ce coquin de Bas-Normand
Pourroit bien jouer de son reste ;
C'est l'ouvrage d'un moment.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

Le Théâtre représente un Château antique avec des fossés.

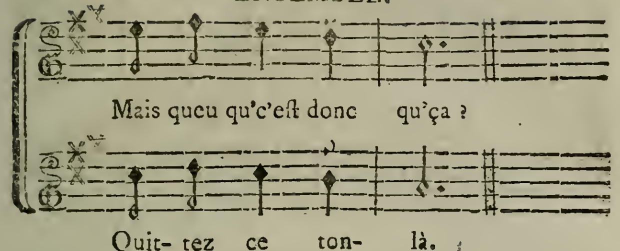
SCENE PREMIERE.

NICODEME, MODESTE.




qu'c'eſt donc qu'ça ? Ah !
ENSEMBLE.
Mais queu qu'c'eſt donc qu'ça ?
Quittez ce ton- là,
MODESTE.
Ayez plus de po- li- teſſe Et plus de dé-
NICODEME.
li-ca- teſſe. Je n'ai pas cette foi- bleſſe.
MODESTE.
NICODEME.
Mais votre fa-çon me bleſſe. Oui- dà, oui-
MODESTE.
dà ! Ah ! Mais queu qu'c'eſt donc qu'ça ? Ah !

ENSEMBLE.



NICODEME.

Air : *Je voudrois faire un bail avec vous.*

Vous m'avez inſpiré trop d'amour,
Et je veux m'en venger en ce jour.

MODESTE.

Vous venger ?

NICODEME.

Oui, cela me courrouce.

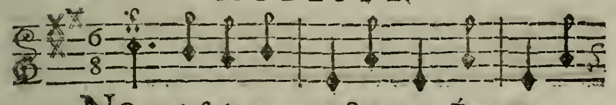
MODESTE.

Ce ſentiment ne ſied pas aux grands cœurs.

NICODEME.

Oh ! d'accord ; mais la vengeance eſt douce ;
Quand une Belle en fait tous les honneurs.


MODESTE.





cœur ; Et le mien fait tout son bonheur.


NICODEME.
Quelle impruden-ce ! Cet-te con-fi-dence M'ex-
MODESTE.
ci-te à la ven- geance. Non, non, &c.
MODESTE.
NICODEME.
Mais, Mazette étoit votre a-mi. Oh ! je
ſuis Corſai- re & de-mi : Tra- hir un a-
MODESTE.
mi, c'eſt l'u- ſage. Fi, fi ! Soyez plus ſa-
ENSEMBLE.
ge. Non, non, non, non, n'eſpé- rez
Non, non, non, non, n'eſpé- rez

pas, Sur mon Epoux avoir le pas; Non, non,

pas, Que je re-nonce à vos appas; Non, non,

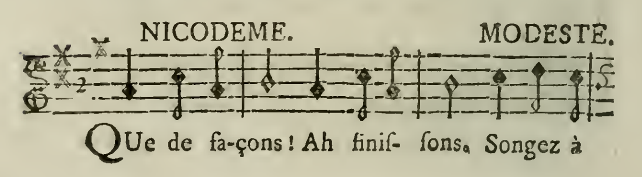
non, n'eſpé-rez pas Me voir tom-ber aiſé-

non, n'eſpé-rez pas Pou-voir ſor- tir aiſé-

ment dans vos laqs.

ment de mes laqs.

NICODEME. MODESTE.



QUe de fa-çons! Ah finiſ- ſons. Songez à


NIC. MOD. NIC.
respecter Mo-deste. Zeste. Mais... Le res-
pect Est trop suspect ; Ce sen-ti- ment Communé-
ment , Ment. L'Amour ar- dent Doit mar-
cher tambour battant ; Qui ne sçait point prendre sa
bisque , Risque. Dès le dé- but , Il faut
aller à son but : L'Amour lan-guit,quand il at-
tend Tant. Dois-je en un mot , Comme un

ſot, Soupi- rer, Ado- rer ? Non ; je

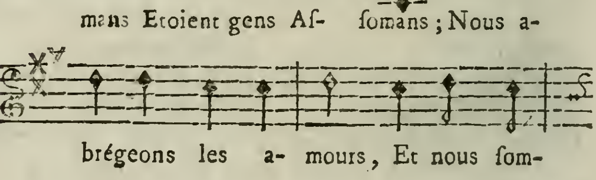
m'épargne une peine, Vaine ; Telle qui

craint, Et ſe plaint D'un tranſport Un peu

fort, Nous ſçait d'un amour outré, Gié.

Des Ro- mans Du bon vieux tems Tous les A-

mans Etoient gens Aſ- ſomans ; Nous a-



brégeons les a- mours, Et nous ſom-

mes



Marchons, marchons.

MODESTE.

Perfide, ta méchanceté ne ſera pas impunie ; voici fort à propos Mazette & Alcidac avec ſes Dragons.

NICODEME.

Je ne m'en embaraſſe guères ; c'eſt moi qui fais la Milice du pays, & j'ai tous ces apprentifs Soldats à mes ordres, ainſi que la Maréchauſſée ; ſuivez-moi.

(*Il entre dans le Château avec* MODESTE.)

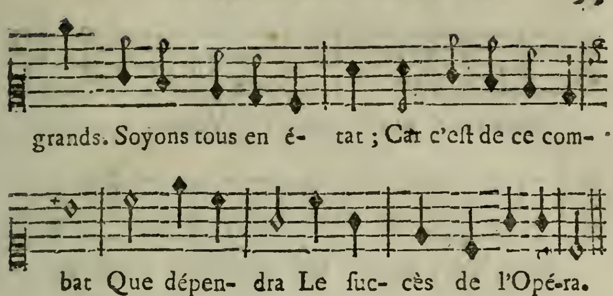
SCENE II.

ALCIDAC, MAZETTE, SOLDATS.

MARCHE.

ALCIDAC.





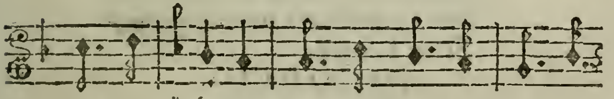
SCENE III.

NICODEME, MODESTE, ALCIDAC, SOLDATS, Assiégeans & Assiégés.

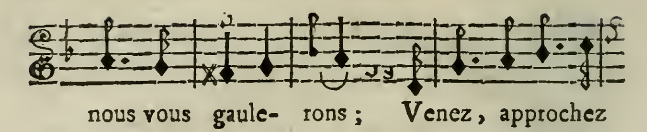
NICODEME, *ſur les murs du Château.*

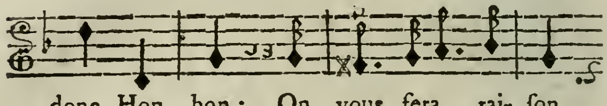


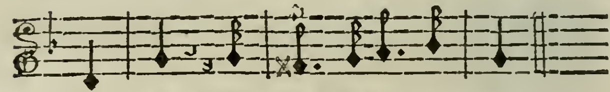
VOus croyez vrai- ment, Han, han, Que l'on
Eſt- ce qu'un Normand, Han, han, Se laiſ-



va ſe ren- dre ; Nous vous at- ten- drons, Et
ſe ſurs pren-dre ?







ALCIDAC.

Marche.

MAZETTE.

Attendez, employons premierement les voyes de la douceur.

(*A Nicodeme.*)

Air : *Si, lorſque j'ai connu Liſette.*

Coquin, tu m'as ravi ma Femme,
Mon honneur en eſt offenſé ;
Mais j'oublierai tout le paſſé,
Si tu la rends.

NICODEME.

Vraiment ! tredame !

MAZETTE.
Sans y regarder de ſi près,
A ce prix-là, je fais la paix.

NICODEME.

Air: *Vous irez aux Feuillantines.*
Vous l'aurez à votre tour,
Quelque jour.

MAZETTE.
Quel revers pour mon amour!

ALCIDAC, *à Nicodeme.*
Nous allons punir ton crime.

MAZETTE.
Et moi j'en (*bis.*) ſuis la victime.

ALCIDAC.

Air: *Où Ninette eſt-elle?* Ariette de Ninette à la Cour.

Oh! c'eſt trop d'audace;
Attaquons la place.
Morbleu! point de grace.
Qu'on faſſe main-baſſe.
Donnons ſans tarder.

NICODEME.
Je ne vous crains mie;
Pour ma douce Amie,
Je perdrois la vie;
Si je l'ai ravie,
C'eſt pour la garder.

MAZETTE.
Vengeons cet outrage.

ALCIDAC.

Forçons ce Maraut.

NICODEME.

Je brave ta rage,
Il y fera chaud.
Tôt, tôt, tôt, tôt;
Courage:
Vîte, à l'aſſaut, à l'aſſaut, à l'aſſaut.

Ensemble.

CHŒUR DES ASSIÉGEANS.

Tôt, tôt, tôt, tôt, tôt; courage:
Vîte à l'aſſaut, à l'aſſaut, à l'aſſaut.

CHŒUR DES ASSIÉGÉS.

Tôt, tôt, tôt, tôt, tôt;
Défendons-nous, traitons-les comme il faut.

(On aſſiége le Château.)

ALCIDAC.

Air : *Ces Forbans d'Angleterre.*

La fureur me tranſporte;
Forçons, caſſons,
Briſons
Cette porte.
Qu'on me prête main-forte.
Amis,
Le Fort eſt pris.

CHŒUR.

Il eſt pris. *(3 fois.)*

SCENE IV.

FADÉS.

Même Air.

AMis, je ſuis à vous.
Tout va ſentir mes coups.
Je viens à la bataille
Percer,
Pouſſer
D'eſtoc & de taille;
Je veux ſur la muraille,
Forcer les ennemis.

CHŒUR.

Il eſt pris. (*3 fois.*)

FADÉS.

Comment ! je viens quand la beſogne eſt faite?

Air : *Vous qui cherchez des gens joyeux.*

J'arrive tout exprés, je croi,
Pour me faire moquer de moi :
Quoi qu'il en ſoit, en pareil cas,
Ma peine n'eſt pas vaine.
Sans moi l'on ne rempliroit pas
Le vuide de la ſcène.

SCENE V.

ALCIDAC, MODESTE, FADÉS.

ALCIDAC, *à Fadès.*

Air : *C'eſt un Enfant.*

RENDEZ Madame à ce qu'elle aime ;
Raſſemblez ces deux Amans.

FADÈS.

Seigneur, rendez-la lui vous-même.

MODESTE, *à Alcidac.*

Recevez nos complimens.
Par ſon ſtratagême,
Sans vous, Nicodeme,
Me traiteroit ſans menagemens :
Il étoit temps, il étoit temps.

ALCIDAC ET FADÈS.

ENSEMBLE.

Il étoit temps, il étoit temps.

FADÈS.

Air : *Il n'a pas pû.*

Mais, franchement,
Ce Bas-Normand....
De crainte, je ſoupire :
Malgré les droits de ton Epoux,
Ce fripon-là....

MODESTE.

Raſſurez-vous :
Il a voulu,
Il n'a pas eu
Le temps de me rien dire.

ALCIDAC.

Je ſuis charmé de vous avoir rendu ſervice ſi à propos ; je pars.

MODESTE.

Oh ! vous reſterez, s'il vous plaît.

ALCIDAC, *à Modeſte.*



MODESTE.

Nous ne ſommes point la dupe de cette gaſçonnade.

FADÈS.

Non, parlez franchement.

ALCIDAC.

Eh! bien, ſoit.

Air : *Comme larrons en Foire.*

Gardez-vous bien de m'arrêter,
Vous êtes trop charmante.
Eh ! que gagnerois-je à reſter ?
L'Hymen vous rend contente.

MODESTE.

En fait d'Hymen, quelque douceur
Qu'une femme reſſente,
Ne ſçavez-vous pas bien, Monſieur,
Qu'un bon Ami l'augmente ?

ALCIDAC.

Air : *Quand on ſe rend aux préſens d'importance.*

A l'amitié comment reſter fidele ?
Ah ! le devoir bien-tôt chancelle,
Quand on voit un Objet charmant :
Je l'éprouve en ce doux moment,
Et la contrainte eſt bien cruelle ;
Sans le vouloir, près d'une Belle, } *bis.*
Un ami devient Amant. }

SCENE VI.

FADÉS, MODESTE, MAZETTE.

MODESTE.

PUisqu'il part, il faut du moins ſonger à chercher mon Mari.

(*On apporte Mazette mourant.*)

Air : *Bouchez, Nayades.*

O Dieux ! quel ſpectacle funeſte !

MAZETTE.

Je n'en puis plus, chere Modeſte.

MODESTE.

Ah ! mon pauvre Ami ! qui eſt-ce qui vous a traité de la ſorte ?

MAZETTE.

C'eſt ce coquin de Nicodeme, qui a pris ſon temps pour me donner un coup de gaule ſur la tête.

MODESTE.

Air : *Ah ! vraiment, je m'apperçois bien.*

Maudit ſoit le ſcélérat,
Qui me cauſe ce dommage !
Mazette eſt en bon état,
Pour le jour d'un Mariage.
Je croyois d'un ſi doux lien,
Tirer un grand avantage ;
Mais, hélas ! je m'apperçois bien,
Qu'il ne faut compter ſur rien.

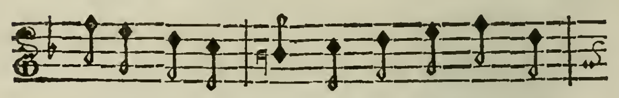




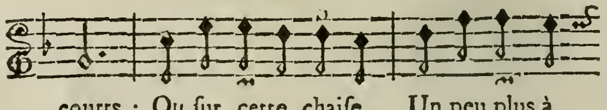
MO.Cher Ma- zette,
FA. Ah ! vous me dé-
MODESTE.



vous pleu- rez ! Cherchons vîte du ſecours : A-
vous mou- rez !
ſeſ- pe- rez.

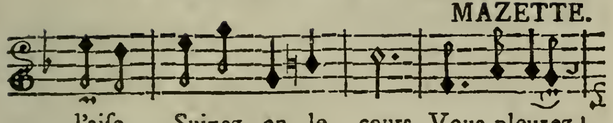


brégez vos diſ-cours; Ceux d'un mourant ſont



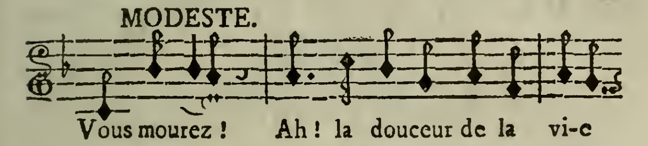
courts ; Ou ſur cette chaiſe, Un peu plus à

MAZETTE.



l'aiſe, Suivez- en le cours. Vous pleurez !

MODESTE.

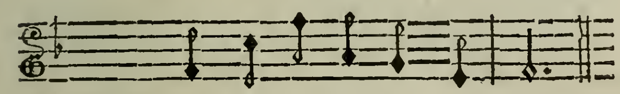


Vous mourez ! Ah ! la douceur de la vi-e

MAZETTE. MODESTE.



M'eſt ra-vi-e. Vous pleurez ! Vous mourez !



MAZETTE. Chere é- pou-ſe, vous pleu- rez !
MODESTE. Cher Mazet- te, vous mou- rez !
FADÈS. A la fin vous m'en-nui- rez !

FADÈS.

Il ne s'agit point de tout cela ; un Chirurgien, un Chirurgien.

SCENE VII.

M. DE LA CASSE, *& les Acteurs précédens.*

M. DE LA CASSE.

J'ARRIVE à point nommé ; conſtatons l'état du patient. Vous avez le crâne fêlé, mon pauvre Seigneur....

MAZETTE.

Oh ! c'eſt de naiſſance.

M. DE LA CASSE.

Conſolez-vous, vous ne languirez pas long-temps ; vous n'avez qu'un inſtant à vivre.

MODESTE.

Ah ! Ciel ! il en mourra !

M. DE LA CASSE.

Aſſurément : mais cela ne ſera rien ; nous le rendrons à la vie avec une goutte de la Médecine univerſelle du Docteur Glouton.

MODESTE.

Air : *La moitié du chemin.*

Où trouve-t'on ce fameux ſpécifique ?

FADÈS.

Oh ! quel eſt donc
Ce grand Docteur Glouton ?

M. DE LA CASSE.

C'eſt un Phiſophe hermétique, cabaliſtique, balſamique, ſudorifique, empirique & magique, qui habite une iſle ſolitaire, pour y décompoſer les rayons du ſoleil dans un laboratoire ſouterrain.

MAZETTE.

Fin de l'air ci-deſſus.

Cherchons, cherchons ce fameux, ce fameux Médecin ;
On ne peut trop payer ce remede divin.

M. DE LA CASSE.

J'en ſuis le Dépoſitaire ; mais comme il n'en reſte plus qu'une goutte, il ne m'eſt permis de la donner qu'à une condition.

MODESTE.

Quelle eſt-elle ?

M. DE LA CASSE.

C'eſt de procurer à notre Philoſophe les moyens de renouveller ſon reméde.

FADÉS.

Comment cela ?

M. DE LA CASSE.

Il faut que le ſouffle pur d'un ami véritable, ou d'une Femme fidelle, entretienne jour & nuit le feu de ſes creuſets ; c'eſt à vous à lui trouver l'un ou l'autre.

MODESTE.

Un ami véritable ?

FADÉS.

Une Femme fidelle ?

MAZETTE.

Ah ! je ſuis mort ; que l'on m'emporte. (*On l'emporte.*)

MODESTE.

Ce que vous exigez ne ſe trouvera pas facilement.

M. DE LA CASSE.

C'eſt pour cela que la Pierre Philoſophale eſt ſi rare.

FADÉS.

FADÈS.

Voilà une demande bien ridicule.

M. DE LA CASSE.

Pas plus que la propofition de l'Opéra.

MODESTE.

Et faut-il refter long-tems dans le laboratoire de Glouton ?

M. DE LA CASSE.

Pefte ! le grand œuvre ne fe fait pas fi promptement ; on doit s'attendre à n'en fortir jamais.

MODESTE.

Jamais !

M. DE LA CASSE.

Jamais ; arrangez-vous là-deffus : j'ai dit, je me retire.

SCENE VIII.

MODESTE, FADÉS, LISETTE.

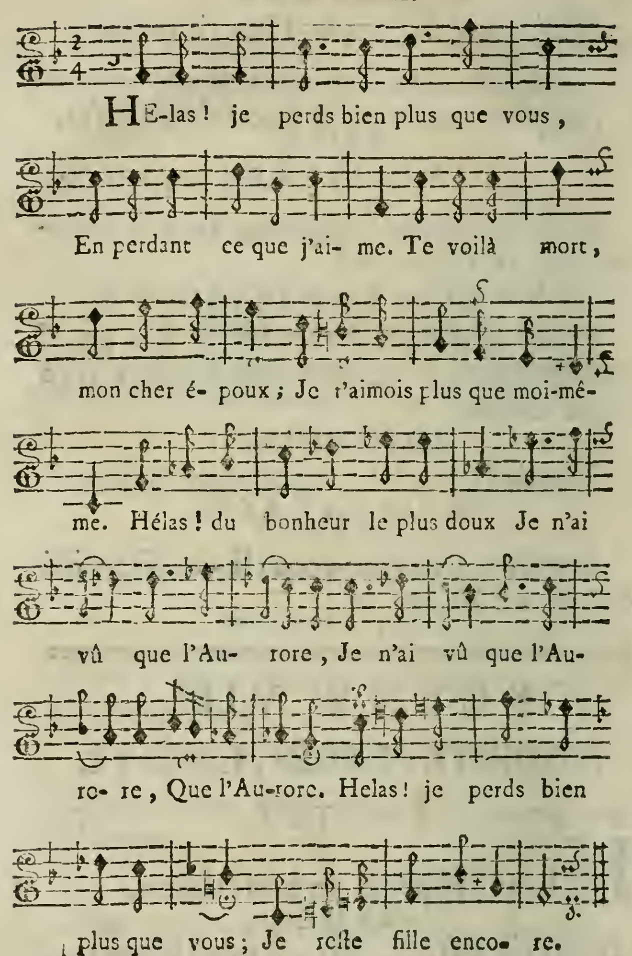
LISETTE.

HÉLAS ! je perds un bon Maître.

FADÈS.

Hélas ! je perds un fils qui m'eft bien cher,

MODESTE.


HE-las! je perds bien plus que vous,
En perdant ce que j'ai- me. Te voilà mort,
mon cher é- poux; Je t'aimois plus que moi-mê-
me. Hélas! du bonheur le plus doux Je n'ai
vû que l'Au- rore, Je n'ai vû que l'Au-
ro- re, Que l'Au-rore. Helas! je perds bien
plus que vous; Je reste fille enco- re.

Seigneur Fadès, un Pere est un ami véritable ; vous allez faire un généreux effort pour votre fils.

Air : *Le bonheur de ma vie.*

C'est à vous de le secourir.

FADÉS.

Pour lui l'on me verroit mourir,
Si je pouvois encor offrir
Des jours dignes d'envie.

MODESTE.

Quel raisonnement ! moins les jours sont dignes d'envie, moins on a de regret à les sacrifier. Et vous, ma chere Lisette ?

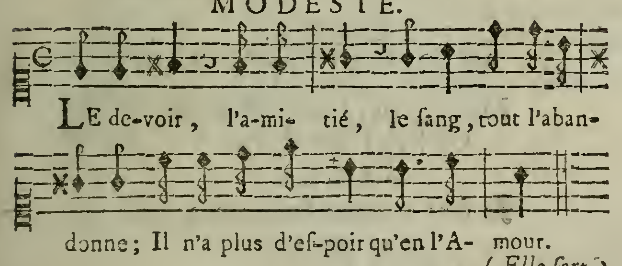
LISETTE.

Et moi, Madame, je m'excuse par la raison contraire.

Fin de l'air ci-dessus.

Je suis jeune, & je veux jouir
Du plaisir de la vie.

MODESTE.



(*Elle sort.*)

FADÉS.

Il est de la bienséance que je fasse une visite à mon fils avant qu'il prenne congé de la compagnie.

SCENE IX.

FADÉS, ALCIDAC.

CHŒUR, *qu'on ne voit pas.*

Air : *Il eſt mort.*

IL eſt mort, il eſt mort ;
Mazette a fini ſon ſort.
Il eſt mort, il eſt mort.

FADÈS.

Il me paroît que voilà ma viſite faite.

CHŒUR.

Il eſt mort, &c.

FADÉS.

Ah ! mon pauvre fils !

On entend une ſimphonie gaie.

CHŒUR.

Air : *Oh ! oh ! Tourelouribo.*

Mazette rit, chante & danſe,
Oh ! oh ! tourelouribo.

FADÉS.

Je ſens renaître l'eſpérance.

CHŒUR.

Oh ! oh ! tourelouribo.

FADÉS.

Pour nous quelle heureuſe chance !

SCENE X.

MAZETTE, ALCIDAC, FADÉS.

MAZETTE, *en disant.*

OH ! oh ! tourelouribo.

Enfin, on a trouvé un modele de fidélité ; j'ai bû la phiole de baume universel, & zeste, me voilà tout d'un coup prêt à danser.

FADÈS.

Mon Fils, n'en resteroit-il pas une petite goutte pour ton Pere ?

MAZETTE.

Tôt, tôt, que l'on annonce à ma Femme cette nouvelle intéressante, & que l'on sçache quelle est la personne charitable qui s'est livrée pour moi.

FADÉS.

Je vais m'en instruire.

MAZETTE.

Allez, allez, mon cher Pere, il faut célébrer la mémoire d'une Femme si rare.

SCENE XI.

MAZETTE, CHŒUR.

CHŒUR.

Air : *O, Pierre, ô Pierre.*

MODESTE, Modeste,
Pour jamais on vous perd.

MAZETTE.

Quel présage funeste !
Dieux, quel triste concert !

CHŒUR.

Hélas ! pauvre Modeste!

MAZETTE.

Quel malheur m'est offert !

CHŒUR.

Modeste, Modeste,
Pour jamais on vous perd.

SCENE XII.

MAZETTE, ALCIDAC.

ALCIDAC.

PARBLEU ! mon ami, tout prêt à monter à cheval, je viens d'apprendre une jolie chose : ta Femme t'abandonne pour aller passer ses jours avec un Chercheur de Pierre Philosophale ; elle vient de partir.

MAZETTE.

Eſt-il poſſible ! ah ! je ne m'attendois pas à cette preuve d'amitié-là.

Air : *J'ai perdu mon âne.*

J'ai perdu ma Femme;
C'eſt pour me prouver ſa flâme
Qu'elle a fait ce tour.

ALCIDAC.

La pauvre Petite,
Par amour te quitte.

MAZETTE.

Et c'eſt ſans retour.

Elle m'a ſauvé la vie par ſa fidélité.

ALCIDAC.

Il y a bien des Femmes qui font tout le contraire pour faire vivre leurs Maris.

MAZETTE.

Mon cher ami, me voilà veuf.

ALCIDAC.

Tant mieux ; je crois que c'eſt ici le moment de te déclarer que je ſuis amoureux de ta Femme.

MAZETTE.

Eh ! bien, voilà une nouvelle qui ne laiſſe pas que d'être conſolante.

ALCIDAC.

Air : *Ça n'ſe fait pas.*

Mon cher, il faut ſans tarder,
Me la céder ;
Sois favorable à ma flâme.

MAZETTE.

C'eſt me prier d'être un ſot ;
Car, en un mot,
C'eſt ma femme.

ALCIDAC.

Que d'Epoux moins délicats !

MAZETTE.

Oh ! ça n'convient pas,
Ça n'ſe fait pas.

ALCIDAC.

Air : *Paiſibles bois, jardins délicieux.*

Qu'eſperes-tu ? Renonce à ton amour ;
Pour jamais tu la perds, c'eſt à moi d'y prétendre ;
Et je veux moi ſeul, en ce jour,
Forcer Glouton à me la rendre.

MAZETTE.

Eh ! bien, faites comme vous l'entendrez, voilà qui eſt fini : je vous la céde ; elle m'eſt ſoufflée trop ſouvent pour que je ne faſſe pas ce marché-là avec vous ; d'ailleurs, ſi je voulois la garder, vous n'y perdriez peut-être rien.

ALCIDAC.

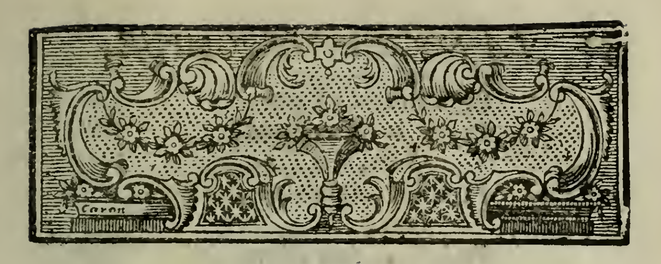
J'ai ta parole. Adieu.

MAZETTE.

Air : *J'ai fait l'amour, c'eſt pour un autre.*

Partez, partez, vaillant Dragon,
Enlevez ma Femme à Glouton
Ah ! puiſſe-t-elle être la vôtre !
J'ai fait l'amour c'eſt pour un autre.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

Le Théâtre représente un Paysage avec une Riviere, & dans le fond une Isle.

SCENE PREMIERE.

LURON, *dans son Bateau.*

Air : *Lan, farira, dondaine, bon !*

SANS jamais m'lasser
Dessous ces coudrettes,
Je m'plais à passer
Ces jeunes Fillettes,
Gué,
Lan farira, lirette,
Bon,
Farlarira, don, don.

SECOND COUPLET.

Toujours il me vient
De bonnes aubaines,

Et je me fais bien
Payer de mes peines,
Gué,
Farlarira, dondaine,
Bon;
Farlarira, don, don.

Eh! v'là l'Paſſeux, v'là l'Paſſeux.

Air: *Danſes-tu, Colin?*

Qui veut paſſer l'eau?
J'ai là mon Bateau,
Je mene à la maiſon,
Du Docteur Glouton;
Dans ſon noir
Manoir,
Chacun vient pour le voir,
Et pour conſulter ſon ſçavoir.

Mais d'avance
L'ordonnance
En argent
Comptant
Se vend:
Inutiles;
Mais habiles,
Nos Docteurs ſouvent
En font autant.

J'ai là mon Bateau,
Qui veut paſſer l'eau, &c.

Quiconque veut paſſer,
Ici doit financer,
Je reçois
Tous les droits
Du péage :
Cet uſage
Eſt fort ſage.
La mode, après tout,
Peut changer de goût.

J'ai là mon Bateau, &c.

Air : *Pour le peu de bon temps qui nous reſte.*
Il guérit de la Paraléſie,
De l'Hypocriſie,
Du mal de Dents,
De la Cornologie,
De la Poëſie,
Et de cent maux différens.

A l'Art qu'il poſſede,
Le plus grand mal cede,
Et cede ſi bien,
Que qui prend ſon remede,
Ne craint plus rien.

Allons, allons ; v'là l'Paſſeux ; v'là l'Paſſeux. Luron, ſarpejeu, nous aurons aujourd'hui de la pratique.

Air : *Que feroit-on dans la vie ?*
Chacun donne dans la Naſſe.
Quel profit, lorſque l'on eſt en paſſe !

Sans que le Public s'en laſſe,
Charlatans,
Vivez à ſes dépens.
Quelle foule déjà s'amaſſe !
En v'là pour remplir trente Bateaux.

(*LURON fait entrer dans ſon Bateau pluſieurs perſonnes qui lui donnent de l'argent.*)

Donne, paſſe; donne, paſſe;
Le Docteur guérit de tous maux.
Donne, paſſe; donne, paſſe;
(*A part.*) Profitons de l'erreur des ſots.

SCENE II.

ALCIDAC, LURON.

ALCIDAC.

Suite de l'air.

FUYEZ, vile Populace;
Qu'à l'inſtant on me cede la place.

LURON.

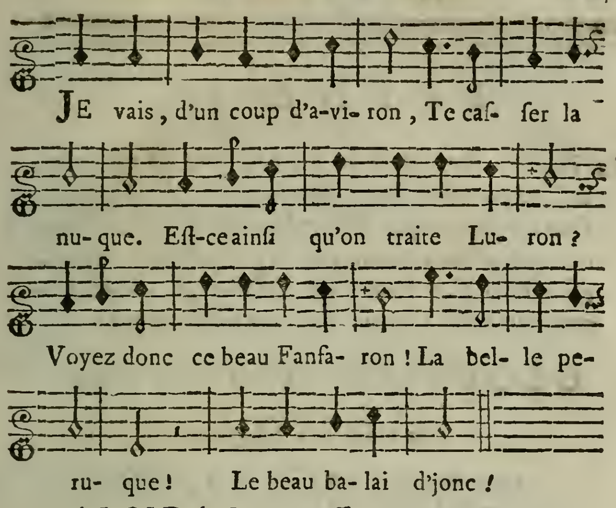
Quelle audace !

ALCIDAC.

Qu'on me paſſe,
Paſſe, paſſe; abrégeons les propos.

LURON.

Doucement, doucement, Frere,



ALCIDAC, *le pouſſant dans le bateau.*

Tu fais le raiſonneur !

LURON.

Tout bellement, donc ; je n'ſommes pas fait à c'te magniere de politeſſe-là.

Air : *Toque, mon Tambourin, toque.*

Le Diable t'enleve.

ALCIDAC.

Morbleu ! finiſſons.

LURON.

Mais ma barque creve,
Et nous enfonçons.

ALCIDAC.

Rame, dépêche, acheve, acheve ;
Paſſons, paſſons, paſſons.

SCENE III.

Le Théâtre repréſente le Laboratoire de Glouton, éclairé par une lampe. On voit dans le fond pluſieurs Garçons qui pilent dans des Mortiers, tandis que d'autres ſont occupés à diſtiller. Modeſte eſt auprès d'un Fourneau enflâmé, & Glouton devant une table chargée de livres & de drogues.

GLOUTON, MODESTE.

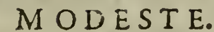
GLOUTON.

Air : *Armide, eſt encor plus aimable.*

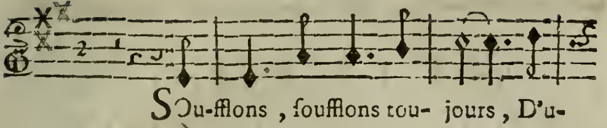
ENFIN, l'amitié conjugale
En ce jour ſe ſignale.
(*A Modeſte.*)
Soufflez, ſoufflez dans mes creuſets ;
Sans vous, tout mon eſpoir ſe perdoit pour jamais.
On a peine à trouver Epouſe jeune & belle,
Qui veuille à ſon Epoux immoler ſes appas ;
Une Femme à ce point fidelle,
Hélas ! eſt un modele
Qu'on ne ſuivra pas.

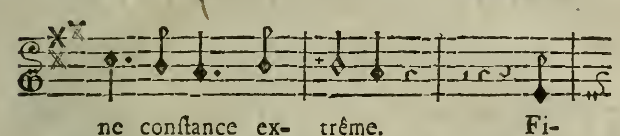
Avec le CHŒUR.

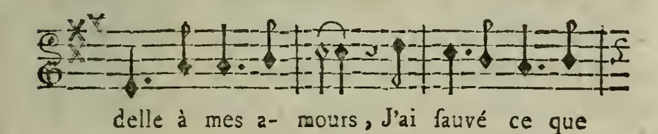
Enfin, l'amitié conjugale
En ce jour ſe ſignale.
Soufflez, &c.

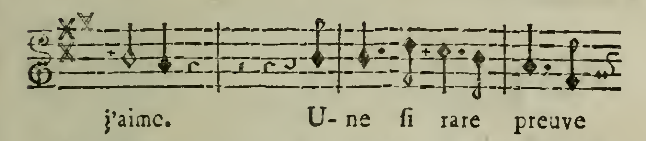


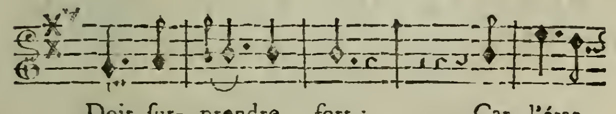
MODESTE.

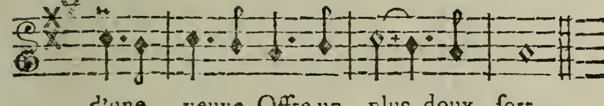












GLOUTON.

Allons, pour égayer ce Phœnix matrimonial, je veux faire danser toute mon Apothicairerie. *On danse.*

SCENE IV.

MODESTE, GLOUTON.

GLOUTON.

C'En eſt aſſez. Holà, l'Enfumé, où eſt la Liſte des malades qui ſont venus aujourd'hui pour me conſulter? Donnez-la à Modeſte; elle lira, pendant que j'écrirai mes ordonnances. (*A Modeſte.*) Commencez.

MODESTE, *lit.*

Adelle de Ponthieu.

GLOUTON.

Adelle de Ponthieu? Qu'eſt-ce qu'elle m'écrit?

MODESTE, *lit.*

Air : *Sont les Garçons du Port au Bled.*

Seigneur, j'ai les pâles couleurs, *
Des pâmoiſons & des langueurs.

GLOUTON, *écrit.*

Pour vous fortifier, ma Chere,
Prenez des gouttes d'Angleterre.

* Adelle de Ponthieu, Tragédie très-intéreſſante; mais dont on a trouvé le coloris un peu foible.

MODESTE

MODESTE, *lit.*

La grande Iphigénie *, pour des convulsions, des vertiges & des vapeurs.

GLOUTON.

On la disoit d'une santé si robuste.

MODESTE.

Elle marque qu'elle vouloit venir vous consulter elle-même ; mais qu'en sortant de son hôtel, l'impression du grand jour l'a fait évanouir.

Air : *De nécessité.*

Seigneur, elle a de l'humeur peccante,
Quelques vers dont la marche serpente.

GLOUTON, *écrit.*

Princesse, prenez pour médecine
Une quintessence de Racine.

MODESTE, *lit.*

Air : *Du Cap de Bonne-Espérance.*

La petite Iphigénie, **
A recours à vous, Seigneur.

---

* Iphigénie, Tragédie qui a mérité le plus grand succès. On ne lui reproche qu'une versification un peu négligée ; défaut dont on ne s'est point apperçu aux représentations ; grace à l'art inimitable avec lequel la Demoiselle Clairon, & les Sieurs Le Kin & Bellecour ont joué cette Piéce.

** Parodie de la Tragédie d'Iphigénie.

GLOUTON.

Qui cauſe ſa maladie ?

MODESTE.

Trop d'acide, trop d'aigreur;
Elle a de l'humeur cauſtique,
Et de la bile critique.

GLOUTON, *écrit.*

Prenez quelque lénitif,
Et ſur-tout un air plus vif.

MODESTE, *lit.*

Jeannot, Jeannette.

GLOUTON.

Qu'eſt-ce qu'ils chantent ?

MODESTE, *lit.*

Air : *Sçavez-vous bien, Beauté cruelle.*

J'aurions beſoin de vos recettes,
Je déclinons tout doucement.

GLOUTON.

Mes chers enfans, c'eſt que vous êtes,
D'un très-petit tempérament.

MODESTE.

Enſeignez-nous ce qu'il faut faire,
Pour à çal fin de nous ragaillardir.

GLOUTON, *écrit.*

Jeannot, Jeannette, allez, allez dormir;
Le repos vous eſt néceſſaire.

SCENE V.

L'ENFUMÉ, *& les Acteurs précédens.*

L'ENFUMÉ.

MONSIEUR le Docteur, il y a là une grande Figure antique qui fait rire & pleurer tout à la fois.

GLOUTON.

Que me veut-elle ?

L'ENFUMÉ.

C'est un vieux Bon-homme qui a déjà vécu un siécle, il demande s'il n'y a pas moyen de prolonger encore sa vie.

GLOUTON.

Comment l'appelle-t-on ?

L'ENFUMÉ.

L'Opéra d'Alceste.

GLOUTON.

Qu'il aille se faire mettre en Musique.

SCENE VI.

UN COUREUR, *& les Acteurs précédens.*

GLOUTON.

QUE me veut cet homme-là ? Bon ! le voilà par terre !

LE COUREUR.

Ah ! Monſieur le Docteur, ayez pitié d'un pauvre Coureur hors de condition. Vous qui connoiſſez tant de monde, ne pourriez-vous pas me placer quelque part?

GLOUTON.

D'où ſors-tu ?

LE COUREUR.

De chez le Faux Généreux, * mais je n'ai reſté qu'un jour dans cette condition-là.

GLOUTON.

** C'eſt que tu es un mauvais ſujet, va-t'en.

LE COUREUR.

Faites-moi donc le plaiſir de me prêter de l'argent ſur ce gage.

GLOUTON.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

LE COUREUR.

C'eſt une Mitaine *** que j'ai ramaſſée ſous le Théâtre de la Comédie Italienne.

GLOUTON.

Fi donc ! comme elle eſt faite !

---

* Le Faux Généreux, Comédie en cinq Actes, jouée à la Comédie Françoiſe.

** Le Rôle du Coureur a été retranché à la Seconde Repréſentation.

*** La Mitaine, Comédie, repréſentée au Théâtre Italien.

LE COUREUR.

Oh! je puis vous assurer qu'elle n'a servi qu'une fois, elle est toute neuve.

GLOUTON.

Allons, allons, hors d'ici avec ta peste de Mitaine, qu'il n'en soit plus parlé.

SCENE VII.

GLOUTON, MODESTE.

MODESTE.

Monsieur le Docteur, voici encore une consultation.

GLOUTON.

Lisez.

MODESTE.

Air: *De Joconde.*

* Énée a recours à Glouton,
Voici sa maladie :
Il est glacé par le poison
De la mélancolie.

GLOUTON.

Qu'on le mette auprès d'un grand feu,
Sans cela l'humeur sombre
Pourra le réduire avant peu,
A n'être plus qu'une ombre.

---

* L'Opéra d'Enée & Lavinie.

SCENE VIII.

GLOUTON, LURON,

LURON.

ALERTE, alerte, alerte.

GLOUTON.

Qu'eſt-ce qu'il y a? Qu'eſt-ce qu'il y a?

LURON.

Ah! ſarpejeu, not' Bourgeois, je vous amenons une bonne pratique, allez.

GLOUTON.

A-t-elle bien payé?

LURON.

Je vous en réponds.

GLOUTON.

Donne, donne.

LURON, *lui donnant un coup de ſa rame ſur les épaules.*

Très-volontiers.

GLOUTON.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ça?

LURON.

La monnoye dont il m'a payé. Je crois,

jarnigué, que j'ons paſſé le Diable. C'eſt un vivant qui vient mettre ici tout en bringue.

Air : *J'ai, ſans y penſer, laiſſé tomber, &c.*

Morbleu ! qu'il eſt vif !
Cet Eſcogrif,
A mine rogue,
Vient d'avoir l'honneur,
D'étriller votre ſerviteur.
Craignez-en autant.

GLOUTON.

Sur l'inſolent,
Lâchons mon Dogue.

LURON.

Vous, & vot' mâtin,
Vous perdrez vot' Latin.

T'nez, t'nez, v'là qu'il aſſomme ce pauv' animal. Et d'un, d'expédié : c'eſt à préſent vot' tour ; pour moi, j'gagne le large.

(*Il ſe ſauve avec tous les Garçons du Laboratoire.*)

GLOUTON.

Luron, Luron.

SCENE IX.

GLOUTON, ALCIDAC.

GLOUTON.

AH ! le Bourreau ! il me laiſſe ſeul. N'importe; faiſons bonne contenance. (*En tremblant.*) Que demandez-vous ?

ALCIDAC.

Air des Troqueurs : *On ne peut trop-tôt.*

Il faut, ventrebleu,
Me rendre Modeſte,
Pour peu, malepeſte,
Qu'on me la conteſte,
On verra beau jeu ;
Je mets tout en feu.
Je jette, je caſſe,
Creuſets & fourneaux ;
Et je te fracaſſe
La tête & les os ;
Et je te fracaſſe.....
Qu'on me ſatisfaſſe,
Tôt, tôt, tôt, tôt,
Il me la faut.

Qu'on me ſatisfaſſe,
Dépêche, maraut,

Ou je te fracaſſe,
Ou je te fracaſſe,
Ou je te fracaſſe....
Qu'on me ſatisfaſſe,
Tôt, tôt, tôt, tôt;
Il me la faut.

GLOUTON, *tremblant.*

Un moment; expliquons-nous?

ALCIDAC.

Comment! Morbleu, tu trembles?

GLOUTON, *tremblant plus fort.*

Oh! point du tout.

ALCIDAC.

Air: *La Fille de Village.*

Ne crains rien de funeſte,
Je ne ſuis pas mauvais;
Qu'on me rende Modeſte,
Et je te laiſſe en paix.
Si l'excès de ma rage
A troublé ce ſéjour,
Pardonne à mon courage,
Et fais grace à l'Amour.

GLOUTON.

Voilà une raiſon à laquelle on doit céder.

ALCIDAC.

Air : *Oh ! reguingué.*

(En levant ſa canne.)

Je vous en prie, allons.

GLOUTON.

Eh ! bien,
Monſieur, vous m'en priez trop bien,
Pour que je vous refuſe rien ;
Que de ces lieux, Modeſte ſorte ;
Et que le Diable vous emporte.
(Il ſort.)

ALCIDAC, *à Modeſte.*

Allons, ſuivez-moi, je m'empare de vous.

MODESTE.

Hélas ! on fait bien voir du pays à la pauvre Modeſte.



SCENE X.

Le Théâtre repréſente un lieu décoré pour une Fête.

MAZETTE, CHŒUR.

MAZETTE, *avec le Chœur.*

Air : *Ah ! le bel Oiſeau, Maman.*

ALCIDAC a vaincu Glouton,
Il revient avec Modeſte,
Alcidac a vaincu Glouton,
Tout céde à ce fier Dragon.

MAZETTE.

Il a pris la balle au bond ;
O jour heureux & funeſte !
C'eſt à moi de trouver bon,
Que ma Femme avec lui reſte.

Avec le CHŒUR.

Alcidac a vaincu Glouton,
Tout céde à ce fier Dragon.

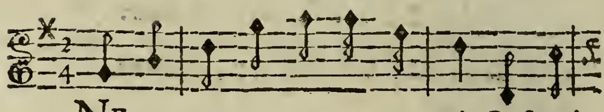


SCENE XI.

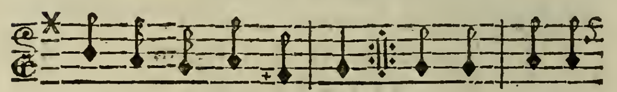
ALCIDAC, MODESTE, MAZETTE.

ALCIDAC.

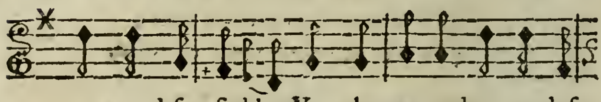
Air : *Sabotiers Italiens.*



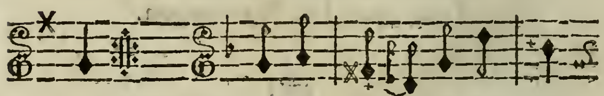
NE re- gret-tez pas un Ma- ri. C'eſt moi
Oui, des ſoins que pour vous j'ai pris Vous de-



qui dois ê- tre ché- ri. Mais Ma- zette
MODESTE.
vez me donner le prix. Je fais tout ce



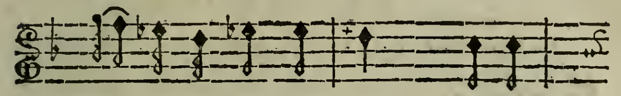
vous rend ſen-ſi- ble ; Vous le regar-dez en deſ-
qui m'eſt poſ- ſi- ble, Pour ne regar- der rien que



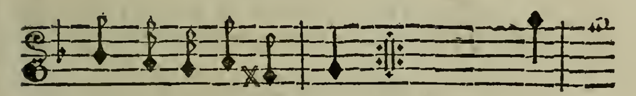
ſous. ALCIDAC. Songez à ce que j'ai dit :
vous. MODESTE. Je n'ai pû re- voir le jour



Je ne fais point de cré- dit. ALCID. Vous de-
Sans re- pren-dre mon a- mour. MOD. Ma-zet-



vez vivre ſous mes loix ; Votre E-
te m'a fait cet af- front ! ALC. Il fait



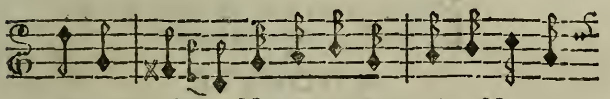
poux m'a cé-dé ſes droits. MAZETTE. Oui ,
com- me bien d'autres font. MODESTE. Mais



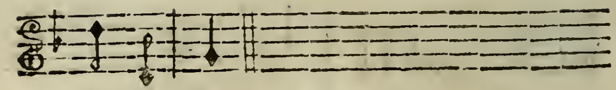
je vous ai quit- tée ; Mais c'eſt par ſenti-
m'a-t'on con- ſul- tée , Sur cet ar- range-



ment. MAZET. Que ne fait- on point pour ſauver
ment ? MODES. Si nous avions eu ſix mois de



ce qu'on ai-me ? Mon amour ex- trême M'a mis
ma- ri- a- ge , Un pareil ou outrage Ne ſur-



ALCIDAC.

Selon nos conventions, votre Mariage eſt nul, & votre cœur doit être à moi.

Air : *Allons donc, Mademoiſelle*

Allons donc, ma belle Dame,
Je demande mon payement.

MODESTE.

Mais, Monſieur, je ſuis ſa Femme,
Faut-il payer doublement ?

ALCIDAC.

Eh ! allons donc, ma belle Dame,
Je demande mon payement.

Air : *Où s'en vont ces gais Bergers ?*

Je vous épouſe en ce jour,
Et mieux que ce beau Sire,
Des douceurs d'un tendre Amour,
Je ſçaurai vous inſtruire ;
Mais à quoi penſez-vous donc,
En baiſſant la paupiere ?

MODESTE.

Qu'en amour il n'eſt point de leçon,
Qui vaille la premiere.

MAZETTE.

Allez, consolez-vous, ma Petite ; je n'ai sacrifié les droits de l'Hymen que pour faire valoir ceux de l'Amour.

ALCIDAC.

Oui-dà ! il faut avouer que je suis un grand sot de l'avoir ramenée ici ; mais il y a du remede ; elle va partir tout à l'heure avec moi : faites vos adieux.

MAZETTE.

Air : *Adieu donc, Dame Françoise.*

Adieu donc, ma chere Femme,
Pour qui j'ai tant soupiré.
Je m'en vais désespéré.

MODESTE.

Sa douleur me perce l'ame.

MAZETTE.

Je m'en vais désespéré, (*bis.*)
Adieu donc, ma chere Femme,
Pour qui j'ai tant soupiré.

ALCIDAC.

Ecoute, Mazette.

Air : *Lustucru.*

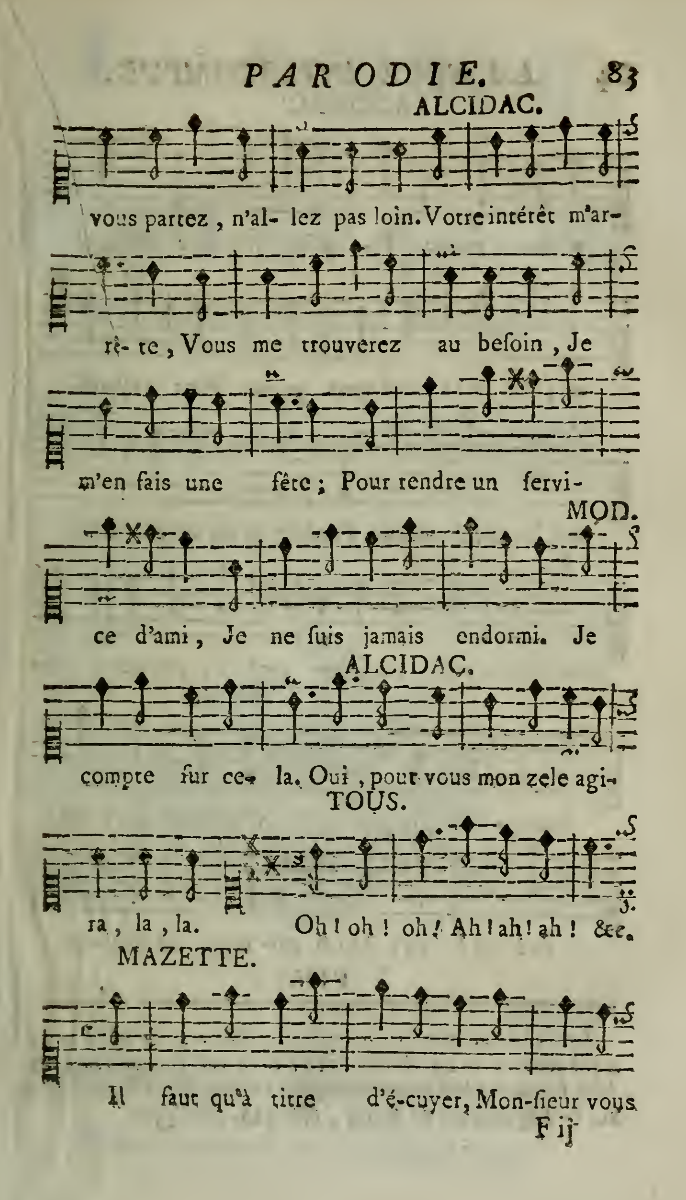
Va, je te rends ta promesse,
J'ai pitié de tes amours :
Passe avec elle tes jours,
Je te la laisse,
Malgré que j'en sois féru.
L'eusses-tu cru ?


MAZETTE. ALCIDAC.
QUoi ! tout de bon ! Oui, tout de bon. Je
penſe en homme ſage. L'emploi d'ami de
la maiſon Me flatte d'avan- tage. Livrez-
vous à vos a- mours, Comptez tous deux ſur
TOUS.
mon ſe-cours Toujours. Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah !
MODESTE.
ah ! Ah! le bon a- mi que voi- là ! Hé-
Ah! les bonnes gens que voi- là !

las !


las ! Mo-deſte par deux fois L'a bien é-chappé
belle ! Mon cher, je rentre ſous tes loix, Tou-
jours chaſte & fi- delle. N'ai- je pas eu bien
MAZETTE.
du bonheur ? Ce-la me fait un grand honneur. Mo-
deſte touche- là : Je n'e-xa- mine point ce-
TOUS.
la, la, la. Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !


MODESTE.
La ra- re femme que j'ai là ! De mains en
Ah ! le bon é-poux que voi- là ! Les revers
mains, mon cher époux, Je passe dans les
d'un Des- tin, ja-loux M'en font craindre en-
vô- tres. Si notre a- mi res- toit i- ci, Je
cor d'autres.
MAZETTE.
n'aurois pas tant de souci. S'il ne tient qu'à ce-
la, Je suis bien sûr qu'il reste- ra, la, la, la.
TOUS.
MODESTE.
Oh! oh! oh! Ah! ah! ah! ah! &c. Si


ALCIDAC.
vous partez, n'al- lez pas loin. Votre intérêt m'ar-
rê- te, Vous me trouverez au besoin, Je
m'en fais une fête; Pour rendre un servi-
MOD.
ce d'ami, Je ne suis jamais endormi. Je
ALCIDAC.
compte sur ce- la. Oui, pour vous mon zele agi-
TOUS.
ra, la, la. Oh! oh! oh! Ah! ah! ah! &c.
MAZETTE.
Il faut qu'à titre d'é-cuyer, Mon-sieur vous

ALCIDAC.



FIN.

Le Privilége général de toutes les Œuvres de M. Favart a été accordé le 27 Avril 1759, & a été enregiſtré le 16 Mai ſuivant à la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 521. fol. 356.

LA SOIRÉE DES BOULEVARDS,

Ambigu mêlé de Scenes, de Chants, & de Danses ;

Représenté pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 13 Novembre 1750.

NOUVELLE ÉDITION.

Le prix est de 24 sols sans Musique ;
La Musique se vend séparément 24 sols.



A PARIS.
Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

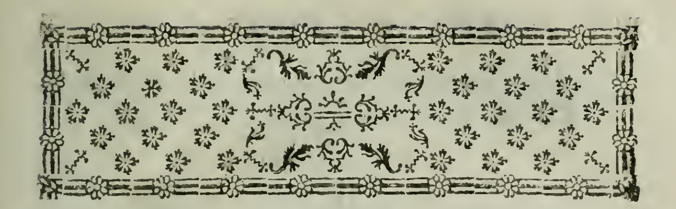
M. DCC. LIX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

UN GARÇON LIMONADIER,	M. Sticotti.
UN CATALAN,	M. Marignan.
LE CHEV. DE VENTILLAC,	M. Baletti.
M. BRIDAUT,	M. De Hesse.
M. CRAQUET,	M. Ciavarelli.
M. GOBE-MOUCHE,	M. Carlin.
UN MARCHAND CLINQUAILLER,	M. Desbrosses.
UNE PETITE MARCHANDE DE CROQUET,	La petite Louison.
Madame DU REZEAU,	Mlle. Desglands.
MARTON,	Me. Favart.
M. DE L'ESCOMPTE,	M. Rochard.
DEUX MARCHANDS DE CHANSON,	M. Marignan, M. Chanville.
Madame BONTOUR,	Me. Favart.
Monsieur BONTOUR,	M. Rochard.
Mlle CHOUCHOU,	Mlle Coraline.
LA VICTOIRE, Grenadier,	M. Chanville.
GRIFFONET, Clerc de Procureur,	M. Desbrosses.
UN SOLDAT du RÉGIMENT D'ORLÉANS,	M. Marignan.

SAVOYARDS, SAVOYARDES.

SOLDATS, & Gens de différens états,



LA SOIRÉE DES BOULEVARDS.

Le Théâtre représente la partie des beaux Boulevards illuminée; plusieurs tables sont dans le fond & sur les aîles, au pied des arbres. Différentes personnes de tous les états y sont assises : des Catalans font danser des Marionnettes sur une planche, au son des hautbois & des cornemuses.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER DE VENTILLAC, M. BRIDAUT, *jouant aux échets*, UN CATALAN.

UN CATALAN.

AIR : Noté, N°. 1.

ALLONS gai, Marionnettes,
Donnez-vous des airs gentils;
Vos façons & vos courbettes
Sont en vogue en ce pays.
On voit faire vos pirouettes

Aux Financiers, aux Robins, aux Marquis,
On ne rencontre à préſent à Paris
Que Marionnetes.



Minaudez vieille Coquette,
Coëffez-vous en papillon;
D'une fille à la jaquette
Affectez le petit ton.
Vous, Barbon, galant à lunettes,
Prenez les airs d'un petit Adonis:
On ne voit plus à préſent à Paris
Que Marionnettes.

M. BRIDAUT.

Au diable ſoit la muſique; j'ai perdu.

LE CHEVALIER, *aux Catalans.*

Retirez-vous, Faquins.



SCENE II.

LE CHEVALIER, M. BRIDAUT, LE GARÇON DE CAFFÉ.

LE CHEVALIER.

GARÇON!

LE GARÇON.

On y va. (*à la Cantonade.*) Hé! la Ripopée, donnez de l'Orgeat à ces Meſſieurs, & de l'eau des Barbades à ces Dames.

LE CHEVALIER.

Garçon!

LE GARÇON.

Allons, allons. (*á la Cantonade.*) Que l'on porte une taſſe de Chocolat à ce vieux Commandeur qui eſt avec cette jeune fille.

LE CHEVALIER.

Garçon! viendras-tu, bélitre?

LE GARÇON.

Parbleu, on ne ſçauroit ſervir tout le monde à la fois.

LE CHEVALIER.

Parle donc, hé! Marouſle; tu dois tout

quitter, quand le Chevallier de Ventillac s'appelle.

LE GARÇON.

Hé! bien, que voulez-vous ?

LE CHEVALIER.

Donne-moi un verre d'eau.

LE GARÇON.

La bonne chienne de pratique !

LE CHEVALIER.

Que dis-tu ?

LE GARÇON.

Que vous allez être servi.

M. BRIDAUT.

Ecoute, écoute; Garçon, as-tu la Gazette ?

LE GARÇON.

Elle n'eſt pas encore arrivée; mais voici les petites affiches.

LE CHEVALIER.

Donne toujours en attendant; emporte ces échets. (*à M. Bridaut.*) Tenez, Monſieur Bridaut, liſez.



SCENE III.

LE CHEVALIER, M. BRIDAUT.

M. BRIDAUT.

LISONS; pour moi, je tiens que rien n'orne tant l'esprit que les lectures utiles. (*Il lit.*) Biens Seigneuriaux, Terres, Châteaux & Seigneuries du Marquis Pharaon à vendre par Décret forcé.

LE CHEVALIER.

Passons, passons; j'ai assez de biens Seigneuriaux.

M. BRIDAUT.

Biens en roture.

LE CHEVALIER.

Fi donc! qui est-ce qui achette de ces miseres-là ?

M. BRIDAUT *lit.*

Vente d'effets de la succession de Monsieur Bartolin, Avocat suivant la Cour, rue du Petit-Heurleur. Un Cabriolet, un Deshabillé en chenille, Plumets blancs & nœuds d'épée de la derniere mode, collection de Musique Italienne, une Guittare &

une Vielle; point de livres de Droit.

(Pendant que Bridaut lit, le Chevalier tire de sa poche un petit pain d'un ſol, en fait des mouillettes & les trempe dans ſon verre d'eau.)

M. BRIDAUT *continue.*

De M. l'Abbé Fignolet rue Poupée; une caiſſe d'Eventails, vingt piéces de Rubans à la Frivolité, à la Baſtienne & à la Tronchain, Jartieres brodées, Coupons de différentes étoffes propres à faire des mules, Boëte à mouches émaillée, Lorgnettes d'Opéra, Toilette portative, & une collection de petits Romans, dont la Vente ſe fera après la Vacation.

LE CHEVALIER.

Après la Vacation!

M. BRIDAUT *lit.*

Toutes ſortes de Vins & de Liqueurs fines, Linge de table, Batterie & Uſtenſiles de cuiſine après le décès de M. Grasdouble, Chanoine d'Avalons, Place aux Veaux.

LE CHEVALIER.

Il s'attachoit au ſolide.

M. BRIDAUT.

Très-bel équipage de chaſſe complet De la ſucceſſion de M. Carnage, Doc-

ƈeur en Médecine, rue de la Mortellerie.

LE CHEVALIER.

Doucement, doucement, Meſſieurs de la Faculté; c'eſt bien aſſez que vous exerciez votre humeur maſſacrante dans les villes, ſans dépeupler encore nos plaines.

M. BRIDAUT.

Demandes particulieres. Une homme de la premiere conſidération auroit beſoin pour l'éducation de ſon fils unique, d'un Précepteur qui ſçût au moins lire & écrire; les gages ſont de 300 livres. La même perſonne auroit auſſi beſoin d'un bon Cuiſinier, dont les honoraires ſeront de cent louis ſans les profits; il ſera reçû à l'eſſai; il y aura concours.

LE CHEVALIER, *trempant ſa mouillette.*

C'eſt un homme judicieux; vive la bonne chere.

M. BRIDAUT.

Un jeune homme qui vient d'hériter de 300000 écus, voulant employer ſon argent à des acquiſitions utiles & honorables, prie en conſéquence les perſonnes qui auront à vendre des oignons de Tulipes, des Magots, des Porcelaines & des Papillons, d'en donner avis dans la prochaine Feuille.

LE CHEVALIER.

Ah! Voilà Monſieur Craquet, la fleur des Politiques du Palais Royal.

SCENE IV.

M. CRAQUET, M. BRIDAUT, M. GOBE-MOUCHE, LE CHEVALIER.

M. CRAQUET.

BON jour, Meſſieurs.

M. BRIDAUT.

Et Monſieur Gobe-mouche, bel eſprit, auſſi brillant que profond.

M. GOBE-MOUCHE.

Ah! Monſieur!

LE CHEVALIER.

Mettez-vous là.

M. BRIDAUT.

Eh! bien, quelles nouvelles ?

M. CRAQUET.

L'Empereur du Japon vient de déclarer la Guerre au Mogol; il a déja envoyé par

terre ſoixante mille chariots de munition pour faire le ſiege de Deli.

M. BRIDAUT.

Diable!

LE CHEVALIER.

Ecoutez donc, Meſſieurs; voilà qui peut faire changer les affaires de l'Europe. Qu'en penſe Monſieur Gobe-mouche?

M. GOBE-MOUCHE.

Eh! mais... mais... Meſſieurs... hé, hé...

LE CHEVALIER.

Je ſuis de votre ſentiment.

M. CRAQUET.

On aſſure que la place ne tiendra pas plus de ſept à huit mois.

LE CHEVALIER.

Je gage pour neuf.

M. BRIDAUT.

Vous moquez-vous? Je la prendrois, moi qui vous parle, en deux fois vingt-quatre heures; morbleu, j'ai un projet.....

LE CHEVALIER.

Où en avez-vous tant appris, Monſieur Bridaut; eſt-ce dans vos livres de compte?

M. BRIDAUT.

Doucement, M. le Chevalier: ne mé-

prisons personne ; quoique Marchand Papetier , j'en sçais peut-être autant que vous. Apprenez que c'est moi qui fournis le Bureau de la Guerre, & que par conséquent je dois être au fait.

LE CHEVALIER.

C'est tout ce que vous pourriez dire, si vous aviez été comme moi dans le service.

M. CRAQUET.

Et moi donc, corbleu ?

M. GOBE-MOUCHE.

Entendons-nous, Messieurs.

M. CRAQUET.

Oui, ne nous écartons point : tout ce que l'on peut espérer, c'est que le Turc envoye une Flotte au secours.

M. BRIDAUT.

La ville seroit prise avant. Je ne m'en tiendrois pas là. J'irois tout de suite à Constantinople ; je n'aurois que le Nil à passer.

LE CHEVALIER.

Le Nil ! Eh ! où diable prenez-vous le Nil, Monsieur Bridaut ?

M. CRAQUET.

C'est un Fleuve de Tartarie.

De Tartarie, de Tartarie...! je m'en rapporte à Monſieur Gobe-mouche.

M. GOBE-MOUCHE.

Hé, hé! Meſſieurs..... Meſſieurs..... A dire la vérité.... on ſçait..... parbleu, cela parle tout ſeul.

LE CHEVALIER.

Je ſuis charmé que vous me donniez raiſon.

M. BRIDAUT.

Qu'appellez-vous? C'eſt bien à moi.

M. CRAQUET.

Voyons la Carte.

LE CHEVALIER.

Holà, Garçon, la Carte.

LE GARÇON.

Comment, la carte! Pour un verre d'eau!

M. BRIDAUT.

On te demande la Carte de l'Europe.

LE CHEVALIER.

Vous allez voir votre bec jaune, Monſieur Bridaut.

M. GOBE-MOUCHE.

Eh! oui, oui, vous allez voir, vous allez voir ſi j'ai tort.

M. CRAQUET.

La voilà.

LE CHEVALIER *renverse son verre d'eau sur la Carte.*

Remarquez bien; tenez, Monsieur, voilà le Nil.

M. BRIDAUT.

Gare, gare; voilà le Nil qui se déborde.

LE CHEVALIER.

Eh ! que diable ! C'est que vous m'impatientez avec vos ignorances.

M. BRIDAUT.

Vous êtes un impertinent.

M. CRAQUET.

Eh! Messieurs, Messieurs.

M. GOBE-MOUCHE.

Entendons-nous, entendons-nous.

LE CHEVALIER, *donnant un soufflet à M. Bridaut.*

Sandis, voilà pour t'apprendre à vivre.

Bridaut le rend à Craquet, qui le rend à Gobe-mouche.

M. GOBEMOUCHE.

Entendons-nous, Messieurs.

(Chacun fuit d'un côté différent.)



SCENE V.

UN PETIT MARCHAND CLINQUAILLER.

Air : *Achetez*, &c. Noté N°. 2.

ACHETEZ de mes bagatelles,
Je vends de tout à juste prix ;
Peignes d'ivoire pour les Belles,
Peignes de corne pour les Maris ;
V'là des pompons pour ces D'moiselles,
Et de jolis étuis garnis :
V'là des sifflets pour les Pieces nouvelles ;
Depuis long-tems j'en fournis à Paris.
Achetez de mes bagatelles,
Je vends de tout à juste prix.



V'là pour les prudes Coquettes
Des éventails à lorgnettes,
Des lanternes pour les Jaloux ;
Pour les Argus, v'là des luntetes :
Venez tous faire vos emplettes ;
J'ai des bijoux de tous les goûts ;
Fines éguilles

Pour ces Filles;
Pour les Abbés v'là des flacons;
Des cure-dents pour les Gascons:
Achetez de mes bagatelles,
Je vends de tout à juste prix;
Peignes d'ivoire pour les Belles,
Peignes de corne pour les Maris.

SCENE VI.

LE CLINQUAILLER, LA PETITE MARCHANDE DE PLAISIR.

LA MARCHANDE.

Air: Noté, N°. 2.

V'LA la p'tit' Marchand' de plaisir;
Qu'est-c' qui veut avoir du plaisir?
Venez Garçons, venez Fillettes;
J'ai des croquets, j'ai des gimblettes;
Et des bonbons à choisir.
V'là la p'tit' Marchand' de plaisir;
Du plaisir, du plaisir.

LE CLINQUAILLER.

Ecoute, écoute, Louison; as-tu déjà beaucoup vendu, mon Enfant?

LA

LA MARCHANDE

Non, Papa; mais voilà un louis qu'un Monſieur m'a donné pour remettre tantôt un billet à une Dame qu'il doit épouſer, & qu'il m'a fait connoître.

LE CLINQUAILLER.

Donne, c'eſt toujours quelque choſe; les honnêtes gens ſe ſoutiennent comme ils peuvent; mais auras-tu aſſez d'adreſſe pour t'acquitter de ta commiſſion?

LA MARCHANDE.

Oh! que oui, Papa, ce n'eſt pas mon coup d'eſſai.

LE CLINQUAILLER.

Peſte!

LA MARCHANDE.

C'étoit moi qui allois porter les billets que Maman écrivoit dès que vous étiez ſorti.

LE CLINQUAILLER.

Ah! la petite Maſque!

LA MARCHANDE.

Qu'avez-vous donc, Papa?

LE CLINQUAILLER.

Rien, rien: va de ton côté & moi du mien. Il faut avouer que voilà une petite

Fille qui a d'heureuſes diſpoſitions. (*Il ſort en chantant.*) Achetez des boutons, tons, tons, des boutons d'Allemagne, des boutons d'Tombac.

LA MARCHANDE *s'en allant.*

V'là la p'tit' Marchand' de plaiſir, &c.

SCENE VII.

Madame DU REZEAU, MARTON.

MARTON.

IL me ſemble, Madame, que vous ſoutenez l'état de Veuve aſſez gaiement.

Air : *Prenons au Village une Maîtreſſe.*

Des liens fâcheux du Mariage,
Heureuſe qui peut ſe dégager;
Mais on perd ſon tems dans le veuvage,
Quand on n'a point l'art de s'en dédommager.
L'oiſeau qui s'échappe de ſa cage,
De la liberté ſent l'avantage.
Le partage
Du bel âge
Eſt d'en faire un bon uſage.

Madame DU REZEAU.

Depuis cinq ans veuve avec courage,

Un pareil état commence à m'affliger.
Toutes les nuits
Dans les ennuis
Veuve ſe plaint,
Soupire & craint.

MARTON.

Votre Epoux fatiguant
Etoit un ours.

Madame DU REZEAU.

Il me grondoit ſouvent ;
Mais pas toujours.
Si j'avois des tourmens,
J'avois auſſi de bons momens.

MARTON.

Un petit bien, fait à propos,
Fait oublier bien des maux.
Mais ne regrettez point votre eſclavage ;
Vous devez ſonger
A vous dédommager.

Madame DU REZEAU.

Marton, as-tu dit au cocher de ſe trouver à trois heures du matin vis-à-vis le grand Caffé ?

MARTON.

Oui, Madame : nous paſſerons donc ici la nuit ?

Madame DU REZEAU.

Oui, Monſieur le Chevalier de Boute-ſelle nous y donne à ſouper.

MARTON.

Sans Mademoiſelle votre Fille....

Madame DU REZEAU.

Sans Mademoiſelle ma Fille : qu'avons-nous beſoin de cette petite Mijaurée ? Je ſuis fort mécontente de ſes manieres.

MARTON.

Que vous a-t-elle donc fait ?

Madame DU REZEAU.

Comment ! ce qu'elle m'a fait ? A peine a-t-elle dix-huit ans, qu'elle veut déjà ſe donner les airs d'être jolie aux dépens de ſa Mere !

MARTON.

Cela n'eſt pas bien.

Madame DU REZEAU.

Je ne ſçaurois parvenir à lui faire mettre un fichu : quand on la regarde, elle ſe redreſſe toujours, & reſpire d'une maniere tout à fait impertinente.

MARTON.

Ah ! le mauvais caractere !

Madame DU REZEAU.

Il ſemble qu'elle prenne à tâche de cau-

ſer des diſtractions à ceux qui me parlent.

MARTON.

Vous avez raiſon ; Monſieur le Chevalier eſt fort ſujet à ces ſortes de diſtractions-là. Par exemple, . . .

Madame DU REZEAU.

J'y vais mettre bon ordre, Marton ; j'y vais mettre bon ordre : je la renferme demain dans un Couvent pour le reſte de ſes jours.

MARTON.

C'eſt bien fait ; mais qui menera donc votre commerce ?

Madame DU REZEAU.

Mon commerce ? je le quitte, Marton, je le quitte ; il ſeroit beau qu'une Femme comme moi vendît encore du gâlon & de la dorure.

MARTON.

Ah ! Madame, depuis quelque tems, vous en donnez plus que vous n'en vendez.

Madame DU REZEAU.

Je me marie demain ; celui que j'épouſe eſt un des meilleurs Gentils-hommes.

MARTON.

Qui ? Monſieur de l'Eſcompte ?

Madame DU REZEAU.

Qui te parle de Monſieur de l'Eſcompte ? Suis-je faite pour un Agent de Change ? C'eſt Monſieur le Chevalier Bouteſelle que j'épouſe.

MARTON.

Miſéricorde !

Madame DU REZEAU.

J'aurai de beaux Laquais, Marton.

MARTON.

Et Monſieur, de jolies Femmes de Chambre.

Madame DU REZEAU.

J'aurai un Intendant.

MARTON.

Et Monſieur une Femme de Charge.

Madame DU REZEAU.

Je ferai de toi une Fille d'honneur.

MARTON.

Je vous aurai une grande obligation.

Madame DU REZEAU.

Je me promenerai toutes les après-dinées ſur le Boulevard en Cabriolet ; j'apprendrai à mener.

MARTON.

A commencer par votre Mari.

Madame DU REZEAU.

Dès demain je prendrai un caroſſe.

MARTON.

Et Monſieur le Chevalier une chaiſe de poſte.

Madame DU REZEAU.

Comment! Il me ſemble que tu doutes de ſes ſentimens pour moi ?

MARTON.

Oh! pas autrement; mais en avez-vous des preuves bien ſolides?

Madame DU REZEAU.

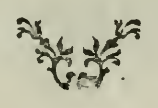
De très-ſolides. Par exemple, il a bien voulu accepter de mois trois cent louis pour remonter ſa Compagnie; il n'a point fait difficulté de me demander encore deux mille aunes de point d'Eſpagne pour galonner ſes ſoldats ſur toutes les coutures; tout ſera chamarré juſqu'aux bottines: cela fera la plus brillante Compagnie, le plus beau coup-d'œil!

MARTON.

Et le plus ſingulier. Mais il me ſemble que votre cher Futur ſe fait bien attendre.

Madame DU REZEAU.

Il eſt peut-être déjà arrivé: holà, garçon, garçon.



SCENE VIII.

Madame DU REZEAU, MARTON, LE GARÇON DE CAFFÉ.

Madame DU REZEAU.

N'A-t-on pas commandé ici à ſouper pour trois perſonnes ?

LE GARÇON.

Oui, Madame, & le couvert eſt très-proprement mis dans la petite chambre qui donne ſur l'égoût.

Madame DU REZEAU.

C'eſt cela ; conduiſez-nous-y.

LE GARÇON.

Je n'ai point ordre de cela, Madame.

Madame DU REZEAU.

Comment ! N'eſt-ce pas le Chevalier Bouteſelle, un grand jeune homme d'une taille légere, en plumet, de grands cheveux nattés & en uniforme ?

LE GARÇON.

Non, Madame.

Madame DU REZEAU.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

LE GARÇON.

Pardon, Madame, je n'ai pas le tems de m'arrêter. Allons, allons, on y va.

Madame DU REZEAU.

Attendons ici : le Chevalier eſt trop galant homme pour me manquer de parole.

MARTON.

Il n'en a jamais manqué, il en donne tant qu'on en veut.

Madame DU REZEAU.

Mais qu'eſt-ce que je vois ? Quel fâcheux contre-temps! C'eſt Monſieur de l'Eſcompte.

SCENE IX.

Madame DU REZEAU, MARTON, M. DE L'ESCOMPTE.

M. DE LESCOMPTE.

AH! ah! vous voilà, ma chere Maman! Comment ! ſi tard aux Boulevards !

Madame DU REZEAU.

Oui, j'avois des vapeurs, je ſuis venue ici avec Marton pour les diſſiper, & j'étois bien-aiſe d'être ſeule.

M. DE L'ESCOMPTE.

Serois-je de trop ?

MARTON.

Cela ſe pourroit bien ; ce ſont des vapeurs de Veuvage.

M. DE L'ESCOMPTE.

Eh ! bien, pour les faire paſſer, nous parlerons de notre Mariage ; c'eſt le moment de terminer nos affaires. Il y a neuf ans que Madame me berce d'eſpérances ; elle doit ſe ſouvenir qu'en 749 nous nous ſommes fait une promeſſe de Mariage reſpective quatre ans avant la mort de ſon Mari. J'ai cet effet dans mon porte-feuille.

MARTON.

Eh ! bien, vous n'avez qu'à le négocier ſur la place.

M. DE L'ESCOMPTE.

Il n'eſt point queſtion de plaiſanterie ; il eſt tems de nous marier ou jamais.

Madame DU REZEAU.

Ou jamais, c'eſt bien dit ; *(bas à Marton.)* mais je vois une petite Marchande qui vous fait des ſignes.

M. DE L'ESCOMPTE.

Eh ! bien, Madame, quel eſt le réſultat?

Madame DU REZEAU, *bas à Marton.*

Fais-la approcher.

M. DE L'ESCOMPTE.

Vous ne me dites rien, vous êtes d'une inquiétude....

SCENE X.

Les Acteurs précédens, UNE PETITE MARCHANDE DE PLAISIR.

LA MARCHANDE, *chante.*

V'Là la p'tit' Marchand' de plaisir ;
Qu'est-ce qui veut du plaisir ?
Du plaisir, du plaisir.

(*à M. de l'Escompte.*)

Monsieur, ne vous faut-il rien du nôtre ?

Madame DU REZEAU, *à la petite Marchande.*

Oui, oui, venez-çà.

M. DE L'ESCOMPTE, *à part.*

Ouais, il y a ici du mystere : observons.

LA MARCHANDE *présente des cornets à M. de l'Escompte, & donne un Billet à Madame du Rezeau.*

Tenez, Monsieur, prenez ces cornets.

M. DE L'ESCOMPTE *saisit le Billet, & la petite Marchande s'enfuit.*

Doucement, doucement. Ah ! ah ! un

billet ; c'eſt de l'écriture de Monſieur le Chevalier Boutefelle.

Madame DU REZEAU.

Eh ! vous rêvez, Monſieur.

M. DE L'ESCOMPTE.

Eh ! non, Madame ; ſon caractere m'eſt familier ; j'ai pluſieurs obligations de ſa main.

Madame DU REZEAU.

Quoi qu'il en ſoit, remettez-moi ce billet.

M. DE L'ESCOMPTE.

Je ne le rendrai point que je ne ſois éclairci de mes ſoupçons.

Madame DU REZEAU

Eh ! bien, autant vaut que vous ſoyez inſtruit la veille que le lendemain ; j'épouſe le Chevalier.

M. DE L'ESCOMPTE.

Eſt-il poſſible ? Comment ! Un Petit-Maître !

MARTON.

Madame ſe fait Petite-Maîtreſſe : les voilà de niveau.

M. DE L'ESCOMPTE.

Un étourdi qui n'a d'autre mérite que celui d'amuſer les Femmes avec le jargon de la frivolité pour en faire des dupes !

Madame DU REZEAU.

Air : *Sotte Méthode.*

Ainſi doit être
Un Petit-Maître,
Léger, amuſant,
Vif, complaiſant,
Plaiſant;
Railleur aimable,
Traître adorable;
C'eſt l'homme du jour,
Fait pour l'amour.

M. DE L'ESCOMPTE.

D'un fade langage,
D'un froid perſifflage
Il fait un vain étalage;
Il veut tout ſçavoir,
Il veut tout voir:
Sur tout il chicane,
Et ricane,
Jugeant de tout
Sans goût.

Madame DU REZEAU.

Ainſi doit être
Un Petit-Maître,
Léger, amuſant,
Et ſur le ton plaiſant;
Railleur aimable,

De tout capable ;
C'eſt l'homme du jour
Fait pour l'amour.

M. DE L'ESCOMPTE.

De la femme qu'il aura
Bientôt il ſe laſſera.

MARTON.

On s'attend bien à cela ;
Mais chacun a de ſon côté
Même liberté,
Et rien ne ſera gâté.
A peine on ſe voit
Sous le même toit,
Chacun, comme étranger,
Peut vivre à ſa guiſe,
Et s'arranger,
Sans qu'on s'en formaliſe.

Madame DU REZEAU.

Ainſi doit être
Un Petit-Maître,
Libre en ſes deſirs ;
De plaiſirs en plaiſirs
Sans ceſſe il vole,
Toujours frivole ;
C'eſt l'homme du jour
Fait pour l'amour.

M. DE L'ESCOMPTE.

L'eſprit dégagé

De tout préjugé,
Un goût de caprice
Le prendra pour quelque Actrice.
Il la meublera
Et l'étalera,
Et dans la coulisse
D'un souper lui parlera....
Viens, c'est à l'écart,
Sur le rempart....
Sa Désobligeante
Y conduit l'Infante.
Là, parlant d'abord,
Pensant après,
On donne essor
Aux malins traits;
L'absent a tort,
Et les bons mots
Sont les plus sots propos.

On parle vers,
Concerts,
Bijoux,
Ragoûts,
Chevaux,
Romans nouveaux;
Pagodes,
Modes;
On médit,

On s'attendrit,
On rit;
Grand bruit,
Au fruit;
Au bal on acheve la nuit.

Le matin mis comme un valet,
Pâle & défait,
Monſieur dans un cabriolet,
Part comme un trait,
Et pouſſe deux
Chevaux fougueux,
Qui, ſecouant leurs crins poudreux,
Renverſent ceux
Qui ſont contre eux,
Et s'échappant
En galopant,
Dans ce fracas,
Doublent le pas.

Notre moderne Phaëton,
Prenant un ton,
Va chez pluſieurs femmes de nom,
Leur fait la cour pour les trahir;
Les aime comme on doit haïr
Enſuite il envoye un Coureur
Chez le Maignan, chez l'Empereur,*
Demander des aſſortimens,

* *Fameux Bijoutiers.*

Des

Des rivieres de diamans,
Pour ſa Déeſſe d'Opéra,
Qui bientôt s'en rira.

Madame DU REZEAU & MARTON.

Ainſi doit être
Un Petit-Maître ;
C'eſt l'homme du jour
Fait pour l'amour.

M. DE L'ESCOMPTE.

C'en eſt fait, Madame, avec de pareils ſentimens, vous n'êtes plus digne de moi.

Madame DU REZEAU.

C'eſt bien dommage !

MARTON.

Nous avons de quoi nous conſoler.

M. DE L'ESCOMPTE.

Voyons donc à préſent le ſtyle de votre beau Chevalier.

Madame DU REZEAU.

Ah ! voyez à préſent, cela m'eſt égal ! Vous y verrez qu'il m'adore, & qu'il va ſe rendre ici afin de convenir des articles.

MARTON.

Oui, voyez.

M. DE L'ESCOMPTE.

Hum. Ceux-ci ne feront pas de votre goût ; écoutez. (*Il lit.*) *Madame, je viens de recevoir l'ordre de partir ſur le champ avec*

ma Compagnie ; j'ai jugé à propos de vous épargner la triſteſſe de nos adieux.

Madame DU REZEAU.

Ah! Ciel!

M. DE L'ESCOMPTE, *lit.*

Je ſuis dans le dernier déſeſpoir ;

Madame DU REZEAU.

Le pauvre garçon!

M. DE L'ESCOMPTE, *lit.*

Et j'y ſuccomberois infailliblement, ſi Mademoiſelle votre Fille n'avoit la complaiſance de m'accompagner pour me donner quelque conſolation, afin de m'empêcher de mourir.

Madame DU REZEAU.

Ah! le ſcélérat!

M. DE L'ESCOMPTE *lit.*

Je l'épouſe en reconnoiſſance d'un ſi bon procédé ; ce que j'ai reçu de vous eſt un à compte ſur ſa dot. Le Chevalier DE BOUTESELLE.

MARTON.

Le pauvre garçon!

Madame DU REZEAU.

Je ſuis trahie, ruinée, aſſaſſinée : eh! vîte, eh! vîte, des chevaux de poſte & en quantité ; je veux courir à franc-étrier pour les rejoindre plutôt.

MARTON.

Hoé, hoé, hoé.

M. DE L'ESCOMPTE.

Ma foi, elle n'a que ce qu'elle mérite ; & je m'en console.

SCENE XI.

DEUX CHANSONNIERS *chantent alternativement les couplets suivans.*

Air: *Comme un oiseau, &c.* Noté N°. 4.

VOus qui voulez des chansonnettes ;
Venez, venez en faire emplettes,
Fill's, & Garçons.
Fermez la bouche, ouvrez l'zoreilles ;
Et vous entendrez des merveilles
Chansons, chansons.

⁂

Un Philosophe d'importance
Va changer les mœurs de la France ;
Par ses leçons :
On verra sa Morale utile
Réformer la Cour & la Ville
Chansons, chansons.

Des apprentifs de la finance
Il corrige l'impertinence
Et les façons :
Les petits Commis de province
Ne prendront plus des airs de Prince ;
Chanſons, chanſons.

❧

On verra lés époux fideles
S'aimer comme des tourterelles
A l'uniſſon :
Le monde ſe fera ſcrúpule
De les tourner en ridicule ;
Chanſon, chanſon.

❧

Des Officiers dans leur abſencé
Auront toujours même conſtance
Pour leurs tendrons :
En revenant près de leurs Belles,
Ils les retrouveront fidelles ;
Chanſons, chanſons.

❧

Les Abbés auront l'air moins leſte,
Tout va prendre le ton modeſte
Juſqu'aux Gaſcons :
On n'aura plus de ces Coquettes
Pour qui les Seigneurs font des dettes ;
Chanſons, chanſons.

Ces Politiques inutiles
Dans les Caffés prenant des Villes
A leur façon,
Vont regler, non le Miniftere,
Mais leur maifon qui ne l'eft guére;
Chanfon, chanfon.

⁂

Nymphes du Cours dont l'opulence
Promene à grand bruit l'indécence
En Phaëton,
Vous n'irez plus en mafcarade
Du deshonneur faire parade;
Chanfon, chanfon.

Les Marchands des Boulevards prient les Chanfonniers de jouer du violon pour les faire danfer.

MENUETS ET CONTREDANSES.

SCENE XII.

Madame BONTOUR, *déguifée en Savoyarde*, UNE SAVOYARDE.

Madame BONTOUR.

JE te fuis bien obligée, ma petite amie, de l'habit que tu m'as prêté; voilà pour ta peine; fi je réuffis, je t'en donnerai encore autant. Allons nous mettre en fentinelle.

SCENE XIII.

M. BONTOUR, Mlle. CHOUCHOU.

M. BONTOUR.

REFRÀIN.

ALLONS, gai, réjouiſſons-nous,
Et faiſons les foux.

Mettons-nous ici, ma chere Mademoiſelle Chouchou. Garçon, du ratafia, des macarons, de l'eau d'or & des meringues ; c'eſt ici que doit nous rejoindre notre compagnie pour voir la Fête que l'on donne ce ſoir ſur les Boulevards en réjouiſſance de notre victoire.

Mlle. CHOUCHOU.

Madame Bontour n'y viendra-t-elle pas?

M. BONTOUR.

Bon! elle eſt ennemie de tous divertiſſemens, tels innocens qu'ils puiſſent être ; elle eſt d'une jalouſie inſupportable, & ſi je veux jouir d'un peu de bon tems, il faut que je m'échappe.

Air ; *Allons, gai, réjouiſſons-nous.*

Tandis que ma Femme ſommeille,
Suivons les plaiſirs,
Tout ſert nos deſirs;

Avec nous, le tendre Amour veille ;
Allons, gai, réjouiſſons-nous :
Que le cœur ſe réveille.

ENSEMBLE.

Allons, gai, réjouiſſons-nous,
Et faiſons les foux.

Mlle CHOUCHOU.

Si votre Femme vous chagrine,
Laiſſez-la crier ;
On peut s'égayer
Avec une autre à la ſourdine ;
Allons, gai, réjouiſſez-vous
Avec votre voiſine.

ENSEMBLE.

Allons, gai, réjouiſſons-nous,
Et faiſons les foux.

M. BONTOUR.

Que de ſoucis dans le ménage,
De ſoins, d'embarras !
De tout ce tracas,
Bien ſot qui ne ſe dédommage ;
Allons, gai, réjouiſſons-nous,
Il faut ſuivre l'uſage.

ENSEMBLE.

Allons, gai, réjouiſſons-nous,
Et faiſons les fous.



SCENE XIV.

Madame BONTOUR, *en Savoyarde*, *& les Acteurs précédens.*

M. BONTOUR.

A Votre ſanté, Mademoiſelle Chouchou.

Mlle. CHOUCHOU.

A la vôtre, Monſieur Bontour.

Madame BONTOUR *en Marmotte, chante & danſe en s'accompagnant du Triangle.*

Non, je n'aimerai jamais que vous;
Qu'un pareil deſtin doit faire de jaloux!
Non, je n'aimerai jamais que vous.

(*A part.*) Ah! voilà mon coquin de Marî avec Mademoiſelle Chouchou, ſa petite Marchande de modes; ils ne me reconnoîtront pas ſous cet habit de Marmotte: je vais les traiter comme ils le méritent. (*A Monſieur & à Mademoiſelle Chouchou.*) Voulez-vous un petit air, Monſieur & Madame?

M. BONTOUR.

Oui-dà, oui-dà, cela nous réjouira: de quel pays êtes-vous, ma petite?

Madame BONTOUR.

De la Vallée de Barcelonnette, pour servir vous, Monſieur.

M. BONTOUR.

Ah! pour ſervir moi; bien obligé : eh! bien, chantez-nous quelque choſe.

Madame BONTOUR.

Air : *Catherinette.*

Quand la Fillette
Eſt à marida,
Larirette,
On la ſouhaite :
C'eſt à qui l'aura.
La pauverette!
Auſſi-tôt qu'on l'a,
Larirette,
La pauverette!
On la laiſſe là.

M. BONTOUR.

Parbleu, c'eſt la vérité : par exemple, Madame Bontour & moi, nous nous aimions comme deux tourterelles avant notre mariage.

Madame BONTOUR, *à part.*

Ah! le traître! (*Elle chante.*)

Air : *C'eſt à toi, charmante Brune.*

Un Epoux, un hirondelle,
Ne ſe fixent pas long-temps;

Tous les deux, à tire d'aîle,
Cherchent toujours le printems. *bis*.

✲

Un Amant est tout de flamme ;
Mais l'Hymen refroidit l'air ;
Tout Epoux près de sa Femme,
Grelotte comme en hiver. *bis*.

Mlle. CHOUCHOU.

Madame Bontour ne nous croit pas ici, assurément.

M. BONTOUR.

Non ; elle dort à présent de tout son cœur dans son petit lit à part.

Mlle. CHOUCHOU.

Je crois qu'elle fait de beaux rêves.

M. BONTOUR.

Oh ! je lui en laisse tout le tems, je vous en réponds ; laissons cela, ne pensons qu'à nous divertir.

Madame BONTOUR.

C'est bien dit ; je vais vous donner du divertissement, moi.

M. BONTOUR.

Très-volontiers ; je crois qu'elle est jolie, au moins, la petite Marmotte. Voyons, voyons ; ôtez ce mouchoir qui vous cache le visage.

Madame BONTOUR.

Non, non, Monſieur, une ſerine m'eſt tombée ſur la tête.

M. BONTOUR.

Une ſerine!

Madame BONTOUR.

Si, ſi, una fredoura, una..... Come? Come? una fluſſion.

M. BONTOUR.

Ah! une fluxion!

Madame BONTOUR.

Allons, Monſieur, voyez ma petite curioſité.

M. BONTOUR.

Eſt-elle jolie votre petite curioſité?

Madame BONTOUR.

Oh! oui, Monſieur, on y voit l'armée de la guerre, & toutes ſortes de petites aventures bourgeoiſes qui vous amuſeront; je ne montre pas ça à tout le monde.

Mlle. CHOUCHOU.

Voyons, voyons, nous ſommes diſcrets.

Madame BONTOUR.

Vous nous donnerez donc quelque choſe, mon bon Monſieur. J'ai un coquin de Mari qui m'abandonne, ma chere Ma-

dame : ah ! j'ai bien de la peine ; priez Monſieur votre Amoureux pour moi.

M. BONTOUR.

Tiens, ma Petite.

Madame BONTOUR.

Grand merci, Monſieur, mettez-vous là. (*Elle leur montre ſa curioſité.*) Vous allez voir tout ce que vous allez voir. Voilà l'Armée de la Guerre ; voilà la fameuſe deſcente de Meſſieurs l'zAnglois.

Air : *Trinque, trinque, trin.*

Remarquez bien ces Guerriers ingambes,
Qui venoient tenter des explois nouveaux ;
Leurs troupes s'avancent à toutes jambes,
Mais c'eſt du côté de leurs grands Vaiſſeaux.
Dès qu'on eſt à leur pourſuite,
Ils regagnent pavillon ;
Eh ! trinque, trinque, trin,
Pour les faire aller plus vîte,
Il leur faut un coup d'Eguillon.

Voici un changement de décoration.

Même air.

Vous voyez nos troupes d'Allemagne
Prêtes à cueillir de nouveaux lauriers
La Victoire qui les accompagne
Vole ſur les pas de nos Officiers.
Chacun d'eſtoc & de taille

Bravement s'escrimera,
Eh ! zingue, zingue, zingue;
Ils vont tous à la Bataille
Ainsi qu'au Bal de l'Opéra.

Allons, tue, tue; pon, pon, pon, Soldats, Officiers, Général, les voilà tous dans la mêlée ; victoire, victoire, ton, ton, ton, teronton, ton.... Voici maintenant les armées Impériale & Prussienne, dignes rivales, animées d'une égale ardeur pour la gloire.

Air : *Ah! voilà la vie, la vie.*

Dans son camp tranquille
S'endort le Prussien ;
C'est un sûr asile
Où l'on ne craint rien ;
Mais le Général Daune,
En homme plus fin,
Donne, donne, donne
Du réveil matin.

Remarquez comme les ennemis abandonnent leurs canons & leurs tentes qui les embarrassoient, & font de leur armée un camp volant.

Vous allez voir présentement une petite Aventure Bourgeoise, arrivée depuis peu sur les Boulevards ; mais chut.

Mlle. CHOUCHOU.

Oui, oui, nous n'en dirons rien.

Madame BONTOUR.

C'eſt une petite partie nocturne qu'un bon Mari a faite avec ſa Maîtreſſe; il fait coucher ſa Femme, & fait ſemblant d'aller ſe mettre au lit.

Air : *Là-bas deſſous ces verds pommiers.*

Mais la Femme en a du ſoupçon,
Farlarira don, don,
Allez avec votre Tendron;
Hon, hon, hon!
Petit Frippon;
Farlarira, larira, dondaine,
Farlarira don, don.

Air : *Ah! la voilà, la voilà, là.*

Cet Epoux dans un doux tranſport,
Dès qu'il croit qu'elle dort,
Sort.

M. BONTOUR.

Ah! ah! on diroit que c'eſt notre Aventure.

Mlle. CHOUCHOU.

Oui, voilà qui eſt plaiſant.

Madame BONTOUR.

Voyez, voyez. (*Elle continue.*)

Et ſa femme, d'une autre part,

Pour les ſuivre au Rempart,
Part.

Mlle. CHOUCHOU.

Ce ne ſeroit pas là notre compte.

M. BONTOUR.

Nenni, parbleu.

Madame BONTOUR.

Voyez, voyez. (*Elle chante.*)

En marmotte elle s'habilla,
Les ſurprit & les étrilla, les étrilla.

M. BONTOUR.

Que vois-je? C'eſt ma Femme.

Mlle. CHOUCHOU.

Madame Bontour!

Madame BONTOUR. (*Elle pourſuit M. Bontour en le roſſant.*)

Oui, la voilà, la voilà, la voilà.

Mlle. CHOUCHOU.

Au ſecours, au ſecours.

M. BONTOUR.

A l'aide, à l'aide.

Madame BONTOUR.

Au Guet, au Guet.

Danſe des Savoyards, qui ſe réjouiſſent du ſuccès de Madame Bontour.

SCENE XV.

LA VICTOIRE, *Grenadier*, UN GARÇON.

LA VICTOIRE.

Air : *Des Pantins*. Noté en Duo, N°. 5.

Tous les cœurs ſont réjouis
Dans ce bon pays de France ;
Tous les cœurs ſont réjouis
Partout où regne Louis.

Garçon, à boire.

LE GARÇON.

Il y a des cabarets plus loin.

LA VICTOIRE.

Je ſuis bien ici ; qu'on me ſerve.

LE GARÇON.

On ne reçoit point ici de Soldats.

LA VICTOIRE.

Comment ! ventrebleu, tu n'as jamais eu de meilleure compagnie ; apprends que je ſuis Grenadier, que j'ai pour camarades des Princes du Sang.

LE GARÇON.

LE GARÇON.

Oh! je n'ai plus rien à dire ; qu'eſt-ce qu'il vous faut, de la bierre ?

LA VICTOIRE.

Fi donc, c'eſt une boiſſon Angloiſe ; donne-moi du vin.

LE GARÇON.

Je ſuis à vous.

LA VICTOIRE.

Air : *Des Pantins.*

Tandis que les Officiers
Vont combattre l'Angleterre ;
Abbés, Robins, Financiers,
A Paris ſont les Guerriers.
Chaque jour de quelque Iris,
Bruſquement le cœur eſt pris,
Ici l'on ne fait la guerre
Qu'aux Mamans & qu'aux Maris.



SCENE XIV.

LA VICTOIRE, GRIFFONNET, *Clerc de Procureur.*

GRIFFONNET.

EH! bon jour, notre cher Coufin.

LA VICTOIRE.

Ah! ah! c'eſt toi, l'ami Griffonnet.

GRIFFONNET.

Je ſuis charmé de te voir, mon pauvre Nicolas Flanchon.

LA VICTOIRE.

Tout beau! ne m'appelle plus comme cela; je me nomme la Victoire; je ſuis annobli depuis que tu ne m'as vû.

GRIFFONNET.

Où ſont tes Titres?

LA VICTOIRE.

Les voilà: c'eſt mon arc-en-ciel de fer; quand on s'en ſert bravement pour le bien de l'Etat & le ſervice de ſon Prince, ça vaut mieux que tous les parchemins du monde.

GRIFFONNET.

Tu as raiſon ; c'eſt de la bonne nobleſſe, celle-là.

LA VICTOIRE.

Sarpe-jeu, j'riſquons not' perſonne pour l'acquérir, au lieu que bien d'autres ne riſquent que des zeros.

GRIFFONNET.

Mais par quelle aventure es-tu à Paris ?

LA VICTOIRE.

J'ai obtenu un petit congé pour venir ici placer de l'argent que j'ai hérité des Anglois ; cependant je pars demain pour rejoindre ; ſi tu veux, tu feras des nôtres.

GRIFFONNET.

Je le voudrois bien ; mais....

LA VICTOIRE.

Quoi ! mais ! Qu'eſt-ce que tu fais ici ?

GRIFFONNET.

Je ſuis toujours Clerc de Procureur, & bel eſprit ; je fais des piéces d'écritures pour ruiner des familles, & des piéces de vers pour détruire des réputations.

LA VICTOIRE.

Tu fais là un chien de métier, mon ami.

GRIFFONNET.

Air ; *Voilà la différence.*

Comme toi, dans mes exploits,
J'ai des risques quelquefois.

LA VICTOIRE.

Voilà la ressemblance.
Je montre le fruit des miens,
Tu caches celui des tiens ;
Voilà la différence.

Crois-moi, Cousin, il n'est rien tel que d'aller tête levée : vive la guerre & les gens de cœur pour cela.

GRIFFONNET.

Ce n'est pas le cœur qui me manque, je suis François : mais tu as déjà dix ans de service. Avant que je parvienne comme toi, & que je sache faire l'exercice à la Prussienne.

LA VICTOIRE.

Tarare.

Air : *Il étoit un Moine Blanc.*

Tout François dans les combats
Devient Héros au premier pas ;
Il suffit que le cœur nous mene :
Voilà not' vrai Capitaine.

GRIFFONNET.

Eh! puis, je t'avouerai franchement que je suis trop attaché à la profession de bel esprit.

LA VICTOIRE.

Eſt-ce que tu la crois incompatible avec la nôtre ?

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

En France un vaillant Militaire
Unit l'eſprit à la valeur :
Les graces, le talent de plaire
N'empêchent point d'avoir du cœur.
J'aurions une liſte fort ample
Des biaux eſprits qui ſont Héros.
On t'en citeroit maint exemple
Parmi nos braves Généraux.

Tête-bleu, je ne conſeillerois pas aux plus habiles d'en faire aſſaut avec eux ; c'eſt qu'un trait n'attend pas l'autre. Ils vous pouſſent des bottes, pif, paf... Eh ! bien, dans la bataille c'eſt de même ; l'eſprit vif, la tête froide, le cœur chaud, en trois mots, voilà leur portrait.

GRIFFONNET.

Tu me décides ; donne-moi la cocarde.

LA VICTOIRE.

Tiens, voilà mon chapeau ; je te fais ſoldat, & puiſque tu as la fureur du bel eſprit, je te crée Chanſonnier du Régiment.

GRIFFONNET.

Soit ; je chanterai nos Généraux, & je chanſonnerai nos Ennemis.

LA VICTOIRE.

Tu ne manqueras pas de matiere : marche à moi. Ah ! çà ; qu'eſt-ce que tu veux d'engagement ?

GRIFFONNET.

D'engagement !... Fi donc, eſt-ce que l'on vent le ſervice que l'on doit à ſa Patrie ? L'on eſt trop payé par la gloire que l'on en retire ; je ſers *gratis*, morbleu, *gratis*.

LA VICTOIRE.

Embraſſe-moi, Couſin.
A cette noble ardeur, je reconnois mon ſang.

GRIFFONNET.

Tête-bleu, ventre-bleu, je me crois déjà dans l'action avec les ennemis.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Par la ſembleu, je vous enferre
Ces drôles-là.

LA VICTOIRE.

Doucement, Frere :
Parle mieux de gens aguerris,
Pour qui la victoire a des charmes ;
C'eſt la valeur des ennemis
Qui fait la gloire de nos armes.

GRIFFONNET.

Qu'eſt-ce que j'entends ?

LA VICTOIRE.

C'est notre ami la Fleur, soldat au Régiment d'Orléans, qui vient ici avec sa recrue, & tout le peuple qui se réjouit des avantages que nous avons remportés.

GRIFFONNET.

Allons, morbleu, vive le Roi.

SCENE XVII & derniere.

LA VICTOIRE, GRIFFONET; Mr. BONTOUR, Me. BONTOUR, LA FLEUR, *Soldats & nouveaux Enrôlés. Différentes personnes du Peuple.*

DIVERTISSEMENT.

(*Ici se chante le Duo.*)

M. BONTOUR.

De nos Guerriers chantons la gloire,
Que tout célébre leurs succès;
Marchez, marchez à la Victoire,
Braves soutiens de nos François;
Tout va répondre à votre zèle,
La fortune aide un cœur ardent;
Rli, rlan, rli, rlan,

Suivez l'honneur qui vous appelle,
Rlan, tanplan, tambour battant.

LA VICTOIRE, *à Griffonnet.*

Je veux au bout d'une campagne,
Te voir déjà joli garçon ;
Des Héros que l'on accompagne
On saisit l'air, on prend le ton ;
Des Ennemis, ainsi qu'des Belles,
On est vainqueur en l'zimitant ;
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
On prend d'assaut les Citadelles,
R'lan, tanplan, tambour battant.

LA FLEUR.

Braves garçons que l'honneur mene,
Prenez parti dans Orléans,
Not' Coronel, grand Capitaine,
Est le Patron des bons vivans :
Dam' il falloit le voir en plaine
Où le danger étoit l'plus grand ;
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
Lui seul en vaut une douzaine,
R'lan, tanplan, tambour battant.

LA VICTOIRE.

Nos Officiers, dans la bataille,
Sont pêle-mêle avec nous tous ;
Il n'en est point qui ne nous vaille,
Et les premiers ils vont aux coups ;
Un Général, fût-il un Prince,

Des Grenadiers ſe met au rang ;
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
Fond ſur l'zennemis & vous les rince,
R'lan, tanplan, tambour battant.

LA FLEUR.

Vaillant & fier ſans arrogance,
Et reſpecter ſes ennemis,
Brutal pour qui fait réſiſtance,
Honnête à ceux qui ſont ſoumis,
Servir le Roi, ſervir les Dames,
Voilà l'eſprit du Régiment :
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
Tous nos Guerriers ſont bonnes lames,
R'lan, tanplan, tambour battant.

LA VICTOIRE, *à un Garçon.*

Viens vîte prendre la cocarde;
Du Régiment quand tu ſeras,
Avec reſpect, j'veux qu'on te r'garde;
Le Prince eſt l'Chef, & j'ſons les bras.
Par le courage on ſe reſſemble,
J'ons même cœur & ſentiment :
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
Droit à l'honneur j'allons enſemble,
R'lan, tanplan, tambour battant.

M. BONTOUR.

La jeune Agnès devint ma femme,
J'étois le maître à la maiſon,
Au bout d'un mois changement d'gamme,

Elle fut pire qu'un Dragon.
Pauvres Epoux, voyez ma peine,
Si je m'échappe un ſeul inſtant,
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
R'lan, tanplan, elle me mene,
R'lan, tanplan, tambour battant.

Madame BONTOUR.

Quand un Mari fait bon ménage,
Que de ſa femme il eſt l'Amant,
Frauder ſes droits eſt un outrage
Que l'on excuſe rarement;
S'il va courir la pretentaine,
Ne peut-on pas en faire autant?
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
R'lan, tanplan, on vous le mene,
R'lan, tanplan, tambour battant.

LE BARBIER.

A la beſogne je m'apprête,
Et mon raſoir aura le fil,
Aux ennemis j'lav'rai la tête;
A ſavoner je ſuis ſubtil:
Tout auſſi ſûr qu'un Roi de Garbe,
En arrivant au Régiment,
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
Je veux à tous faire la barbe,
R'lan, tanplan, tambour battant.

LA VICTOIRE.

Lorſque la guerre diminue

Le nombre des ſoldats d'Cypris,
A l'Opéra faites recrue,
Jeunes Coquettes de Paris :
Là vous enrôlerez ſans peine
L'homme de Robe & le Traitant :
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
R'lan, tanplan, on vous les mene,
R'lan, tanplan, tambour battant.



Huſſards d'Amour, votre milice
A, comme nous, l'eſprit grivois ;
A peine eſt-on dans le ſervice,
Qu'on fait déjà nombre d'exploits :
Adroite & prompte à l'exercice,
Fille s'inſtruit en un inſtant.
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
Dès quatorze ans la plus novice
Mene un Galant tambour battant.



Peuple françois, votre courage
Nous a fait élever la voix ;
Venez ſouvent voir cet ouvrage,
C'eſt le recit de vos exploits.
Chez vous, au ſeul nom de la gloire,
Tout eſt en feu dans un inſtant.
R'li, r'lan, r'li, r'lan,

Vous courez tous à la victoire,
R'lan, tanplan, tambour battant.

⁂

A notre esprit que l'on pardonne,
Il ne produit rien d'excellent ;
Mais dans l'ouvrage qu'on vous donne,
Le cœur remplace le talent.
Messieurs, pour cette bagatelle
Tout bon François est indulgent :
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
Ne voyez rien que notre zèle ;
Applaudissez tambour battant.

LA FLEUR, *au Parterre.*

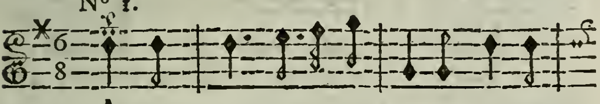
Je m'apperçois que le Parterre
Lui-même se mêle à nos Jeux ;
La seule image de la guerre
Anime le cœur & les yeux ;
J'en vois plus d'un qui se balance,
Et fait ce geste en m'imitant,
Et r'li, r'lan, & r'li, r'lan :
En vrai Dragon il chante & danse,
R'lan, tanplan, tambour battant.

FIN.

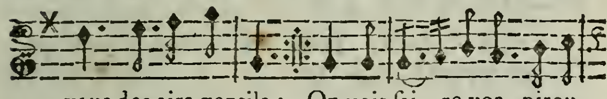
Le Privilége & l'Enregistrement se trouvent aux Œuvres de l'Auteur.

AIRS, ET VAUDEVILLES DE LA SOIRÉE DES BOULEVARDS.

N° 1.

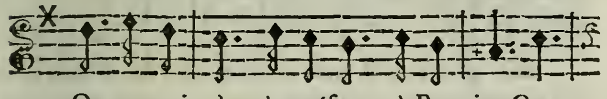


ALlons, gai, Ma-ri- on- nettes, Donnez
Vos fa- çons & vos courbettes Sont en

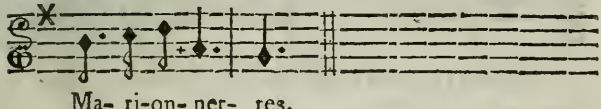


vous des airs gentils : On voit fai- re vos pirou-
vogue en ce pa- ïs.

ettes Aux Finan-ciers, aux Robins, aux Marquis :

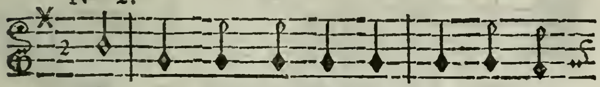


On ne voit plus à présent à Pa- ris, Que

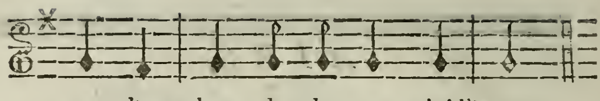


Ma- ri-on- net- tes.

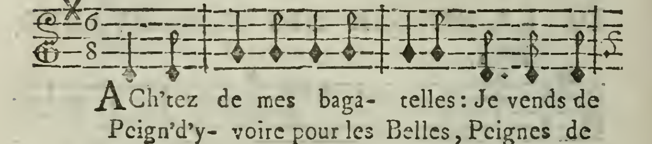
N° 2.



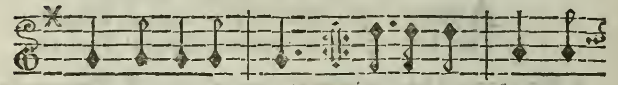
ACh'tez des boutons, ton, ton, Des bou-



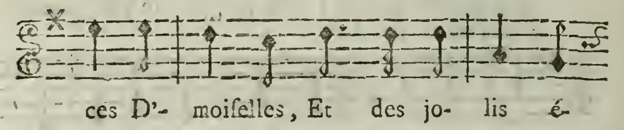
tons d'tom- bac, des boutons d'All'magn'.



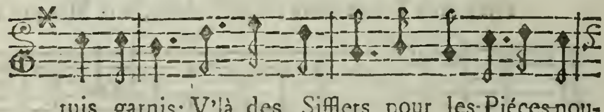
ACh'tez de mes baga- telles: Je vends de
Peign'd'y- voire pour les Belles, Peignes de



tout à juſte prix. V'là des pon-pons pour
corn'pour les Ma- ris.



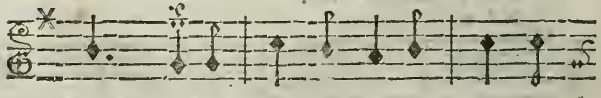
ces D'- moiſelles, Et des jo- lis é-



tuis garnis; V'là des Sifflets pour les Piéces nou-



velles; Depuis longtems, j'en four-nis à Pa-



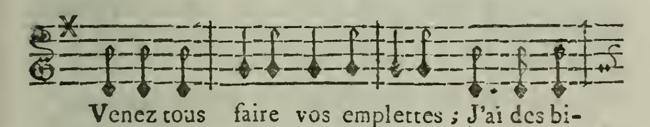
ris. V'là pour les prudes co- quettes,



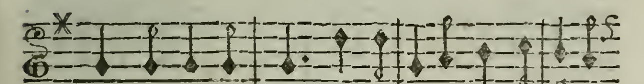
Des é- ventails à lorgnettes, Des lanternes pour



les Ja-loux; Pour les Ar-gus, v'là des lu-nettes :



Venez tous faire vos emplettes ; J'ai des bi-



joux De tous les goûts; Fin's'éguilles, Pour ces filles ;

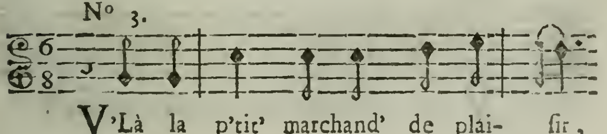


Pour les Ab-bés v'là des fla-cons : V'là des cur-
Pour les blondins v'là des odeurs; D'l'eau des car-

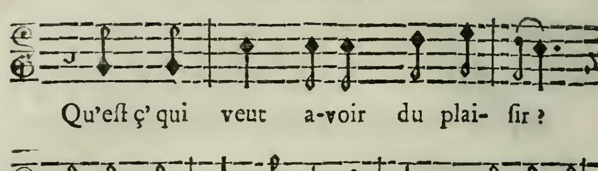


dents, pour les gaſ- cons.
m', pour les va- peurs.

N° 3.



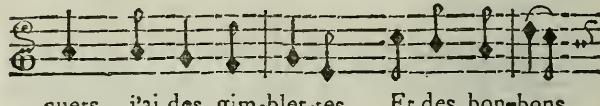
V'Là la p'tit' marchand' de plai- ſir,



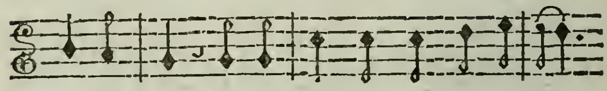
Qu'eſt ç' qui veut a-voir du plai- ſir ?



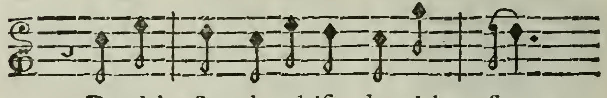
Ve-nez, Gar-çons ; ve-nez, Fil- let-tes. J'ai des cro-



quets, j'ai des gim-blet-tes, Et des bon-bons



à choi- ſir. V'là la p'tit' marchand' de plai- ſir.
Qu'eſt ç' qui veut a- voir du plai- ſir ?



Du plai- ſir, du plaiſir, du plai- ſir.

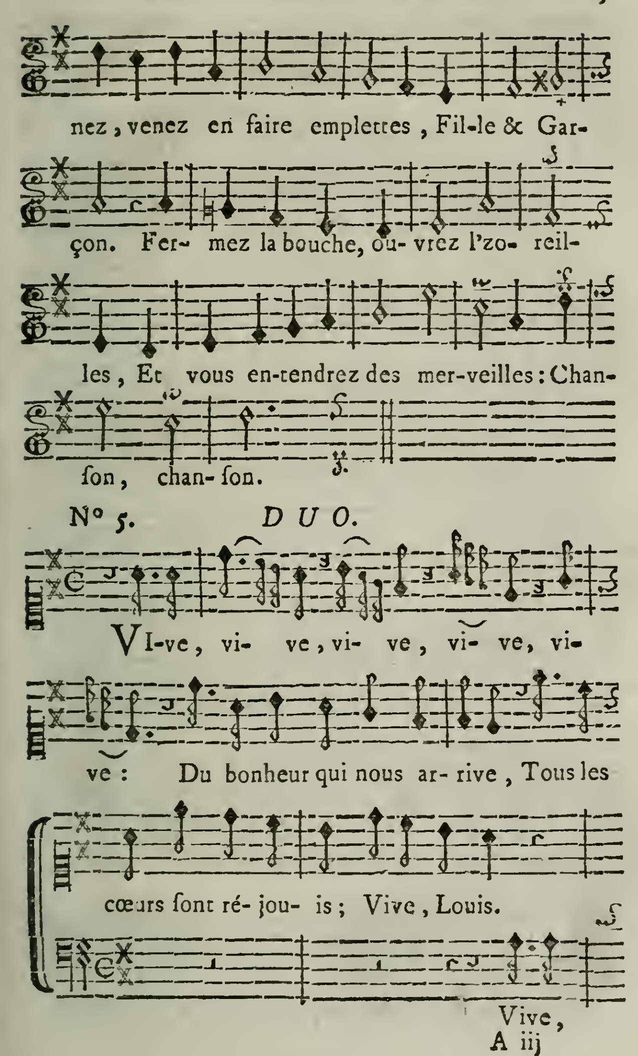


V'là la p'tit' marchand' de plai- ſir.

N° 4.



VOus qui voulez des chanſon-nettes, Ve-


nez, venez en faire emplettes, Fil-le & Gar-
çon. Fer- mez la bouche, ou- vrez l'zo- reil-
les, Et vous en-tendrez des mer-veilles : Chan-
son, chan- son.
N° 5. DUO.
VI-ve, vi- ve, vi- ve, vi- ve, vi-
ve : Du bonheur qui nous ar- rive, Tous les
cœurs sont ré- jou- is ; Vive, Louis.
Vive,


vi- ve, vi- ve, vi- ve, vi- ve : Du bon-
heur qui nous ar-rive, Tous les cœurs ſont réjou-
Un pi- lote, à près l'o-
is, vive Louis.
rage, Sent re- naître ſon coura-ge ; De mê-
me, a-près les al- larmes, Le triomphe a plus de

charmes : Nos guerriers ont l'a- van- tage ,

Dans l'yvreſſe le cœur na- - - -

ge , na- - - - - ge.

Quelle

La victoire Rend ſoumis Nos enne- mis.

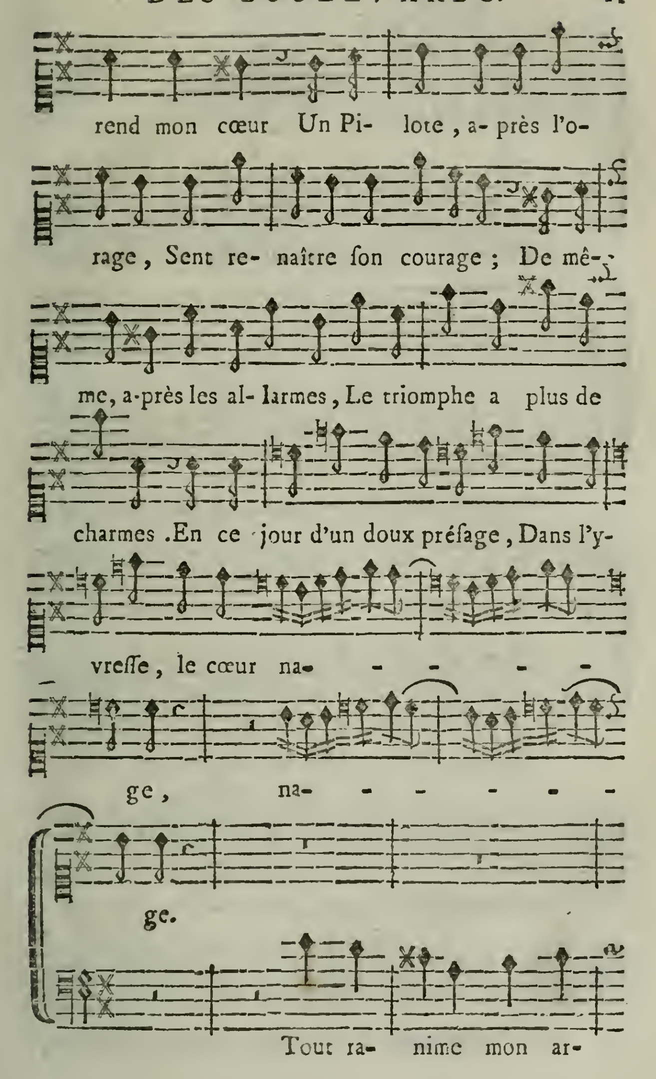
gloire.

De nos chants que l'air retentiſ- ſe , On nous


donne un feu d'arti- fi- ce. Le fal-
pêtre qui s'en- flâme, Et l'ima- ge de no-
tre a- me : Le pétard Part; Le pétard Part: Le ca-
non Répond pon, Cla, ta, cla, cla, ta,
cla, cla, ta, cla, cla ta, Pon, pon, pon, pon
ta, ta. ta,
Ainsi ma flam-
pon. Ainsi ma flam-

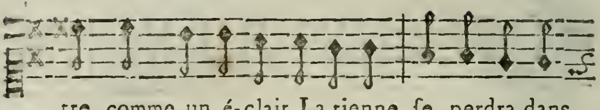

me ſe ral- lume; Je ſens l'A-mour
me ſe ral- lume; Je ſens l'A-mour
qui me con- ſume, me con- ſume: Mon
qui me con- ſume, me con- ſume: Mon
cœur eſt tout en feu, mon cœur eſt
cœur eſt tout en feu, mon cœur eſt
tout en feu. Ah! ah! non, ce n'eſt pas un
tout en feu. Ah! ah! non, ce n'eſt pas un


jeu ; Pour toi mon cœur eſt tout en
jeu ; Pour toi mon cœur eſt tout en
feu, Oui tout en feu. Ah ! quel dé-
feu, Oui tout en feu. Qu'un ſort pro-
li-ce ! Ce jour pro- pice, Pour jamais, te
pi-ce Nous ré-u- niſſe.
rend mon cœur ; Pour jamais, te
Ah ! quel bon-heur !

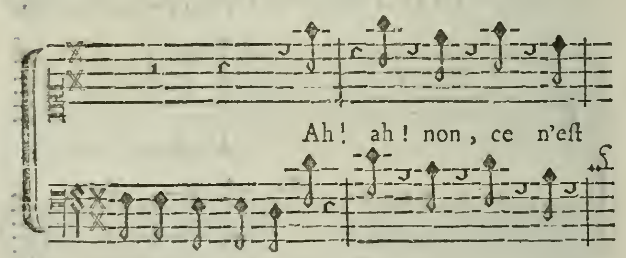

rend mon cœur Un Pi- lote , a- près l'o-
rage , Sent re- naître ſon courage ; De mê-
me, a-près les al- larmes , Le triomphe a plus de
charmes .En ce jour d'un doux préſage , Dans l'y-
vreſſe , le cœur na- - - - -
ge , na- - - - - -
ge.
Tout ra- nime mon ar-

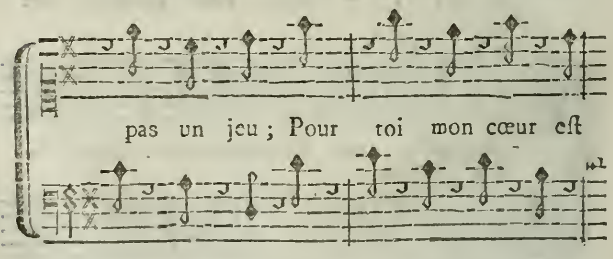

Quel dé- lice !
deur. Dans mon cœur l'Amour tire
un bouquet d'arti- fice, un bouquet d'arti-
fi- ce. Le ſal- pê- tre qui s'en-
flamme, Eſt l'image de mon a- me : Le pé-
tard Part; Le pétard Part : Le canon Répond pon,


pon, ta, ta, - - - - -
pon, ta, ta, - - - - -
pon, ta, ta, pon, ta, ta, pon, pon, pon, pon.
Ain-ſi ma flam- me
ta, ta, ta, - pon. Ainſi ma flam- me
ſe rallu- me, Et ſe conſume. Peut- ê-
ſe rallu- me, Et ſe con-ſume.


tre, comme un é-clair, La tienne ſe perdra dans


l'air.
Non, non, non, je te promets, Que rien ne


Ah! ah! non, ce n'eſt
l'éteindra jamais. Ah! ah! non, ce n'eſt


pas un jeu; Pour toi mon cœur eſt
pas un jeu; Pour toi mon cœur eſt

tout en feu, Oui tout en feu. Oui,

tout en feu, tout en feu. Ah!

je sens mon cœur tout en feu. Ah!

ah! non, ce n'est pas un jeu; Mon

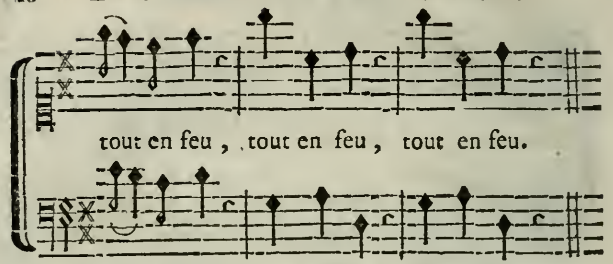
ce n'est pas un jeu; Mon cœur est

cœur, mon cœur est tout en feu.

tout en feu; Oui, oui, tout en feu; Oui, oui,

tout en feu; Oui, oui, tout en feu; Oui, oui,

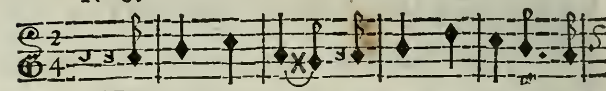




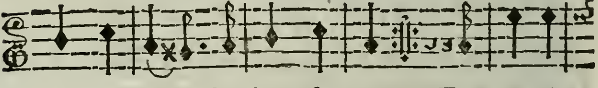
tout en feu , tout en feu , tout en feu.

tout en feu , tout en feu , tout en feu.

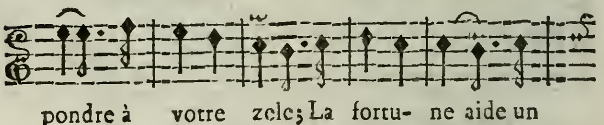
N° 6.



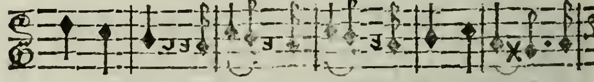
DE nos guerriers chantons la gloire, Que
Marchez, mar-chez à la vi- ctoire, Bra-



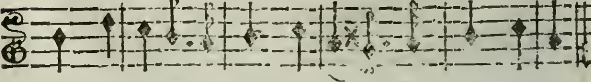
tout cé- lé- bre leurs fuc-cès : Tout va ré-
ves fou-tiens du nom François.



pondre à votre zele; La fortu- ne aide un



cœur ardent : Re-li , Re- lan , Suivez l'honneur qui



vous appelle, Relan, tam-plan, tambour battant.

F I N.

SUPPLÉMENT
DE LA SOIRÉE
DES
BOULEVARDS;

Représentée pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens, Ordinaires du Roi, le 10 Mai 1760.

Le prix est de 30 sols avec la Musique.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

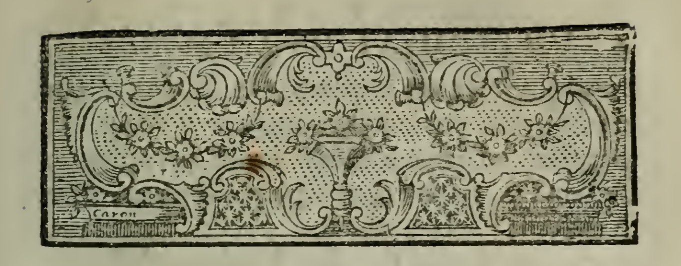
M. DCC. LX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.



ACTEURS.

LE CHEVALIER DE VENTILLAC,	M. Baletti.
L'ACTRICE,	Mlle. Catinon.
M. RACLE,	M. Desbrosses.
M. GUILLOCHE,	M. Le Jeune.
M. BRIDAUT,	M. Dehesse.
L'OPERATEUR,	M. Veronese, fils.
L'OPERATRICE,	Mlle. Desglands.
DIVERTISSANT,	M. le Clerc.
Monsieur ROGER,	M. Rochard.
Madame ROGER,	Me. Favart.
LA PETITE FILLE,	Mlle.
M. CABRE,	M. Dehesse.
M. DESBROCARDS,	M. Baletti.
Mlle. SAUTRIQUET,	Me. Bertinazzi.
Madame TRICOT,	Mlle. Desglands.
UN FIACRE, *yvre*,	M. Dehesse.
LA MARIÉE DE VILLAGE,	Mlle. Catinon.
LE MARIÉ,	M. Le Jeune.
LA MERE DE LA MARIÉE,	Me. Bognoli.
LE COUSIN,	} M. Le Clerc.
LE GARÇON DE CAFFÉ,	} M. Le Clerc.

GARÇONS ET FILLES DE VILLAGE.



SUPPLÉMENT *DE LA SOIRÉE* DES BOULEVARDS.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER DE VENTILLAC, UNE ACTRICE.

LE CHEVALIER.

AH ! ah ! qu'eſt ce que je vois ? Me trompé-je ? (*Il lit une affiche de la Comedie.*) *Les Comédiens Italiens ordinaires du Roi donneront aujourd'hui la premiere Repréſentation de*.... Parbleu voilà qui eſt

ſingulier ! je ne voulois pas le croire, je ne le crois pas même encore... Mais cependant je vois une de leurs principales Actrices qui me paroît étudier un rôle. Mademoiſelle, pardon, il eſt donc vrai que vous jouez ſur les Boulevards ?

L'ACTRICE.

Oui, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Qui vous y oblige ?

L'ACTRICE.

La néceſſité de rétablir notre Salle.

LE CHEVALIER.

Voilà qui eſt plaiſant ! comment vous qui êtes faite pour enchanter la Ville, vous daigneriez jouer ſur les Remparts ?

L'ACTRICE.

Comment, Monſieur, je daignerois... ! Eh ! nous ſommes trop heureux, mes camarades & moi, ſi nous pouvons y réuſſir ; le zèle ne dépend point de la différence des lieux. Ne retrouverons-nous pas ici ce même Public qui nous a tant de fois honorés de ſes bontés ? Ne re-

trouvera-t-il pas ces mêmes Acteurs qui ſe ſont toujours efforcés de lui plaire : nous oſons nous flatter que, bien loin de blâmer le parti que nous prenons aujourd'hui, il le regardera comme une nouvelle preuve de l'ardeur qui nous anime.

LE CHEVALIER.

Allons, allons, parlez vrai ; vous venez chercher ici le Public qui vous abandonne depuis longtems.

L'ACTRICE.

Je n'en diſconviens pas, c'eſt un motif de plus pour nous : le Public a toujours été l'objet de nos vœux les plus ardens ; il eſt naturel d'employer tous les moyens pour ſe procurer la préſence de ce que l'on aime.

LE CHEVALIER.

J'entends, vous-êtes comme la fleur héliotrope ; vousvous tournez du côté du ſoleil.

L'ACTRICE.

C'eſt cela même.

LE CHEVALIER.

Sandis, vos intentions ſont bonnes ;

mais je doute que le Public y réponde ; attendez-vous à des plaiſanteries, je vous les annonce.

L'ACTRICE.

Des plaiſanteries ? A propos de quoi ? On ſçait que nous ne faiſons rien ſans l'aveu de nos Supérieurs, toujours prêts à ſeconder nos efforts, toujours attentifs à faire éclore les talens, à les proteger dès qu'ils paroiſſent. Eh ! que pourra-t-on dire ?

LE CHEVALIER.

Mais...

L'ACTRICE.

Quoi ?

LE CHEVALIER.

Qu'en jouant ſur les Boulevards, vous ſerez à votre place.

L'ACTRICE.

Oui, nous ſerons à notre place, ſi le Public daigne jetter ſur nous un regard favorable : ces lieux honorés par le concours de tant de perſonnes reſpectables, peuvent-ils devenir aviliſſans pour nous ?

LE CHEVALIER.

Tout cela eſt bel & bon pour les gens

ſenſés, mais... Je vous avertis qu'il y a un certain Public dont les préjugés ne reconnoiſſent qu'un mérite local.... Entre nous, vous ne deviez pas quitter la Ville, au hazard d'y mourir de langueur : comptez que l'on vous en ſçauroit gré.

L'ACTRICE.

Nous ne ſommes pas tout-à-fait de ce ſentiment-là.

LE CHEVALIER.

Vous deviez du moins redoubler vos ſoins ; car entre nous, on vous accuſe de vous être un peu négligés.

L'ACTRICE.

Monſieur, nous avons fait tout ce qui a dépendu de nous. Voici ce que j'aurois à répondre à cette portion de Public qui ne reconnoît qu'un mérite local.

FABLE.

On reprochoit à certains Jardiniers
Qu'ils ne retiroient rien de leurs arbres fruitiers,
Qu'ils laiſſoient tout languir juſques au moindre arbuſte.
Maître, le reproche eſt injuſte,
Vous nous grondez, & nous n'avons pas tort,

Lui répondit un d'eux, nos jardins ſont au Nord.
Nous n'épargnons ni dépenſes, ni peines.
Les Zéphirs amoureux, meſſagers du Printemps,
Privent notre terrein de leurs douces haleines,
Nous travaillons en vain depuis longtems.
Pour voir naître les dons de Pomone & de Flore,
Il faut que du matin les riantes couleurs
Amenent cet air frais qui précede l'aurore,
Quand elle vient verſer ſes perles ſur nos fleurs.
Autant que je puis m'y connoître,
Cette Fable avec nous a beaucoup de rapport.
Notre Théâtre eſt le jardin au Nord,
Les femmes ſont les fleurs qui craignent d'y paroître,
Les jeunes gens, vrais portraits des Zéphirs,
Voltigeant ſans ceſſe autour d'elles,
Ne viennent point chez nous apporter ſur leurs aîles
L'amuſement & les plaiſirs.
Leur retour peut fondre nos glaces :
Nos Auteurs, nos Acteurs plus concertés entr' eux,
Feroient en s'amuſant des efforts plus heureux.
Dans tous les lieux qu'embelliſſent les Graces,
On eſt sûr de trouver les talens ſur leurs traces.

LE CHEVALIER.

Oui, mais cependant....

L'ACTRICE.

Pardon, Monſieur, je n'ai pas le tems de reſter d'avantage.

SCENE II.

LE CHEVALIER DE VENTILLAC ; M. BRIDAUT.

LE CHEVALIER.

ADIOUSIAS, ma Reine, je vous souhaite d'heureux jours. Ah ! voilà Monsieur Bridaut.

M. BRIDAUT.

Monsieur le Chevalier de Ventillac ; voulez-vous jouer une partie d'Echets ?

LE CHEVALIER.

Volontiers.



SCENE III.

M. RACLE, *Chaudronnier avec deux Meneſtriers de la Courtille à une table.*
LE CHEVALIER DE VENTILLAC & M. BRIDAUT *à une autre table, jouant aux Echets.*

M. RACLE, *aux Meneſtriers, qui viennent de jouèr un morceau de ſymphonie.*

VOilà qui va bien juſqu'ici ; voyons la ſuite. *(Il remue des Dèz dans un cornet, & les jette ſur la table.)* C'eſt cela, écrivez Meſſieurs, écrivez.

(Les Meneſtriers quittent leurs inſtrumens, & copient de la Muſique.)

M. BRIDAUT, *à l'autre table, au Chevalier.*

Echec.

LE CHEVALIER.

Echec de paille.

M. RACLE.

Voyons le produit.

(Les Symphoniſtes jouent.)

SCENE III.

Les Acteurs précédens, GUILLOCHE.

GUILLOCHE.

QUEL Diable de charivari ! eh ! je penſe que c'eſt Monſieur Racle, Maitre Chaudronnier, mon voiſin.

RACLE, *aux Symphoniſtes.*

Combien avons nous encore de meſures, Meſſieurs ?

UN SYMPHONISTE.

Huit.

RACLE.

(*Il jette les Dez.*)

Huit, les voilà. Ah ! parbleu, c'eſt heureux, nous finiſſons par l'accord parfait.

GUILLOCHE.

Qu'eſt-ce qu'il fait donc-là, Monſieur Racle ? Monſieur Racle, votre ſerviteur.

RACLE.

Ah ! Monſieur Guilloche, mon ami, je ſuis le votre. (*Aux Symphoniſtes.*) Exécutez :

GUILLOCHE.

Réponds-moi donc, voiſin, je penſe que tu es devenu fou.

RACLE.

A peu-près, je ſuis Muſicien ; je ſuis las de faire des Chaudrons, je veux faire des Opera ?

GUILLOCHE.

Des Opera !

RACLE.

Apparemment ; tout le monde s'en mêle à préſent, & j'ai plus de droit que perſonne : tu ſçais que j'ai toujours eu du goût pour la Muſique.

GUILLOCHE.

Et pour le tintamare.

RACLE.

Je t'en reponds, je vais faire un bruit de tous les Diables, & je veux que mes Symphonies & mes Chœurs retentiſſent depuis le Palais-Royal juſqu'à la Samaritaine.

GUILLOCHE.

Mais comment la fantaiſie de faire des Opera t'eſt-elle venue ?

RACLE.

Par un hazard des plus heureux : tiens, vois-tu ce livre ? (*Il lit avec emphaſe.*) *Le jeu des dez harmonique, ou l'art de faire ſur le champ toutes ſortes de Symphonies & d'Opera par la combinaiſon des dez.*

GUILLOCHE.

Parbleu, cela eſt fort commode : Touche-là : ſi tu es Muſicien par hazard, je ſuis Poëte par aventure.

RACLE.

Comment ça ?

GUILLOCHE.

Vois-tu ce Livre ? c'eſt le paroli du tien. (*Il lit.*) *Manuel portatif à l'uſage des Poëtes Modernes, où, par le moyen de l'Alphabétomantie, on peut faire ſur le champ des Poëmes, des Tragédies & des Opera, le tout diviſé par Chapitres de Déclarations, de Jalouſies, de Fureurs, de Songes, de Reconnoiſſances, de Dénouemens, &c. &c. &c. avec les Bouts-Rimes, les Epithetes, les Hémiſtiches & beaucoup de Vers tout faits, que l'on retourne par la combinaiſon des mots.*

RACLE.

J'entends, j'entends, on rétame ça : parbleu la rencontre eſt heureuſe. Mets-toi-là, fais-moi les paroles d'un Opera, tout à l'heure.

GUILLOCHE.

Volontiers : dans le goût de Quinault ?

RACLE.

De Quinault ! fi donc ; ça tient de cette vieille nature auſſi ancienne que le monde. Oh ! on s'éloigne aujourd'hui de ça, tant qu'on peut ; fais-moi des mots pour de la Muſique Italienne ; j'aime mieux la Muſique Italienne, moi ; ça fait plus de bruit, ça me convient.

GUILLOCHE.

Eh ! bien, donne-moi une épingle, & prends tes dez.

RACLE.

Tiens, me voilà prêt.

GUILLOCHE.

Sur quel ſujet travaillerons-nous ?

RACLE.

Tire, tire toujours des Vers, je tirerai de la Muſique ; le ſujet viendra après.

GUILLOCHE.

Soit. Qu'eſt-ce que tu veux dabord ? un Orage, une Tempête, un Embrâſement, un Tremblement de Terre ?

RACLE.

Oui, je veux de tout ça ; mais commence d'abord par un Papillon.

GUILLOCHE.

Va pour le Papillon, cela m'eſt égal : j'incruſterai dans mon Opera des Papillons, des oiſeaux, de la verdure, des fleurs, tout ce que tu voudras : je m'appelle Monſieur Guilloche, je ſuis Maître Tabletier, & je défie que quelqu'un travaille plus proprement que moi en Marquetterie.

RACLE.

Eh ! mon voiſin, ne vous vantez pas tant ; j'ai vu quantité de beaux ouvrages de pieces de rapport qui ne ſortoient pas de votre boutique ; ſoit dit ſans vous offenſer : revenons au Papillon.

GUILLOCHE.

Zéphirs, Roſſignol, Ruiſſeau, Papillon ; m'y voilà.

RACLE.

Tire.

GUILLOCHE *tire avec une épingle dans son livre, & lit.*

Le Papillon coquet. (*à Racle.*) Tire à ton tour.

RACLE, *aux Musiciens, après avoir jetté les dez.*

Ecrivez, Messieurs.

GUILLOCHE.

Cherche le badinage.

RACLE.

Badinage : écrivez.

GUILLOCHE.

De la rose à l'œillet.

RACLE.

A l'œillet.

GUILLOCHE.

Au muguet.

RACLE.

Oh ! patience, patience ; comme tu y vas !

GUILLOCHE.

Dame, les vers ne me coutent rien ; à moi.

RACLE.

Donne-nous le tems de les remplir ; sçais-tu

ſçais tu bien qu'il me faut pour accompagner ce Papillon un premier & un ſecond violon, un alto, des clarinettes, baſſes, contrebaſſe & fluteau, ſans compter les cors de chaſſe. Marque-nous les endroits.

GUILLOCHE.

Les voilà.

LE CHEVALIER, *à l'autre table.*

Monſieur, Monſieur, piece touchée, piece jouée.

BRIDAUT.

Je radouble, Monſieur, je radouble.

LE CHEVALIER.

Eh! oui, vous radoublez, ſandis! allons paſſe, jouez. Échec à la Dame.

BRIDAUT.

Morbleu!

LE CHEVALIER.

Je la prends.

RACLE.

Voilà qui eſt fait; allons, exécutons.

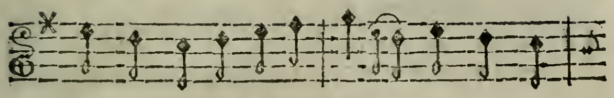
Papillon coquet.

(A Guilloche.)

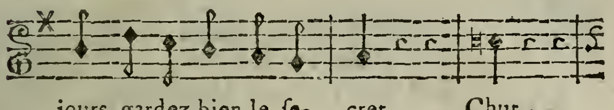
Tiens, voiſin, tu chantes mieux que moi; vois ça.

GUILLOCHE *chante.*



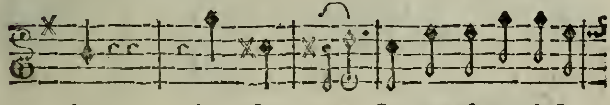


mans, pour l'honneur d'une Bel- le, Gardez tou-

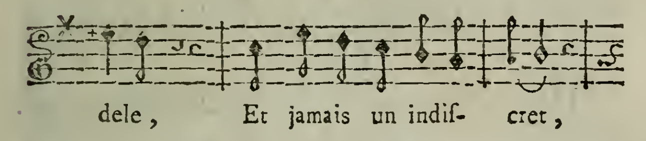


jours, gardez bien le ſe- cret. Chut ,





chut. . . le ſe- cret. On excuſe un infi-



dele , Et jamais un indiſ- cret ,



Et jamais un in- diſ- cret.

RACLE.

Pas mal ; tu rempliras le reſte de la Scene comme tu pourras : il me faut pour la finir un Duo dialogué , entre un Amant & une Maîtreſſe.

GUILLOCHE.

Le voici.

Je t'aime tout de bon.

(*A meſure que Guilloche tire, Racle jette les dez comme ci-devant, & les Symphoniſtes copient.*)

RACLE.

Après.

GUILLOCHE.

Bon, bon.

RACLE, *aux Muſiciens.*

Notez.

GUILLOCHE.

Si, ſi.

RACLE.

Copiez.

GUILLOCHE.

Non, non.

RACLE.

Une couronne, Meſſieurs, une couronne.

GUILLOCHE.

Voici le reſte. (*Il récite.*)

Que notre tendreſſe
Renaiſſe
Sans ceſſe;
Que nos amours
Durent toujours.

RACLE.

C'eſt fort bien. (*Aux Muſiciens.*) Meſſieurs, ſongez que voilà un paſſage qu'il faut bien marteler. Voyons à préſent l'effet.

RACLE & GUILLOCHE, *chantent avec tou s les accompagnem en s.*



D U O.

RACLE.

JE t'ai- me tout de bon. Bon, bon. M'ai-

GUILLOCHE.

JE t'ai-me tout de bon. Bon, bon. M'ai-

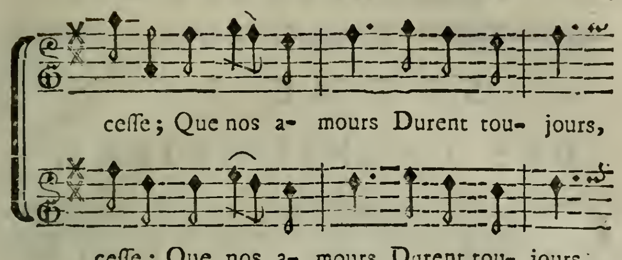
meras- tu toujours auſ- ſi ? Si, ſi. Non,

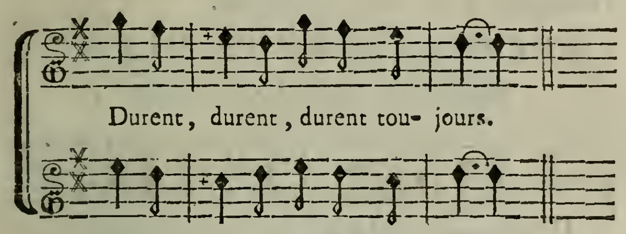
meras- tu toujours auſ- ſi ? Si, ſi. Non,

non. Si, ſi. Bon, bon. Si, ſi. Non,

non. Si, ſi. Bon, bon. Si, ſi. Non,


non. Si, ſi. Bon, bon.Que notre tendreſ-
non. Si, ſi. Bon, bon.Que notre tendreſ-
ſe Re- naiſſe Sans ceſſe; Que nos a-
ſe Re- naiſſe Sans ceſſe; Que nos a-
mours Durent toujours, Durent, durent, durent tou-
mours Durent toujours, Durent, durent, durent tou-
jours.Que notre ten- dreſſe Re- naiſſe Sans
jours.Que notre ten- dreſſe Re- naiſſe Sans





RACLE.

Hâtons-nous de chercher des protecteurs pour annoncer nos talens ; ſuivez-moi.

(Ils s'envont en chantant :)

Que nos amours
Durent, durent, durent toujours.



SCENE IV.

DES CHANSONNIERS.

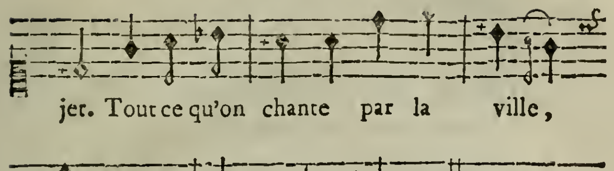
CHanſons nouvelles, chanſons nouvelles. V'là les Quand, v'là les Pourquoi ; v'là les Cancans.

PREMIER VAUDEVILLE. *

PREMIER CHANSONNIER.



* Meſſieurs Pannard & Guerin ont contribué au ſuccès de la *Soirée des Boulevards* par les deux Vaudevilles ſuivans. Le premier eſt de M. Pannard, le ſecond de M. Guerin.





Quand verrons-nous dans l'opulence
Quelqu'un conſerver la douceur ?
Quand verrons-nous dans le ſilence,
Les Amans cacher leur bonheur ?
Quand verrons-nous un eſprit ſage
Corriger tous nos étourdis ?
Tout cela ſe verra, je gage,
La ſemaine des trois Jeudis.

SECOND CHANSONNIER.

Quand une ſanté floriſſante
Tient l'eſprit & le cœur en paix ;
Quand on jouit de quelque rente,
Sans embarras & ſans procès,
Quand des honneurs on fuit l'ivreſſe ;
Quand on ſçait moderer ſes vœux,
Quand on n'a Maître ni Maitreſſe,
C'eſt alors que l'on eſt heureux.

PREMIER CHANSONNIER.

Quand Philis eſt-elle charmée ?
Quand ſa rivale a du deſſous.
Quand Floriſe eſt-elle allarmée ?

Quand elle voit ſon vieux jaloux.
Quand un Auteur ſçait-il produire ?
Quand la gaîté ſçait l'inſpirer.
Quand voit-on les Médecins rire ?
Quand la fievre nous fait pleurer.

Quand je vois par la jouiſſance
Augmenter l'ardeur des Amans ;
Quand je vois la reconnoiſſance
Regner dans le cœur des enfans ;
Quand je vois dans quelque Spectacle
Regner la concorde & la paix ,
Je m'écrie auſſitôt , miracle !
Je vois ce qu'on ne vit jamais.

Quand un Amant eſt vif & tendre ;
Quand il eſt doux & complaiſant ;
Quand à propos il ſçait répandre ,
Quand il n'épargne aucun préſent ;
Quand l'objet qui le rend ſenſible
Fixe ſes vœux & ſon amour ,
Je dis qu'il eſt preſque impoſſible
De lui refuſer du retour.

Quand l'ombre d'un nouveau feuillage
Du Soleil tempere les feux ,
Quand on entend dans un bocage
Du Roſſignol le chant joyeux ;
Quand ſur la naiſſante fougere
On voit les troupeaux bondiſſans ,
Jeunes cœurs , allez à Cythere ,
Pour s'embarquer c'eſt le bon tems.

Quand vous voyez votre fillette
Bâiller en étendant les bras ;
Quand elle eſt rêveuſe, diſtraite,
L'eſprit toujours dans l'embarras ;
Quand elle court à la fenêtre
Chaque fois qu'elle entend ſonner ;
Mamans, cela vous fait connoître
Qu'au Notaire il faut la mener.

Quand un Papa ſouvent en ville
Va porter ſes feux inconſtans ;
Quand au brelan, quand au quadrille
La Maman donne tout ſon tems ;
Quand la Gouvernante babille
Avec la Fleur & Bourguignon,
C'eſt un grand hazard ſi la fille
Peut échapper à Cupidon.

Quand chez une fille jolie
Je vois quelqu'un donner le ton ;
Quand à lui plaire on s'étudie,
Quand jamais on ne lui dit, non ;
Quand tout, juſqu'au chien de la Belle,
Pour lui devient un vrai mouton ;
Je ſçais qui c'eſt ; & je l'appelle
Le Pourvoyeur de la maiſon.

Dans leurs Chanſons quand nos Poëtes
Ne connoiſſent ni foi ni loi ;
Quand on joint à quelques bluettes
Des traits qui font pâlir d'effroi ;

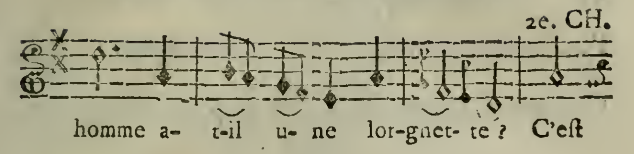
Quand avec l'encre la plus noire
On barbouille d'affreux Couplets,
On réussit ; mais quelle gloire
Peut causer un pareil succès ?

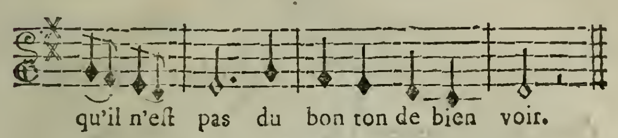
SECOND VAUDEVILLE.*



* Ce Vaudeville se chante alternativement vers par vers entre les deux Chansonniers.

2e. CH.





PREMIER.
Pourquoi Lucille eſt - elle ſi ſauvage ?
SECOND.
C'eſt que l'Hymen pour elle a des appas.
PREMIER.
Pourquoi Doris paſſe-t-elle pour ſage ?
SECOND.
C'eſt qu'elle rit tout bas, tout bas, tout bas.
PREMIER.
Pourquoi Roſette a-t-elle un équipage ?
SECOND.
C'eſt que la Belle eſt ſujette aux faux pas.

PREMIER.
Pourquoi Cléon gêne-t-il ſon Epouſe ?
SECOND.
C'eſt qu'elle peut l'obſerver de trop près.
PREMIER.
Pourquoi de lui fait-elle la jalouſe ?
SECOND.
Pour mieux cacher quelques Amants ſecrets.

PREMIER

Pourquoi Laïs en a-t-elle au moins douze ?

SECOND.

C'eſt pour ſçavoir s'il en eſt de parfaits.

PREMIER.

Pourquoi voit-on tant de Nymphes coquettes?

SECOND.

C'eſt que l'honneur offre peu de douceurs.

PREMIER.

Pourquoi voit-on des galands à lunettes ?

SECOND.

C'eſt que Plutus leur gagne encor des cœurs.

PREMIER.

Pourquoi voit-on des Abbés aux toilettes ?

SECOND.

C'eſt qu'en pompons ils ſont fins connoiſſeurs.

PREMIER.

Pourquoi voit-on affecter la Décence ?

SECOND.

C'eſt que ce voile à tout donne du prix.

PREMIER.

Pourquoi voit-on étaler l'opulence ?

SECOND.

C'eſt qu'elle impoſe à de foibles eſprits.

PREMIER.

Pourquoi, Liſon, prends-tu l'air d'innocence ?

SECOND.

C'eſt pour cacher qu'elle en a trop appris.

PREMIER.

Pourquoi Sylvandre eſt-il dans la triſteſſe ?

SECOND.

C'eſt qu'il croit voir ſon ami réuſſir.

PREMIER.

Pourquoi Damon prend il une Maîtreſſe ?

SECOND.

C'eſt pour paroître encor propre au plaiſir.

PREMIER.

Pourquoi Clitandre a t-il tant d'allégreſſe ?

SECOND.

C'eſt que ſa Femme a bien voulu mourir.

PREMIER.

Pourquoi nos cœurs ont-ils tant d'inconſtance ?

SECOND.

C'eſt qu'au hameau reſte l'Amour Gaulois.

PREMIER.

Pourquoi Mercure obtient-il qu'on l'encenſe ?

SECOND.

C'eſt qu'il oblige & Seigneurs & Bourgeois.

PREMIER.

Pourquoi Thémis a-t-elle une balance ?

SECOND.

C'eſt pour ſavoir ſi notre or eſt de poids.

PREMIER.

Pourquoi Damis bruſque-t-il ſon Amante ?

SECOND.

C'eſt pour ne pas être un homme à fadeurs.

PREMIER.

Pourquoi toujours Madame eſt-elle abſente ?

SECOND.

C'eſt que Monſieur lui donne des vapeurs.

PREMIER.

Pourquoi dit-on, ſans le voir, c'eſt Dorante ?

SECOND.

C'eſt qu'un Robin ſe devine aux odeurs.

PREMIER.

Pourquoi ſouvent Fille eſt-elle rêveuſe ?

SECOND.

C'eſt qu'elle ſent & craint certaine ardeur.

PREMIER.

Pourquoi ſouvent Femme eſt-elle grondeuſe ?

SECOND.

C'eſt qu'un Mari dort au ſein du bonheur.

PREMIER.

Pourquoi ſouvent Veuve eſt-elle pleureuſe ?

SECOND.

C'eſt pour trouver un bon conſolateur.

PREMIER.

Pourquoi ſent-on du goût pour la ſatyre ?

SECOND.

C'eſt qu'on ne croit rien de parfait que ſoi.

PREMIER.

Pourquoi des traits ſur autrui font-ils rire ?

SECOND.

C'eſt qu'à nos cœurs l'eſprit donne la loi.

PREMIER.

Pourquoi veut-on malgré Minerve écrire ?

SECOND.

C'eſt qu'Amour-propre eſt de mauvaiſe foi.

SCENE

SCENE V.

L'OPERATEUR, L'OPERATRICE, DIVERTISSANT, *leur* VALET, LE TROMPETTE *&* *ſuite.*

Premier Vaudeville des Charlatans.



Nous avons pour les vrais Amans
De la poudre ſympathique,

Pour les Jaloux, pour les Mamans
Du ſirop ſoporifique ;
Pour déterger les humeurs,
Une recette unique,
Et pour les pâles couleurs
Un excellent ſpécifique.

L'OPERATEUR.

Meſſieurs, je ne vous dirai point que je ſuis le Type, l'Architype & le Prototype des plus fameux Philoſophes Spargyriques, Empyriques & Amphigouriques paſſés, préſens & à venir ; je ne vous dirai point que je poſſede la Pierre Philoſophale, l'or potable & la Médecine univerſelle ; non, Meſſieurs, je ne m'arrêterai point à ces vaines bagatelles : je vous dirai ſeulement que je ſuis le grand Doĉteur Galbanon, *ſatis eſt*, mon nom ſuffit.

DIVERTISSANT.

Sotiſe eſt.

L'OPERATEUR.

J'ai parcouru toutes les parties de la terre inhabitable pour le ſoulagement des hommes. Y a-t-il quelqu'un qui ſe plaigne de mes remedes ? S'il y a quelqu'un, qu'il ſe montre, qu'il éleve ſa voix ; s'il dépoſe

contre moi, s'il se plaint, tant mieux, Messieurs : oui, tant mieux ; ce sera une preuve que je ne l'aurai pas tué.

DIVERTISSANT.

Il y a beaucoup de Médecins de la Faculté qui ne parleroient pas avec cette assurance.

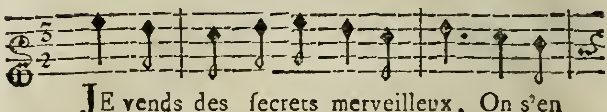
L'OPERATEUR.

Je ne vous étalerai point les certificats des cures merveilleuses que j'ai faites ; est-il un témoignage plus authentique de mon habileté, que ma propre existence ? Regardez-moi, Messieurs ; cette brillante santé, cet état florissant dont je jouis, ne sont dus qu'à l'usage continuel que je fais de mes remedes ; il y a trente ans que je m'en sers, & je m'en trouve bien. Aussi je dis : cassez-vous les bras, cassez-vous les côtes, cassez-vous les têtes ; avec une goutte de mon baume, je m'en soucie comme de cela.

DIVERTISSANT.

Il ne tient qu'à vous, Messieurs, d'en faire l'épreuve tout à l'heure.

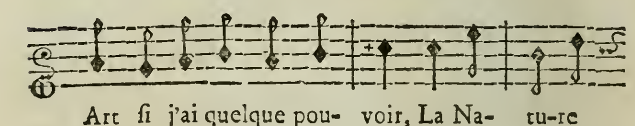
Second Vaudeville des Charlatans.



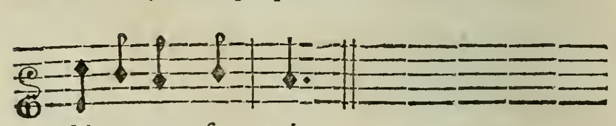
JE vends des secrets merveilleux, On s'en
El-les s'en trouvent tout au mieux, Et sur-



sert pour guérir les Fil- let- tes. Dans mon
tout dans le tems des noi- settes.



Art si j'ai quelque pou- voir, La Na- tu-re



fait tout mon sça- voir.

Femmes sujettes aux vapeurs,
Qu'en tous lieux un Argus accompagne;
Envoyez pour secher vos pleurs
Vos Jaloux faire un tour en campagne,
Dans mon Art, &c.

Veuves qui pleurez un Epoux,
Le grand jour souvent vous importune;
En secret, souffrez que chez vous

Un Ami ſe rende ſur la brune.
Dans mon Art, &c.

Grands eſprits, près d'une beauté,
Vous perdez vos fleurs de Réthorique ;
Inſpiré par la vérité,
Mieux que vous ſouvent un ſot s'explique.
Dans mon Art, &c.

Protecteurs des Marchands de deüil,
Médecins, que ſert votre ſcience ?
Je guéris avec un coup d'œil,
Vous tuez avec une ordonnance.
Dans mon Art, &c.

Auteurs qui ne cherchez jamais
Qu'à placer par-tout des Epigrammes ;
Des vers doux, des ſentimens vrais,
Toucheroient plûtôt le cœur des Femmes.
Dans mon Art, &c.

L'OPERATEUR.

Je diſtribue mon remède *gratis*, oui *gratis* ; j'ai plus de richeſſes qu'il ne m'en faut ; vous donnerez ſeulement deux ſols pour le garçon, & un écu pour la phiole.

DIVERTISSANT.

Dépêchez-vous, Meſſieurs, dépêchez-vous.

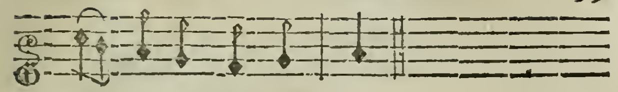
L'OPERATEUR.

J'ai tout débité, Meſſieurs, je pars demain pour Conſtantinople où le Grand Seigneur m'attend avec impatience; il faut, avant de vous quitter, que je vous donne un avis ſalutaire en reconnoiſſance de l'empreſſement que cette grande ville a témoigné pour moi. Le voici, Meſſieurs, c'eſt qu'il faut vous défier de tous les Charlatans; le monde en eſt rempli: chacun veut faire notre métier. Allons, mes enfans, un petit divertiſſement à cette illuſtre compagnie.

Troiſiéme Vaudeville des Charlatans. *



* *Ce Vaudeville eſt encore de M. Pannard.*



Aux Provençaux, ceux d'Avignon,
Quelquefois font fentir leur adreffe ;
Le Normand qui dupe un Gafcon,
Trouve au Mans quelqu'un qui le redreffe ;
En tous lieux, c'eft la mode aujourd'hui ;
A trompeur, &c.

Aminte pour féduire Argant,
Tous les jours met des attraits poftiches ;
Lui qui n'a pas cinq fols vaillant
Se fait voir un parti des plus riches ;
Voilà comme on contracte aujourd'hui ;
A trompeur, &c.

Tandis qu'un vieillard dameret
Pour Médor, eft trompé par Clarice ;
Les dons qu'à Médor elle fait,
Sont par lui remis à quelque Actrice ;
C'eft le train des Amours d'aujourd'hui ;
A trompeur, &c.

Tandis qu'un Fermier chez Iris
Va porter tous fes droits de préfence ;
Au plus jeune de fes Commis,
Son Epoufe en remet la vengeance ;
C'eft le goût des Amours d'aujourd'hui ;
A trompeur, &c.

Un ex-laquais bien galonné,
Pour Marquis, à Lisette se donne ;
Au jeu Lisette ayant gagné,
Près de lui veut passer pour Baronne ;
C'est ainsi qu'on s'abuse aujourd'hui ;
A trompeur, &c.

Quand Thibault Nanette épousa,
On croyoit l'un Garçon, l'autre Fille ;
La Fille étoit mere déjà,
Le Garçon avoit déjà famille ;
De tels nœuds sont communs aujourd'hui ;
A trompeur, &c.

Sur de vieux draps, certains Marchands
Des draps neufs attachent l'étiquette ;
Pour vingt jours qui seront vingt ans,
L'Acheteur demande qu'on lui prête ;
Voilà le commerce d'aujourd'hui ;
A trompeur, &c.

Lisandre aux champs porte ses pas ;
Pour guérir, dit-il, un mal de tête ;
Sa Femme ne sortira pas,
Dans son lit la colique l'arrête ;
Que je vois d'abus dans tout ceci !
A trompeur, &c.

Au jour de l'An c'est la fureur
Des baisers, des marques de tendresse ;
A ceux que l'on hait dans le cœur,

On prodigue & souhaits & caresse;
C'est alors qu'on voit regner ici,
A trompeur, &c.

J'ai perdu jusqu'au dernier sou,
Dit un jour Dorilas à Silvie;
Au doigt, j'ai, dit-elle, un bijou
Qui vient du gain de la lotterie;
Sont-ils vrais tous deux? Oh que nenni;
A trompeur, &c.

SCENE VI.

UN FIACRE ivre, M. DESBROCARDS, LE GRENADIER, GRIFFONNET, Mlle. SAUTRIQUET.

LE FIACRE.

AH! mon Officier, je me mets sous votre protection.

Mlle. SAUTRIQUET.

Tuez-moi ce coquin-là.

DESBROCARDS, *l'épée à la main.*

Tu ne m'échapperas pas.

LE GRENADIER.

Qu'est-ce qu'il y a, mon Capitaine?

Mlle. SAUTRIQUET.

Eh ! tuez-le donc, Monſieur, tuez-le donc.

LE GRENADIER.

Doucement ! Mademoiſelle, il me paroît que les hommes ne vous coûtent rien ; qu'eſt-ce qu'il vous a fait ?

Mlle. SAUTRIQUET.

Comment ! un Fiacre verſer un Cabriolet que je mene moi-même ! Expoſer une Femme de ma qualité àculebuter en plein public ! Vengez-moi, Monſieur le Marquis, vengez-moi.

DESBROCARDS.

Oui, oui, Madame.

LE GRENADIER.

Un moment, mon Capitaine ; il s'eſt mis à l'ombre du ſabre. Comptez-moi vos raiſons.

DESBROCARDS.

Moi, que je rende compte à un drôle comme toi !

LE GRENADIER.

Un drôle ! un Officier, un Général ne

me parleroit pas de la ſorte ; car ils traitent les Soldats de camarades. Ah ! ventrebleu, je ſçais à qui j'ai affaire ici : je vous croyois un Capitaine à votre plumet blanc ; mais je vois que je parle à un faquin.

DESBROCARDS.

Faquin ! ... c'eſt un peu fort. Écoutez : parlons tranquillement. Vous conviendrez qu'il eſt diſgracieux pour des gens comme Madame & moi, qu'un maraut de Fiacre...

LE FIACRE.

Maraut ! je ſuis honnête homme, apprenez ça. Laiſſez, mon Officier, laiſſez-moi me ſervir de mon fouet.

LE GRENADIER.

Demeure-là ; je vais te faire juſtice.

Mlle. SAUTRIQUET.

Comment ! Monſieur le Marquis ; vous ſouffrez....

DESBROCARDS.

Madame, c'eſt le reſpect que j'ai pour vous qui me retient.

LE GRENADIER.

Il n'eſt point ici queſtion de reſpect; allons, mon brave : vous m'avez traité de drôle, il faut m'en faire raiſon.

(Il tire le ſabre.)

DESBROCARDS.

Au guet.... au guet.

Mlle. SAUTRIQUET.

A la garde, à la garde.

GRIFFONNET.

Arrête, couſin. Je reconnois ce Marquis-là ; c'eſt Monſieur Deſbrocards, fils d'un Marchand de galons rue aux Fers.

LE GRENADIER *fait tomber l'épée de Desbrocards, & dit au Fiacre.*

Ramaſſe ça.

DESBROCARDS.

Oui, Monſieur vous répondra de moi.

Mlle. SAUTRIQUET.

Comment ! vous n'êtes point un Marquis ! vous en impoſez à une femme comme moi !

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, Mme. TRICOT.

Madame TRICOT, *à Mlle. Sautriquet.*

AH ! coquine. Je te r'trouve à la fin.

Mlle. SAUTRIQUET.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ça ? Que me demandez-vous ?

Madame TRICOT.

Comment ! miſérable ! ce que je te demande !

Mlle. SAUTRIQUET.

Je ne vous reconnois pas, ma Mere.

Madame TRICOT.

Comment ! fille dénaturée ! race de couleuvre ! tu ne reconnois pas ta Mere ! J'te paſſerois, ſi c'étoit ton Pere, puiſque tu ne l'as jamais vû ; mais ta Mere qui t'a élevée comme la prunelle de ſes yeux... ! oui, Meſſieurs, cette coquine-là eſt ma fille ; bon ſang ne peut mentir. Eſt-ce par

ce que t'as des Diamans, malheureuſe ? Eſt ce parce que tu t'es fait ap'ler Mlle Sautriquet ? Ah ! l'cœur m'en creve.

(*Elle pleure.*)

Mlle. SAUTRIQUET.

Mais, mais, en vérité....

LE FIACRE.

Mamſelle Sautriquet! Mais je me rappelle ça. C'étoit une figurante de l'Opera-Comique. Eh! oui, parbleu ; c'eſt elle-même, c'eſt la fille de Madame Bobinette, Revendeuſe à la Toilette.

Madame TRICOT.

La fille de Madame Bobinette ! c'eſt ben la mienne. Je m'appelle Madame Tricot, Maitreſſe Revendeuſe en boutique ; tout le monde me connoit : j'ai la pratique des Quinze-Vingts. (*A ſa fille.*) Queſt-ce que ça veut dire ? Parle donc, miſérable !

Mlle SAUTRIQUET.

Voilà bien des raiſons. Vous m'avez renoncée pour votre fille ; on ne ſçauroit paroître décemment dans le monde ſans Mere ; j'en ai pris une autre que vous.

GRIFFONNET.

C'eſt dans l'ordre.

Madame TRICOT.

Une autre Mere !

Mlle. SAUTRIQUET.

Oui, qui me coute cinq cens livres.

Madame TRICOT.

Il faut que je t'étrangle.

LE GRENADIER.

Allons, allons, la paix !

LE FIACRE.

Oui, la paix ; c'eſt bien dit. Je ſuis ſans rancune, & je demande grace pour elle. Maman, ſçavez-vous bien que c'eſt une de mes Eleves ; c'eſt moi qui lui ai montré à conduire le Cabriolet ; morbleu ! c'eſt un petit Ange qui mene comme un Diable.

LE GRENADIER.

Paix là ! Voici ce que j'ordonne : reprenez votre fille, Madame Tricot, & gouvernez-la de façon qu'elle ne prenne point d'autre Mere. Montez dans le Cabriolet, elle vous conduira.

Madame TRICOT, *pouſſant ſa fille devant elle.*

Vas donc, vas donc, coquine ; je te f'rai charrier droit.

LE GRENADIER, *au Fiacre.*

Et toi, monte dans ton caroſſe avec nous ; Monſieur le Marquis Deſbrocards aura la complaiſance de nous mener. Donne-lui ton fouet.

LE FIACRE.

C'eſt bien jugé. Çà, l'ami, voiturez-moi ; car le Diable m'emporte ſi je ſuis en état de vous voiturer.

DESBROCARDS.

Comment ! Monſieur, vous prétendez...

LE GRENADIER.

Allons, allons ; marche.

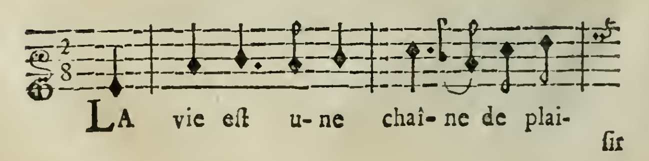
GRIFFONNET.

Ce ne ſera pas le premier plumet qui aura conduit un caroſſe de place.

SCENE VIII.

Monſieur ROGER, Madame ROGER, MANON, *leur petite fille, qu'ils portent ſur une canne.*

ROGER *chante.*





Madame Roger répete avec ſon mari le refrain, Jouiſſons, &c.

ROGER.

Repoſons-nous ici ma petite femme, m'amour; nous nous ſommes aſſez promenés pour nous rafraîchir un peu. Monſieur le garçon, faites-nous le plaiſir de nous donner une bouteille de bierre, des échaudés & une caraffe d'orgeat pour cet enfant.

SCENE IX. *& derniere.*

Les Acteurs précédens, M. CABRE.

M. CABRE, *avec humeur.*

EH! drôle, apporte-moi ce que j'ai demandé, & le poſe là.

(Il ſe promene d'un air chagrin en long & en large.)

Madame ROGER, *à ſa petite fille.*

Paſſe-là, Manon.

M. ROGER.

Non, non; quelle ſe mette entre nous deux.

Madame ROGER, *à ſon mari.*

J'étois bien aiſe d'être à côté de toi.

M. ROGER.

Eh ! bien, approche ton genou du mien ; elle ſera ſur nous deux.

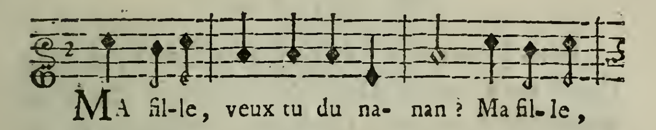
MANON.

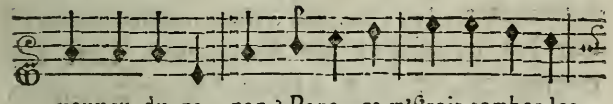
Non, Papa ; cela vous incommoderoit ; & Maman.

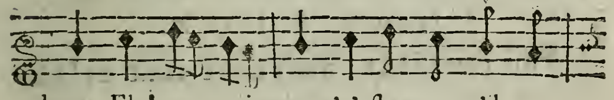
Madame ROGER, *lui faiſant de la place.*

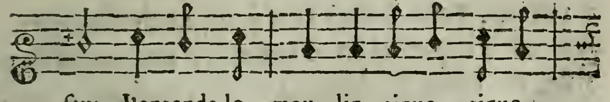
Allons, mets-toi donc où ton Pere t'a dit.

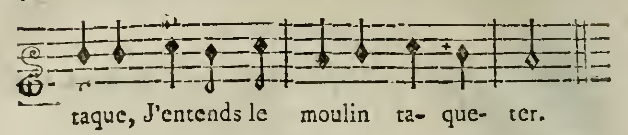
(Roger prend la main de ſa fille qu'il balance en chantant.)











Ma fill' veux-tu un amoureux? [*bis.*]
Mon cher Papa, pourquoi pas deux.
Eh ! oui, vraiment,
Voilà ce qu'il me faut.
J'entends le moulin, &c.

Madame ROGER.

Vous lui apprenez là de jolies chanſons.

M. ROGER.

Bon ! bon ! ne veux-tu pas élever ta fille dans une bouteille ? Ne ſuffit-il pas que nous lui donnions de bons principes & de bons exemples, ce qui vaut encore mieux ? car les principes ne ſont rien ſans les exemples, & il y a bien d'honnêtes gens qui perdent leurs enfans faute de ça.

Madame ROGER.

J'en conviens ; mais avec tout cela...

M. ROGER.

Avec tout cela, il n'y a pas de danger : on ne riſque rien d'inſtruire une honnête fille du bien & du mal ; elle pratique l'un, elle fuit l'autre.

Madame ROGER.

Je ne penſe pas de même ; Roger, Roger, n'enſeignons que le bien, le mal s'apprend tout ſeul.

M. ROGER.

Eh ! bien, j'ai tort, & tu parles en brave femme.

MANON.

Ne craignez rien, Maman ; je ſerai tout auſſi ſage que vous, quand j'aurai un bon mari comme Papa.

Madame ROGER.

Taiſez-vous, petite ſotte.

M. ROGER.

Ne voilà-t-il pas que tu la grondes ? Sçait-elle les conſéquences ?

Madame ROGER.

Tu la ſupportes toujours.

(M. CABRE en cet endroit s'aſſied à la table de Roger, & repouſſe ſa bouteille bruſquement pour avancer la ſienne. Roger ſe recule pour lui faire place.)

M. ROGER, *à Manon.*

Manon, ta Maman me boude, donne-lui ce baiſer de ma part.

MANON, *baiſant ſa Mere.*

Tenez, Maman ; êtes-vous encore fâchée ?

Madame ROGER.

Oui, tiens, rends-lui ſon baiſer.

M. ROGER.

Dis-lui qu'elle me le rende elle-même.

MANON.

Eh! bien, embraſſons-nous tous trois.

(Ils s'embraſſent.)

Madame ROGER, *à Manon.*

Petite coquine!

M. ROGER.

Cela n'eſt-il pas charmant.

CABRE.

Il faut avouer qu'il y a de ſottes gens dans le monde avec leurs enfans!

M. ROGER, *à Manon.*

Allons, bois.

MANON.

Santé Papa, ſanté Maman, ſanté Monſieur.

CABRE.

Eh! oui, oui; ſanté toute la compagnie. Comment peut-on trôler comme cela des marmailles avec ſoi?

M. ROGER.

Dame, Monſieur, excuſez ; il faut bien procurer un peu d'amuſement à ces petites créatures-là. Ce ſont des dépôts qui nous ſont confiés.

Madame ROGER.

Quel mal y a-t-il de mener avec nous nos enfans? De belles & grandes Dames portent bien leurs chiens partout, qui ſont encore plus incommodes.

M. ROGER.

Sans doute ; des enfans ne méritent-ils pas bien la complaiſance que l'on a pour des animaux.

Madame ROGER.

Et puis après tout, c'eſt notre plaiſir.

CABRE.

Votre plaiſir eſt le tourment des autres.

M. ROGER, *avec ſentiment.*

On voit bien que Monſieur n'a jamais été Pere.

CABRE.

Non, parbleu, ni ne le ſerai ; je ne donne pas dans ce ridicule là.

Madame ROGER, *avec un peu d'aigreur.*

Si chacun penſoit de même, le monde finiroit.

CABRE.

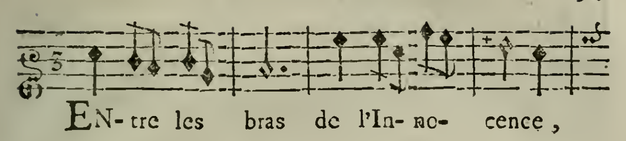
Le grand malheur !

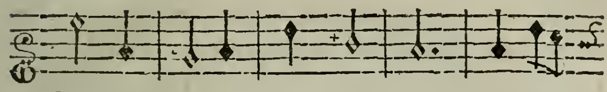
M. ROGER.

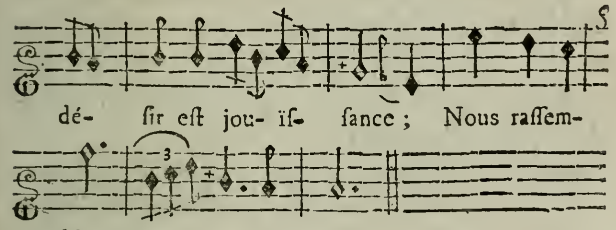
Laiſſe cela, Madeleine ; chacun penſe à ſa guiſe : ne contrediſons pas Monſieur. Chante plutôt une petite chanſon ; & vous, petite fille, tenez-vous tranquille, que Monſieur ne s'apperçoive pas que vous êtes là.

Madame ROGER *chante, & Roger répete.*









M. ROGER.

Je ſuis aimé de ma Liſette;
Fortune, garde tes faveurs;
Sans toi mon ame eſt ſatisfaite,
Notre richeſſe eſt dans nos cœurs.

CABRE.

Oui, oui, chante; tu en as bien ſujet.

M. ROGER.

Pourquoi non? Nous ſommes contents.

CABRE.

Contents! vous êtes bien heureux; je ne le ſuis pas moi.

M. ROGER.

Qu'eſt-ce qui vous en empêche? Pardon

je ne vous demande pas cela par curiofité; mais vous avez l'air d'un honnête homme, & je m'intéreffe à tous ceux qui font dans la peine.

CABRE.

Et moi je ne m'intéreffe à perfonne ; je veux bien cependant vous dire ce qui me chagrine. Je fuis garçon, j'ai fix mille livres de rente, je ne fais rien, je vis en Philofophe fpeculatif.

M. ROGER.

Speculatif ! Sçais-tu ce que cela veut dire, Madeleine ?

Madame ROGER, *joue à la bataille avec Manon pendant l'entretien de Cabre & de Roger.*

Non, parle à Monfieur, je joue avec Manon.

CABRE.

Je méprife fouverainement les autres hommes, je n'ai pour objet que moi-même & ma propre fatisfaction ; je ne me mêle point de l'Etat, je déteſte la fociété, & je trouve fort injuſte que je contribue à leurs befoins.

M. ROGER.

Mais avec votre permiffion, cela me paroît très-juſte. Ecoutez ; je me fouviens que j'étois un jour chez un de mes voifins, Jardinier au fauxbourg S. Marceau ; il y avoit dans fon jardin le plus bel arbre

fruitier que l'on puiſſe voir ; le voiſin en coupoit de belles branches vertes qui s'élevoient au-deſſus des autres ; j'en voulus ſçavoir la raiſon : ce ſont, me dit-il, des branches paraſites qui ſucent la ſéve, l'arrêtent, & en empêchent la circulation. C'eſt bien fait, ai-je dit ; mais pourquoi retranchez-vous les extrémités de ces branches à fruit ? Afin, me répondit-il, que l'arbre profite, la ſaiſon le demande : il faut d'abord ſonger à l'arbre ; s'il dégénere, tout périt ; il en coûte quelques branches, quelques fleurs, quelques fruits même ; mais l'année ſuivante tout eſt en meilleur état. Cela me fait penſer que la ſociété eſt comme un arbre dont nous ſommes les rameaux, & que par conſéquent nous ne devons pas nous plaindre ſi l'on élague un peu de notre ſuperflu pour rendre la vigueur au tronc qui nous donne la vie.

CABRE.

Ces ſortes de gens-là quelquefois ne raiſonnent pas ſi mal.

M. ROGER.

Pour moi j'ai eu le bonheur de contribuer aux beſoins de l'Etat de toutes façons. J'ai été ſoldat, en voici des preuves ; j'ai eu le bonheur d'avoir une bale, cela m'a valu les Invalides ; je

n'ai pas voulu manger le pain du Roi inutilement : j'ai appris un métier, j'ai le bonheur de m'y diſtinguer ; je me ſuis marié, j'ai eu le bonheur de trouver une brave femme qui m'aime.

Madame ROGER.

Ah ! Roger, qui eſt-ce qui ne t'aimeroit pas ?

CABRE.

Voilà un ſingulier homme ! il met du bonheur à tout, juſques dans le mariage.

M. ROGER.

J'ai le bonheur d'avoir un enfant qui ſe tourne à bien.

MANON.

Ah ! mon Papa, c'eſt que je ſuis bien obéiſſante à Maman.

M. ROGER.

Je ne m'en tiendrai pas là ; nous aurons encore de petits citoyens qui ſeront utiles à la Patrie : n'eſt-il pas vrai, Madeleine ?

Madame ROGER.

Oui, de tout mon cœur, Roger.

M. ROGER.

Eh ! vive la joie, la, la, la, la.

CABRE.

Je commence à convenir qu'il a raiſon.

M. ROGER.

Croyez-moi. Eh ! parbleu, vivez avec les vivants ; vous êtes triſte & pauvre avec

vos six mille livres de rente. Tenez, pour être aussi content & aussi riche que moi qui n'ai rien, faites comme je fais ; soyez bon mari, vous aurez une bonne femme ; bon Pere, vous aurez de bons enfans ; bon ouvrier, vous retirerez du profit ; bon citoyen, vous en aurez de la gloire. Eh ! vive la joie, la, la, la, la.

CABRE.

Ma foi, tout bien consideré, c'est le bon parti ; son gros bon séns m'éclaire ; je comprends que le plus grand Philosophe spéculatif vaut moins que le plus simple artisan laborieux, & qu'un homme oisif est le fardeau de la terre. Où demeurez-vous ?

M. ROGER.

Rue des Francs Bourgeois ; vous n'avez qu'à demander Roger, Manufacturier en étoffes. Je suis connu de tous les honnêtes gens.

CABRE.

Demain je vous porte cent pistoles pour vous aider dans votre travail.

M. ROGER.

Je les ferai valoir à votre profit.

CABRE

Non, je vous en fais présent : c'est commencer à être utile que de protéger un bon Citoyen. Allons, Madame Roger,

donnez-moi la petite Manon, que je la baiſe.

Madame ROGER.

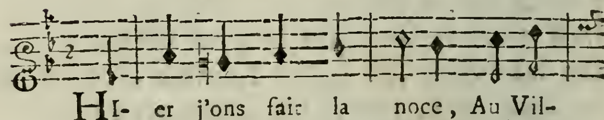
Embraſſez Monſieur, petite fille.

M. ROGER.

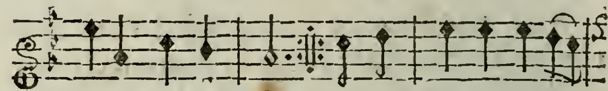
Ma femme, voilà des gens qui danſent; danſons avec eux.

FESTE DE VILLAGE.

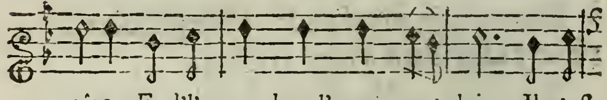
VAUDEVILLE.



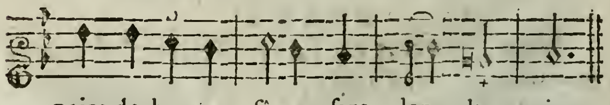
HIer j'ons fait la noce, Au Vil-
Si je-r'v'nons ſans ca- roſſe, C'eſt pour



lage de Pan- tin ; J'avons du vin dans la
danſer en che- min.



tête, Et d'l'amour dans l'cœur tout plein. Il n'eſt



point de bonne fête, ſans len- de- main.

Çà, Madam' la Mariée,
Embraſſez donc vot' Mari.

LA MARIÉE.

N'faut pas qu' j'en ſois priée ;
J'avons c'droit-là, Guieu merci ;
Rougit-on de ç'qu'eſt honnête ?
Tiens ; mais ſouviens-toi, Colin,
Qu'il n'eſt pas de bonne fête
Sans lendemain.

✕

Les Epoux de la ville
N'ont ſouvent qu'un jour heureux ;
Pour nous j'en avons mille,
Mille encor auſſi joyeux ;
Cheux nous ſans que rien l'arrête,
L'amour va toujours ſon train.
Il n'eſt pas, &c.

✕

Mon gendre, allons, courage ;
Prends ta femme par la main ;
Quand j'étois à ton âge
Je danſois ſoir & matin ;
Çà, çà, que rien ne t'arrête,
Fais-lui voir mon cher Colin,
Qu'il n'eſt point, &c.

✕

Quand par goût on s'engage ;
Hymen, que ton nœud nous plaît !
Mais ſi d'un mariage
Qui ſe fait par l'intérêt :
Avec grand faſte on l'apprête,
Ce n'eſt que bal & feſtin ;
Mais hélas ! après la fête,
Quel lendemain !

✕

Goûtons le doux breuvage
Que la vigne nous produit ;
Amis, de ſon uſage,
L'humeur joyeuſe eſt le fruit ;
Mais ne perdons point la tête,

Et ménageons-nous, afin
D'avoir après bonne fête
Bon lendemain.

Notre petit ménage
Eſt l'aſyle du bonheur ;
Nous ſentons l'avantage
D'avoir tous deux un bon cœur.
Roger en Epoux honnête
Fait honneur au lendemain :
Chez nous c'eſt tous les jours fête
Soir & matin.

Les bonn'gens de village
Font la nôce à peu de frais,
A Paris c'eſt aut'choſe,
La moitié d' la dot y va.
Le premier jour de la nôce
L'Epoux ſaut' comme un cabri ;
Puis il ſe grate la tête
Le lendemain.

Souvent ſans affluence
On a vû languir nos jeux :
Meſſieurs, votre préſence
Etoit l'objet de nos vœux.
Vous venez, c'eſt fort honnête ;
Mais venez juſqu'à la fin ;
Songez qu'il n'eſt point de fête
Sans lendemain.

FIN.

Vû l'approbation, permis de repréſenter & imprimer, à la charge d'enregiſtrement à la Chambre Syndicale ; ce 9 Mai 1760. DE SARTINE.

Le Privilége général de toutes les Œuvres de M. Favart a été accordé le 27 Avril 1759, & a été enregiſtré le 16 Mai ſuivant à la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 521. fol. 356.

PETRINE,
PARODIE
DE PROSERPINE.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 13 Janvier 1759.

Le prix est de 30 sols avec la Musique.



A PARIS,
Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LIX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

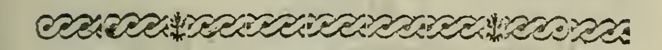
MAdame PAINFRAIS, *Fermiere*,	M. Chanville.
PETRINE, *sa Fille*,	Me. Favart.
L'ECLUSE,	Mlle. Desglands.
FLAMMERON, *Maître de Forges*,	M. Rochard.
ROBINETTE, *Servante de ferme*,	Mlle. Susette.
CANICHON, *Maître Pêcheux*,	M. Marignan.
BONAVENTURE, *Messager*,	M. Desbrosses.
MATHURIN, *Valet de ferme.*	

Filles & Garçons de fermes, Forgerons, Bucherons & Bucheronnes.



PETRINE,

PARODIE.



SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente la ferme de Madame Painfrais.

Mme PAINFRAIS, BONAVENTURE.

Madame PAINFRAIS.

Air : *C'est Mademoiselle Manon.*

EH ! quoi, je vois ici Monsieur Bonaventure,
La fleur des messagers & le courier banal ?
Pour moi votre présence est d'un charmant augure.

BONAVENTURE.

Je viens ici d'la part du Procureux Fiscal.

Madame PAINFRAIS.

Se ſouvient-il donc
Que de ſon cœur il m'a fait le don ?

BONAVENTURE.

Ma foi, s'il s'en ſouvient, il ne s'en ſouvient guere.
Il s'agit commere....

Madame PAINFRAIS.

De quoi ? Parlez, dépêchez.

BONAVENTURE.

De conduire du grain dans les marchés.
Marchez.

Il vous ordonne de partir à l'inſtant.

Madame PAINFRAIS.

Comment, il m'ordonne ! dites donc qu'il me prie.

BONAVENTURE.

Tout comme il vous plaira.

Madame PAINFRAIS.

Ah ! je vois bien qu'il ne m'eſtime plus.

BONAVENTURE.

Pardonnez moi, il vous regarde comme la perle des fermieres, des meunieres & des boulangeres ; en vertu de ça, il veut vous donner de nouvelles pratiques.

Madame PAINFRAIS.

Ah ! je ne me ſoucie plus de rien depuis que j'ai perdu la ſienne : il me faiſoit jadis l'honneur de ſe fournir chez moi.

Air : *Et , & , dans ç'coin-là , & , & , dans ç'coin-ci.*



BONAVENTURE.

Eh ! que diable, Madame Painfrais ; n'êtes-vous pas en âge de raiſon ; vous voulez qu'un Procureur Fiſcal chargé d'affaires, qui a femme & enfans, s'amuſe encore à vous conter fleurette.

Madame PAINFRAIS.

Pourquoi pas ?

BONAVENTURE.

Air : *Vous n'êtes pas égaux en égaux.*

Songez qu'il a tout le village,
Et ſa maiſon à gouverner.

Madame PAINFRAIS.

Il eut toujours autant d'ouvrage,
Que venez-vous me lanterner ?
N'avoit-il pas, ſans ſe gêner,
Dans ſon âge,
Du temps de reſte à me donner,
A me donner,
A me donner ?

BONAVENTURE.

Air : *Rli, rlan.*

Il faut qu'il ait de la réſerve,
Il doit penſer en homme mûr ;
Il a ſa femme qui l'obſerve,
De la tromper il n'eſt pas ſûr.

Madame PAINFRAIS.

N'eſt-il pas maître de ſa femme ?
Le conduit-on comme un enfant ?
Rli, rlan, rli, rlan,
Je menerois la bonne Dame
Rlan tanplan, tambour battant.

BONAVENTURE.

Peſte ! comme vous allez ! mais encore une fois laiſſez-là cet amour antique dont vous m'entretenez mal à propos. Allons, au fait; executez ce que M. Crinifer, le Procureur Fiſcal, vous commande.

Madame PAINFRAIS.

Eh ! bien ! dites-lui que je pars dans la minute, & qu'il n'y a rien que je ne faſſe pour lui plaire.

BONAVENTURE *en ſortant.*

Soit. Bon voyage. La folle !

Madame PAINFRAIS.

L'impertinent !

SCENE II.

Mme PAINFRAIS, Mlle L'ECLUSE.

Madame PAINFRAIS.

AH ! voici Mademoiſelle l'Ecluſe : venez ça, gentille bateliere, je ſuis obligée d'aller à la ville ; je laiſſe ici

ma chere fille Petrine, vous aurez l'œil ſur elle.

Mlle. L'ECLUSE.

Et qui eſt-ce qui aura l'œil ſur moi? Tenez, ma commere, emmenez-moi avec vous; je cours ici trop de riſque.

Madame PAINFRAIS.

Comment?

Mlle. L'ECLUSE.

Vous connoiſſez bien M. Canichon, le Maître Pêcheux.

Madame PAINFRAIS.

Eh! bien?

Mlle. L'ECLUSE.

Il eſt venu me trouver dans ce village; il m'aime, & je veux le fuir.

Madame PAINFRAIS.

Air: *Ne v'là-t-il pas que j'aime?*

Fuir à votre âge un amoureux!
Bon! bon! vous voulez rire.

Mlle. L'ECLUSE.

Commere, il eſt trop ennuyeux.

Madame PAINFRAIS.

Oh! je n'ai plus rien à dire.

Mlle. L'ECLUSE.

Air: *Partez d'abord.*

Mon cœur inſenſible,

Pour fuir cet amant,
A fait l'impoſſible ;
Mais c'eſt vainement.
Dès que l'on ſort,
Il part d'abord
Avec audace ;
Plus on le fuit ;
Plus il pourſuit,
Sans s'arrêter ;
Et je ſuis bien laſſe....

Madame PAINFRAIS.

De lui réſiſter.

Mlle. L'ECLUSE.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

De Boulogne à la Grenouillere,
De la Grenouillere à Saint Cloud ;
Sur la terre & ſur la riviere,
Enfin je l'ai trouvé partout.

Madame PAINFRAIS.

Eh ! mais, mais, c'eſt pis qu'une rage.

Mlle. L'ECLUSE.

Pour fuir ſes ennuyeux propos,
Je me ſuis jettée à la nage,
Il m'a ſuivie entre deux eaux.

Enfin j'ai été chercher un aſyle juſques dans la ſombre demeure de M. Flam-

ron, l'Entrepreneur des Forges. Eh! bien! eſt-ce que le galant Canichon n'eſt pas encore venu m'y trouver!

Madame PAINFRAIS.

Air : *La nuit quand j'penſe à Jeannette.*

Mais c'eſt être bien cruelle,
Quoi! toujours fuir un amant!
Vous voulez être un modele.

Mlle. L'ECLUSE.

Je crains un engagement.

Madame PAINFRAIS.

La, parlez-nous ſans fineſſe :
Lorſque de la ſorte on fuit,
On annonce ſa foibleſſe
A l'Amant qui nous pourſuit.

Mlle. L'ECLUSE.

Ah! il eſt vrai, ma commere, que je ſuis foible, & Monſieur Canichon plus dangereux qu'on ne penſe. Sitôt qu'il me parle, il m'endort; & vous ſçavez qu'une fille ne peut plus répondre de ſa vertu lorſqu'elle eſt endormie.

Madame PAINFRAIS.

En ce cas je vous conſeille de ne le

voir qu'en particulier, il n'eſt pas néceſſaire qu'il endorme auſſi le Public. Vous pourrez le recevoir chez moi, diſpoſez de ma maiſon.

Mlle. L'ECLUSE.

Que dites-vous donc, ma commere !

Madame PAINFRAIS.

Eh ! la, la, ne faites plus l'hypocrite.



Même air que le Couplet de la page précédente.

Ayez ſoin de ma fille,
Elle eſt ſimple & gentille,
Accompagnez par-tout ſes pas;
Mais chut, ne lui redites pas
Qu'il faut ſe laiſſer enflammer,
Quand on eſt en âge d'aimer.

Adieu, je vais annoncer mon départ à Petrine.

SCENE III.

Mlle. L'ECLUSE *ſeule.*

MAdame Painfrais eſt ſinguliere, elle me conſeille d'écouter un amant, & me donne ſa fille à garder; cela ne s'accorde pas. Oh! je ſuis ſa ſervante; j'ai trop de peine à me garder moi-même.

Air: *Ziſte, zeſte, & zon, zon, zon.*

Que c'eſt un ſuplice bien rude
De reſiſter à ſes deſirs!
Aimer & blâmer ſes plaiſirs,
C'eſt un métier de prude.
Ah! voilà déjà Canichon!
Fuirai-je encor; mais ſi je reſte;
Ziſte, zeſte,
Zon, zon, zon,
J'ai plus d'amour que de raiſon.

SCENE IV.

CANICHON, Mlle. L'ECLUSE.



L'Ecl. Oui tou- jours.
Can. Quoi! tou- jours!

CANICHON.

Air : *Va, va, Fanchon.*

Si c'eſt com' ça, Mam'ſelle, je me r'tire ;
J'n'aurons pu rien enſemble à démêler.
Ç'que j'vous dis-là, c'eſt pour ne plus vous l'dire ;
J'vous parle ici, pour ne vous plus parler.

Mlle. L'ECLUSE.

Air : *Mon p'tit cœur.*

Ce diſcours m'étonne fort.

CANICHON.

J'vous aimois & v'là qu'ça s'paſſe ;
Oui, j'allons r'virer de bord,
Mon cœur étoit dans la naſſe,
Les filets en ſont rompus.

Mlle. L'ECLUSE.
Canichon.
CANICHON.
Tout ça me laſſe,
V'là trop de moments perdus.

Mlle. L'ECLUSE.

Hélas ! vous n'm'aimez plus.

CANICHON.

Non, morgué, & j'allons aimer Petrine, il y a du pain à manger avec elle ; il n'y a que de l'iau à boire avec vous.

Mlle. L'ECLUSE.

Air : *Ma Fanchon, ne pleurez pas.*

Mais, tu n'y gagneras rien.

CANICHON.

Eh! bien, rendez-nous ſervice,
Vous parlerez pour moi.

Mlle. L'ECLUSE.

Fort bien;
Moi, me charger d'un tel office!

CANICHON.

Vous vous déf'rez d'un ennuyeux.

Mlle. L'ECLUSE.

Je ſçais un moyen qui vaut mieux. (*bis.*)

Air : *Marions, marions-nous.*

Tu me ſuivois malgré moi
Aux bois, aux champs, à la ville;
Pour me défaire de toi,
Il eſt un ſecret facile :
Marions, marions, marions-nous;
Tu me laiſſeras tranquille :
Marions, marions, marions-nous,
On ſe quitte étant époux.

CANICHON.

Eh! ſarpejeu, v'là qui s'appelle parler en brave fille.

Air : *Ah ! ſi t'en tat', ſi t'en gout', ſi t'en as.*

Mlle. L'ECLUSE & CANICHON.

DUO.

Ne cherchons plus d'inutiles détours,
Nous faiſons bien d'abréger nos amours :
Nous ennuirions par de plus longs diſcours :
Pour être heureux, les amants de nos jours
Prennent toujours
Les chemins les plus courts.

SCENE V.

PETRINE, Mlle. L'ECLUSE, CANICHON.

PETRINE.

Air : *Hélas ! tu t'en vas !*

MAMAN s'en va donc ?
Et ſans qu'elle m'emmene,
Ça m'fait de la peine.
Maman s'en va donc ?
Et m'laiſſe à la maiſon.

Mais c'eſt.... c'eſt, dit-on,
Que l'air de la ville
N'eſt pas.... n'eſt pas bon
Pour fille nubile.

Maman s'en va donc &c.

Que ferai-je ſans elle ?
Quelle abſence cruelle !

Mlle. L'ECLUSE.

Nous vous conſolerons.

PETRINE.

Que ferai-je ſans elle ?

Mlle. L'ECLUSE.

Comptez ſur notre zele.

CANICHON.

Nous vous amuſerons.

PETRINE.

Maman s'en va donc &c.

Mlle. L'ECLUSE.

Allez, allez, ne craignez rien, j'aurai ſoin de vous, moi ; que vous êtes ſimple ! Il y a tant de filles qui ſe réjouiſſent de l'abſence de leurs meres ; mais voici la vôtre : chantons, pour lui marquer combien ſon départ nous afflige.

L'ECLUSE, CANICHON, PETRINE.

Air : *Le cul dans une hotte.*

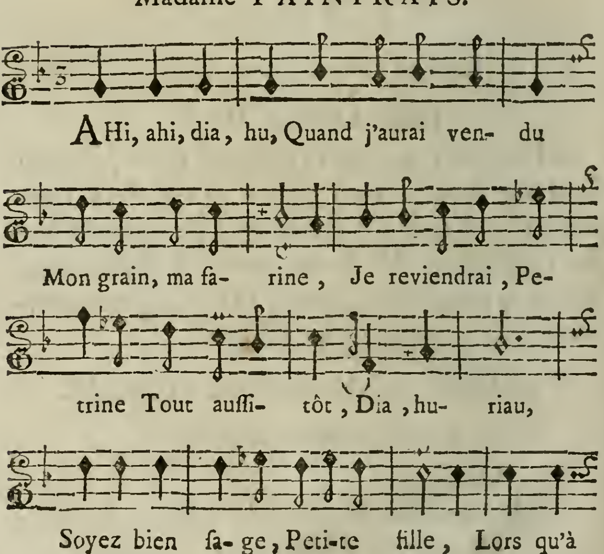
{ Ma mere,
{ Commere, entendez les cris
De nos cœurs attendris ;

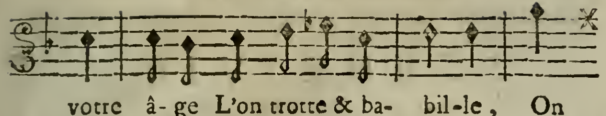
Vous vous en allez à Paris
Aſſiſe dans une hotte ;
Adieu, Jeux, & Ris,
L'ennui ſera notre hôte.

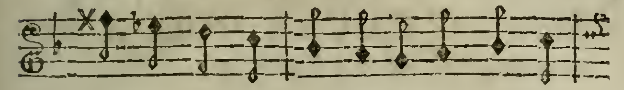
SCENE VI.

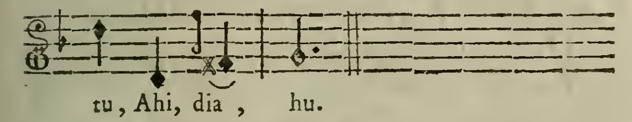
PETRINE, Mlle. L'ECLUSE, CANICHON, Mme. PAINFRAIS *dans ſa charette ſuivie des Valets & Servantes.*

Madame PAINFRAIS.









Air : *Adieu donc, Dame Françoiſe.*

CHŒUR.

Adieu donc, notre bourgeoiſe ;
Allez vendre votre grain.

Mlle. L'ECLUSE.

Quand on s'attarde en chemin ;
Souvent quelqu'un cherche noiſe,
Revenez plutôt demain,
Revenez plutôt demain.

CHŒUR.

Adieu donc, notre bourgeoiſe,
Allez vendre votre grain.

Madame Painfrais ſort.

SCENE VII.

CANICHON, PETRINE, Mlle. L'ECLUSE, *Valets & Servantes de Madame Painfrais.*

CANICHON.

Air : *Par ma foi, l'eau m'en vient à la bouche.*

PUifqu'ici n'eft plus notre maitreffe,
Danfons tous & réjouiffons nous.

CHŒUR.

Puifqu'ici n'eft plus notre maitreffe,
Danfons tous & réjouiffons nous.

Mlle. L'ECLUSE.

Profitez du temps qu'elle vous laiffe,
Aujourd'hui c'eft campo pour vous.

CANICHON.

Allons, gai, faifons carillon
A faire trembler la maifon.

CHŒUR.

Puifqu'ici &c.

Les Valets & Servantes de la Ferme dreffent une table, apportent des brocs de vin & de quoi manger. On danfe, la maifon tremble, la table tombe.

PETRINE.

Air : *Quand je bois du vin clairet.*

Arrêtez, arrêtez-vous,
Tout tremble ;
La maifon tombe fur nous,
Sauvons-nous, fauvons-nous tous.

Le Théâtre repréſente le Jardin de Madame Painfrais.

SCENE VIII.

Mlle. L'ECLUSE, CANICHON.

Mlle. L'ECLUSE.

IL faut avouer qu'on a fait faire à Madame Painfrais un voyage bien profitable.

CANICHON.

Sarpejeu, elle trouvera de la beſogne bien faite à ſon retour ; mais que vois-je ? c'eſt M. Flamron, l'Entrepreneur des forges.

SCENE IX.

Mlle. L'ECLUSE, CANICHON, FLAMRON.

FLAMRON.

Air : *Belle Brune, que j'adore.*

MOi qui fus toujours ſi ſage,
J'ai trouvé, pour mon malheur,
Une fille de village

Qui m'a dérobé mon cœur. (*bis.*)

Tout d'abord qu'on l'envisage,
On se sent comme un tison;
Si mon cœur est son partage,
Le sien m'en fera raison. (*bis.*)

Air : *Bon jour, Mamsel' Javotte.*

Bonjour, Mamsel' l'Ecluse.

Mlle. L'ECLUSE.

Bonjour, Monsieur Flamron.

FLAMRON.

Permettez que j'en use
Avec vous sans façon :
Ah ! s'il vous plaît,
Faites-moi voir Petrine,
Chacun me dit que c'est
Une Beauté divine.

Mlle. L'ECLUSE.

Air : *La rareté.*

De la jeune Petrine il est vrai que l'on vante
La beauté,
A peine elle a quinze ans; mais c'est une innocente.

FLAMRON.

La rareté !
Innocente à quinze ans ! Ah ! ton récit augmente
Ma curiosité.

Mlle. L'ECLUSE.

Air : *Amis, ſans regretter Paris.*

Ne comptez plus ſur mon appui,
Je ſuis ſa gouvernante.

CANICHON.

Plus d'une Bonne eſt aujourd'hui
D'humeur plus complaiſante.

Mlle. L'ECLUSE.

Petrine évite avec ſoin les Meſſieurs les mieux friſés, les mieux poudrés ; jugez combien un Forgeron lui paroitroit étrange.

FLAMRON.

Air : *Un mouvement de curioſité.*

Fais-la moi voir, hélas ! je t'en conjure.

Mlle. L'ECLUSE.

Non, je ferois une infidelité.

FLAMRON.

Obéis moi.

Mlle. L'ECLUSE.

Ce ton poli me raſſure,
Et mon devoir cede à votre volonté.
Promettez-vous....

FLAMRON.

Ce n'eſt, je te le jure,
Qu'un mouvement de curioſité.

Air : *Pan, pan, pan.*

Amene-moi promptement
Cette fille
Si gentille.

Mlle. L'ECLUSE.

Il faut agir prudemment.

FLAMRON.

Amene-la promptement.

Mlle. L'ECLUSE.

Cachez-vous tout doucement
Sous cette épaiſſe charmille.

FLAMRON.

Que je la voye un moment,
Il ne m'importe comment.

SCENE X.

FLAMRON, CANICHON.

FLAMRON.

Et toi, reſte en attendant.
Pour Petrine mon cœur grille,
Et toi, reſte en attendant,
Je te prends pour confident.

CANICHON.

Eh ! bien, voyons, je gage que vous êtes amoureux de Petrine.

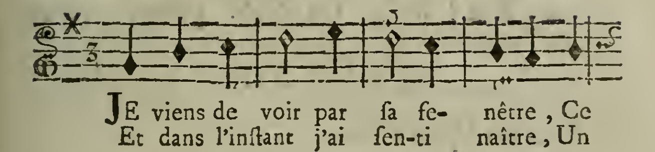
FLAMRON.

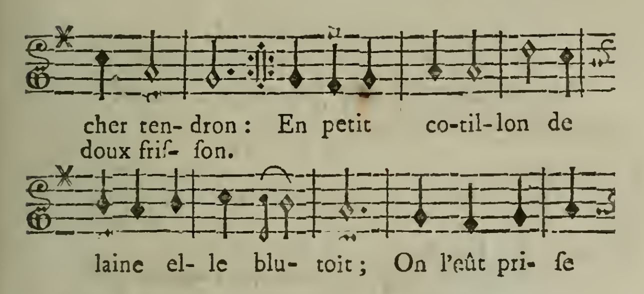
Tu l'as deviné.

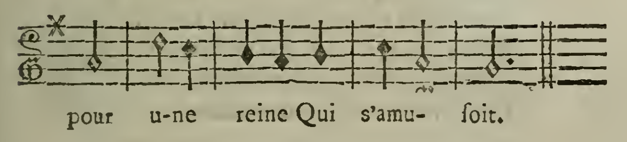
CANICHON.

Contez nous donc ça,

FLAMRON.







Le tendre incarnat d'une roſe
La coloroit,
J'ai vû ſa bouche demi-cloſe
Qui ſoupiroit ;

L'amour faiſoit briller ſa flamme
Dans ſes beaux yeux ;
Mais je la ſentois dans mon ame
Encor bien mieux.

CANICHON.

Tatigué, not' bourgeois, comme vous prenez feu ! mais en quoi puis-je vous ſervir ?

FLAMRON.

Je n'en ſçais rien.

CANICHON.

Comment vous y prendrez vous ?

FLAMRON.

Air : *Pour voir un peu comment ça ſ'ra.*

Je ſuis novice en fait d'amour,
C'eſt la premiere fois que j'aime ;
Je ne ſçais point faire ma cour,
Mais j'imagine un ſtratagême ;
Petrine vient, cachons-nous là,
Pour voir un peu comment ça ſ'ra.



SCENE XI.

PETRINE, Mlle. L'ECLUSE; ROBINETTE *&* *ſuite.*

PETRINE.

Air : *Allons danſer ſous ces ormeaux.*

AMuſons-nous par des chanſons,
Et ſur l'herbette
Joliette
Rions, courons, ſautons, danſons;
Mais entre nous point de garçons.
(On danſe.)

PETRINE.

C'eſt aſſez danſé, mes bonnes amies.

Mlle. L'ECLUSE.

Oui, jouons à de petits jeux.

ROBINETTE.

A la Climuſette.

Mlle. L'ECLUSE.

Non, non, à Colin-Maillard.

PETRINE.

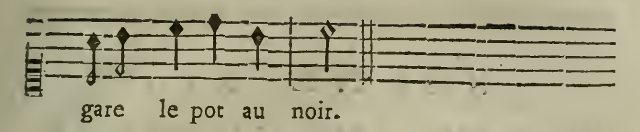
Oui, oui, jouons, jouons : qui eſt-ce qui le ſera ? Voyons.

Un I, un L, ma tante Michell',
Des raves, des choux,
Des figues nouvell',
Des raisins doux.

Mlle. L'ECLUSE.
C'est vous.

Air : *Gare le pot au noir.*





Mlle. L'ECLUSE.

Oui, oui, que rien ne t'inquiette.

(Petrine joue à Colin-Maillard avec sa suite.

PETRINE.

Air : *Gare le pot au noir.*

Qu'on ne me fasse aucune niche ;
Tenez, çela n'est pas du jeu,
Je n'en suis plus, si l'on me triche.

FLAMRON *à part dans le fond du Théâtre.*

C'est trop longtemps cacher mon feu.
(*Bas aux filles de la suite de Petrine.*)
Que l'on me donne de l'escare,
à part. Tout favorise mon espoir.

CHŒUR DE FILLES.

Gare, gare, gare, gare
Gare le pot au noir.

(*Toutes les filles prennent la suite.*)

SCENE XII.

PETRINE, Mlle. L'ECLUSE, ROBINETTE, FLAMRON & *suite de Flamron.*

FLAMRON *bas à sa suite.*

Air : *Toujours seule, disoit Nina.*

SECONDEZ mes vœux les plus doux,
Mes amis, montrez-vous
Tous.

PETRINE.

Paix.... J'entends....

FLAMRON *bas.*

Elle ne voit rien.

PETRINE *saisissant Flamron.*

Pour le coup je le tien
Bien.

FLAMRON *contrefaisant sa voix.*

Je n'ai garde de m'échapper.

PETRINE.

Qu'est-ce que je viens d'attraper ?
C'est Jeanneton,

(*Flamron l'embrasse.*)
Oh ! finis donc ,
Oui , te voilà , te voilà ,
(*Petrine ôte son bandeau & fait un cri d'effroi.*)
Ah !

Air : *Examinez sa grace.*

Arrête temeraire ,
Ma mere , ma mere ,
Hélas ! quel embarras !

FLAMRON.

Ta mere n'entend pas , (*bis.*)
Ta mine a sçu me plaire.

PETRINE.

Ma mere , ma mere ,
Ah ! ne m'approchez pas. (*bis.*)

Ensemble.

FLAMRON.

Il faut suivre mes pas. (*bis.*)

PETRINE.

Oh ! laissez-moi , laissez-moi ,
Dame ,
L'effroi glace mon ame.

FLAMRON.

Pour toi l'amour m'enflamme.

PETRINE.

Ensemble. Ah ! ne m'approchez pas. (*bis.*)

FLAMRON.

Il faut suivre mes pas. (*bis.*)

Ensemble. Petite Petrinette, Petrinette,
Je meurs d'amour pour toi.

PETRINE.

Ma chere Robinette, Robinette ;
Hélas, secourez moi.

FLAMRON.

Ensemble. Petite Petrinette, Petrinette,
Je meurs d amour pour toi.

PETRINE.

Ma chere Robinette, Robinette ;
Hélas, c'est fait de moi.



SCENE

SCENE XIII.

FLAMRON, PETRINE, ROBINETTE.

ROBINETTE.

Air : *Il eſt pris, il eſt pris.*

QUELLE inſolente audace.

FLAMRON.

Marchez.

PETRINE.

Laiſſez, laiſſez-moi de grace.

ROBINETTE & PETRINE.

Quelle inſolente audace.

FLAMRON.

Suivez-nous en douceur,
Mon p'tit cœur, &c.

Enſemble. PETRINE & ROBINETTE.
Au voleur, au voleur, au voleur.

FLAMRON.

Toi, ſi tu ne te tais,
Apprend qu'j'ai des ſecrets
Pour te rendre diſcrette.
Morbleu
Pour peu

Qu'ta langue caquette,
Je te rendrai muette.
Suivez-nous en douceur,
Mon p'tit cœur, mon p'tit cœur.
Ensemble. PETRINE & ROBINETTE.
Au voleur, au voleur, au voleur.

SCENE XIV.

Le Théâtre représente la ferme de Madame Painfrais.

Madame PAINFRAIS.

Air : *Je vais revoir ma petite Petrine.*

JE vais revoir ma petite Petrine,
Elle est gentille, elle est peu fine,
Et l'Amour est bien séducteur ;
Je sçais trop par mon propre cœur
Tout ce qu'on risque sans sa mere :
Ah ! si ma fille est plus sévere,
Nous aurons bien du bonheur. } (*bis.*)

Air : *Ah ! ah ! ah ! venez-y toutes.*

Petrine, hola ! Petrine.
Me reçoit-on ainsi ?
Viens ici.
Petrine.... La coquine
A quitté la maison.

Aux Valets & Servantes de la Ferme.

Venez tous, accourez vîte,
Qu'avez-vous fait de ma petite ?
Répondez-moi donc,
Mais, mais, répondez moi donc.

SCENE XIV.

Madame PAINFRAIS, ROBINETTE, *Garçons & Filles de la ferme.*

CHŒUR de Garçons & Filles.

Air : *Gros nez.* Canon.

HÉLAS ! hélas !
O trop malheureuse mere !
Vous ne la reverrez pas.

ROBINETTE.

Air : *Ma mie Margot.*

Avec noirceur,
Un ravisseur
D'une effroyable mine,
Hélas !
D'entre nos bras,
Vient d'enlever Petrine :
Hélas !

ENSEMBLE.

Vient d'enlever Petrine.

Madame PAINFRAIS.

Air : *Je viens devant vous.*

Quoi ? ma fille ! ... ô Dieux ! quelle disgrace !
Tout mon sang se glace.

ROBINETTE.

Je sens vos regrets,
Et je voudrois être à sa place,

Tant mon trifte cœur
Eft fenfible à votre douleur.

Madame PAINFRAIS.

Et quel eft... quel eft ce téméraire ?
Répondez, ma chere.

ROBINETTE.

Air : *Des Trembleurs.*

Non, Madame, je n'ai garde,
Un peu trop je me hazarde ;
Car fi je fuis babillarde
Je ne pourai plus parler.
Ce méchant croqueux d'poulettes
Sçait par des rufes fecrettes
Rendre les filles muettes :
Ce malheur me fait trembler.

Adieu, adieu. (*En fortant.*)

Madame PAINFRAIS.

Air : *Baife-moi donc, me difoit Blaife.*

Jufqu'à quel point le fort m'afflige !
Hélas, hélas ! ma fille, que ne puis-je
Partager au moins ton malheur !
Au lieu de m'ôter ce que j'aime,
Ah ! fcélérat de raviffeur !
Que ne m'enlevois-tu moi-même !

Allons, allons, *que tout fe reffente de la fureur que je reffens.*

Air : *Jupin de grand matin.*

Ah ! l'on va me reconnoître ;
Dans mon dépit
Je n'ai point de répit.
Par la f'nêtre

Morbleu je vais
Jetter mes effets
Et moi-même après.
Un traitre, un ſuborneur
M'ôte l'honneur !
Puniſſons l'attentat
Du ſcelerat.
Faiſons avec éclat
Un grand ſabat,
Que tout ſans deſſus deſſous,
Soit chez nous :
Embraſons ma maiſon
Comme un tiſon ;
Il faut tout ravager,
Tout ſaccager.
On oſe m'outrager,
Je me ruine pour m'en venger.
Air : *Dans nos ormeaux.*
Mettons en feu
Mon moulin & ma grange.

Elle va allumer à ſon four deux torches de paille, & met le feu à la maiſon.

MATHURIN.

Ah ! ſon cerveau ſe dérange,
Attendez un peu.

Madame PAINFRAIS.

Non, non, morbleu.

MATHURIN.

Rien n'eſt plus ridicule,
Ça paſſe le jeu.
Au feu, au feu,

V'là sa maison qui brule,
Au feu, au feu, au feu.

CHŒUR.

Au feu, au feu, au feu.

SCENE XV.

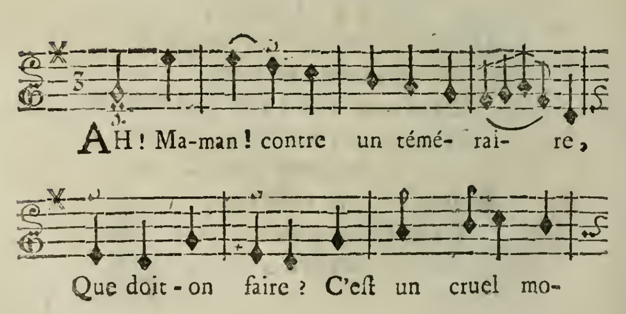
Le Théâtre représente une Forêt obscure, & dans le fond une forge dont on voit sortir la flâme.

PETRINE.

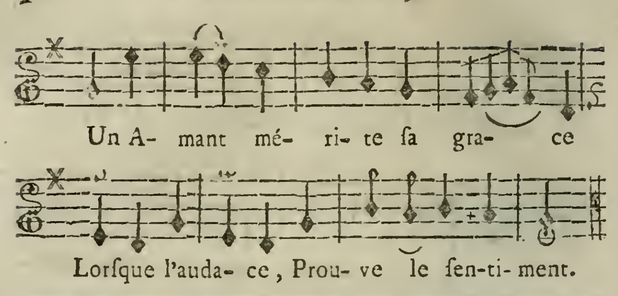
Air : *Un jour Nicodême.*

AH! grand Dieux! je tremble, *4 fois.*
Dans ces lieux déserts.
Hélas! il me semble (*bis.*)
Me voir aux Enfers.

Air : *Menuet nouveau.*



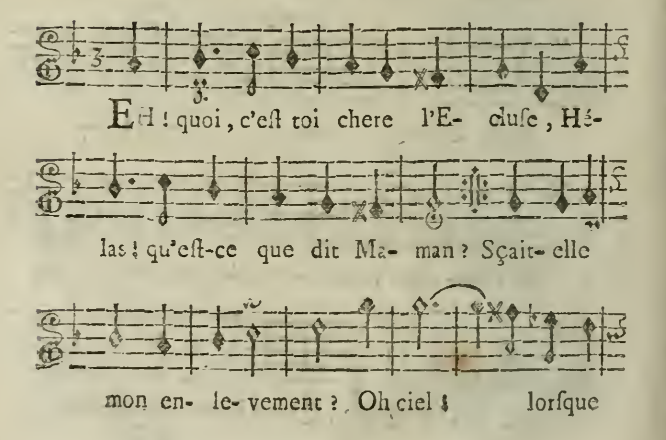

ment. Ah ! Ma-man ! con- tre un té- mé-rai-
re , La plus ſe- vere Ré- ſiſ-te vaine-
FIN.
ment. Quel par- ti prendre Quand on ne peut
ſe dé- fendre ? Il faut ſe rendre pour
ſortir d'embar- ras. Hé- las ! hé-
las ! Ma- man , Tou- te la co- le- re
ne ſert de guere , Quand le cœur la dé- ment :

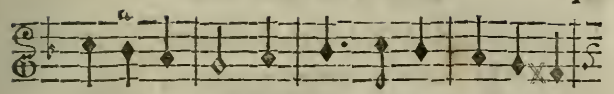


SCENE XVI.

PETRINE, Mlle. L'ECLUSE, CANICHON.

PETRINE.







Mlle. L'ECLUSE.

Air : *Trinque, trin &c.*

Non, je viens ici, chere petite,
Pour vous conſeiller fort ſagement.

CANICHON.

Pour venir ici plus vîte
J'ons abregé not' roman,
Eh! trinque, trinque, trin, permettez que tout de ſuite
Nous vous faſſions not' compliment.

CANICHON, Mlle. L'ECLUSE.

Air : *Allons donc, Mademoiſelle.*

Aimez donc, belle Petrine,
Aimez donc
Monſieur Flamron.

CANICHON *ſeul.*

Ne r'gardez pas à la mine,
Songez qu'c'eſt un bon luron.

ENSEMBLE.

Aimez donc &c.

CANICHON *seul.*

Sa face n'eſt point poupine,
Il n'a point d'joli jargon.

ENSEMBLE.

Aimez donc &c.

CANICHON *seul.*

Mais l'amour qui le domine
En lui parle; tout de bon.

ENSEMBLE.

Aimez donc &c.

PETRINE

En vérité, Mademoiſelle, je ſuis étonnée que vous me donniez de ſemblables conſeils; mais puiſque M. Flamron ſçait ſi bien aimer, pourquoi n'oſe-t-il parler lui-même? Eſt-ce qu'il ne m'a enlevée que par timidité, & me laiſſe-t-il là par attention.

Mlle. L'ECLUSE.

Non, c'eſt pour nous donner le temps de chanter quelque choſe; mais le voici, nous vous quittons.

PETRINE.

Je vous ſuis, j'ai trop peur.

SCENE XVII.

PETRINE, FLAMRON.

FLAMRON.

Air : *Menuet Anglois.*

ECoutez-moi donc.

PETRINE.

Non.

FLAMRON.

Entendez raiſon.

PETRINE.

Non.

FLAMRON.

Parlez-nous, j'vous prie,
Sur un autre ton.

PETRINE.

Non.

FLAMRON.

Vous avez de l'ennui.

PETRINE.

Oui.

FLAMRON.

Je s'rai vot' mari.

PETRINE.

Fi.

FLAMRON.

Recevez, ma mie,
Mon cœur & mon bien.

PETRINE.

Rien.

FLAMRON.

Mettez vot' main là.

PETRINE.

Da !

FLAMRON.

Qui cauſe ç'dégoût ?

PETRINE.

Tout.

FLAMRON.

Je perdrai la vie
Loin de vos beaux yeux.

PETRINE.

Tant mieux.

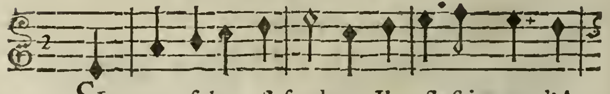
FLAMRON.

Je ſuis ſurpris que vous ne vous plaiſiez point chez moi.

PETRINE.

Oui, ce qu'on y voit eſt fort amuſant.

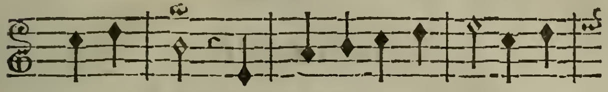
FLAMRON.



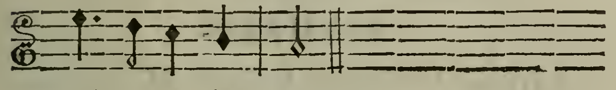
Si cet aſyle eſt ſombre, Il eſt fait pour l'A-
L'A-mour préfe-re l'ombre A la clarté du



mour ; I- ci d'un beau parterre , On ne voit point
jour.



les cou- leurs ; Mais la verte fou- gere , Y



croît au lieu de fleurs.

Deuxiéme Couplet.

Ce bois qu'on voit s'étendre
Nous sert de paraſſol,
On va la nuit entendre
Le chant du Roſſignol ;
On cueille des noiſettes
Au fond d'un bocage épais ;
Pour prendre des fauvettes,
On cherche des boſquets.

PETRINE.

Air : *Je ſuis pour les Dames , moi.*

Non , non , tout ça ne peut me ſatisfaire ;
Qu'on me rende à Maman ,
Elle m'attend.

FLAMRON.

Il ne m'importe guere.
Vous êtes bien enfant !
Tout mon emploi
Sera de vous complaire.

PETRINE.

Je veux voir ma mere, moi ;
Je veux voir ma mere.

FLAMRON.

Ariette de Ninette à la Cour : *Maudite race.*

De ma poitrine,
Belle Petrine,
De ma poitrine,
L'Amour
A fait un four ;
Le feu s'allume
Avec tant de chaleur,
Qu'il me consume.
Le Diable a pris mon cœur
Pour un enclume,
Qu'il frappe à chaque instant :
Et pata, pata, pata, pata pan,
Donnez soulagement
A mon tourment,
A mon tourment.

De ma poitrine,
Belle Petrine,

De ma poitrine
L'Amour
A fait un four;
Le feu s'allume.

PETRINE.

Allez l'éteindre ailleurs.

FLAMRON.

Il me consume.

PETRINE.

Je ris de vos ardeurs.

FLAMRON.

Donnez soulagement
A mon tourment.

PETRINE.

Ah! quel supplice!

FLAMRON.

Ah! quel délice!
Quand on se rend.

ENSEMBLE.

PETRINE.

Tout beau, tout beau, finissez donc,
Je n'entends point raison.
Je ferai le dragon,
Je ferai le démon;
Mon cœur commence à se troubler.
J'veux m'en aller;
J'veux m'en aller.

FLAMRON.

Ah! quel tein frais!
Quel œil fripon!
Quel petit air mignon!
Ah! le joli tendron? (*bis.*)
Peut-on la voir sans se troubler?
Je m'sens brûler,
Je m'sens brûler.

FLAMRON.

Air : *Tarare ponpon.*

Fuſſiez-vous, mon trognon ;
Mille fois plus ſévere,
Vous changerez de ton.

À la cantonade.

Amis, accourez donc,
Et quittez toute affaire.

PETRINE.

Craignez de m'offenſer,
Que prétendez-vous ?

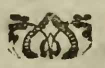
FLAMRON.

Faire
Danſer.

Air : *Lan farira don daine, bon.*

V'nez la divertir,
Gentils camarades,
Et pour l'attendrir
Faites des gambades,
Gué,
Farlarira don daine, bon ;
Farlarira don don.

(*Danſe des Forgerons, des Bucherons & Bucheronnes.*)



SCENE

(On danse en même tems que Flamron & Petrine chantent l'air suivant.)

Flamron.




ger. Cedez, en ſui- vant la mode.
On peut s'ar- ran- ger. Sans &c.
ENSEMBLE.
Flamron.
QUoi! mes peines Près de
Petrine.
VOs offres ſont vaines, Monſieur, vous per-
vous ſont vai-nes! N'eſt- ce rien Que
dez vos peines, Votre bien Pour moi n'eſt rien,
mon cœur & mon bien! Ceſſez, ceſ-
n'eſt rien, Ceſ-


ſez, ceſ- ſez, ceſ- ſez de vous
ſez de me contrain- dre, Je dois
plaindre; Un a- mant Vaut mieux qu'une ma-
craindre; Ah! vraiment, J'ai trop peur d'un a-
man. Dans nos bois Tout
mant. Mil- le fois Faut- il vous le re-
ſuivra votre em- pire, Faut- il le re- di- re
di- re? He-las! quel marti- re! Je ſuis



FLAMRON.

Pourquoi retarder
Le bonheur de la vie ?
Oui, oui, votre cœur doit céder:
Doit-on le garder
Quand on eſt ſi jolie ?
Non, non, il faut bien l'accor-
[der.

PETRINE.

Je voulois garder
Mon cœur toute ma vie :
Ah! ah! Maman va bien gronder.
Dois-je l'accorder ?
C'eſt contre mon envie ;
Mais, mais je ſens qu'il faut cé-
[der.

SCENE XVIII.

PETRINE, FLAMRON, Mlle. L'ECLUSE, CANICHON, *ſuite de Flamron.*

CANICHON.

Air : *A boire, à boire, à boire.*

ALERTE, alerte, alerte,
Prévenez votre perte,
Le Procureux Fiſcal pretend
Ravoir Petrine dans l'inſtant.

FLAMRON.

Oh! oh ! mes amis, ceci devient ſerieux : il faut paſſer de la danſe au Conſeil.

Air : *J'aurai une robe.* Canon.

Çà, que l'on opine :
Rendrons-nous Petrine ?

CHŒUR.

Eh! bon, bon, bon!
Eh ! non, non, non.
Jarnidienne,
Qu'on y vienne,
Et flon, flon, flon,
Nous ferons carillon.

FLAMRON.

Air : *Lucas, pour ſe gauſſer de nous.*

Le Procureux Fiſcal ſçait bien
Qu'ici l'on ne rend rien,
Et je garde Petrine.

CANICHON.

Il envoye avec des ſergens
Ses gens, ſes gens;
Ils ont tous la mine
Mutine,
Mutine.

FLAMRON & Mlle. L'ECLUSE.

Oh! { je me ris / l'on ſe rit } de ſon pouvoir.
Pour la ravoir,
Il faut que l'on bataille.
{ Hâtons-nous / Hâtez-vous } de faire du train,
Allons, allons,

Amis, frappons, tapons, } cette canaille ;
Frappons, tapons, frappons

AVEC LE CHŒUR.

Chaſſons, roſſons,
Tapons, frappons,
Chaſſons, roſſons à grands coups de gourdin.
Chaſſons, roſſons,
Tapons, frappons,
A grands coups de gourdin.

Le Théâtre repréſente un Village.

SCENE XIX.

Madame PAINFRAIS, *ſuivie d'un* TAMBOUR *& d'un Afficheur qui porte une échelle & un paquet d'affiches ſur leſquelles on lit en gros caracteres :* BIJOU PERDU.

Madame PAINFRAIS.

Air de l'Opera : *Deſerts écartés, ſombres lieux.*

MA fille n'eſt plus ſous mes yeux,
Hélas ! tout redouble mes craintes :
Tandis qu'ici je fais des plaintes,
Un raviſſeur peut-être ... ah ! Dieux !
Ma fille n'eſt plus ſous mes yeux,
Hélas ! tout redouble mes craintes.

Air : *Nous nous marierons Dimanche.*

J'en veux avoir raiſon,
Oſe t-on
Me faire de ces niches ?

Que l'on imprime exprès
Des billets ,
Nous ne ſerons point chiches
Pour les frais.
Qu'on aille à l'inſtant
Mettre ma chere enfant
Dans les Petites affiches.



[*On bat de la Caiſſe & l'Afficheur va poſer ſes affiches.*]

LE TAMBOUR.

Air : *N'avez-vous pas vû l'horloge ?*

N'avez-vous pas vû la fille
De la Commere Painfrais.
Madame PAINFRAIS.
C'eſt l'eſpoir de ma famille,
Allez tous courir après.
LE TAMBOUR.
On aura pour récompenſe
Dix écus & les dépens.
Madame PAINFRAIS.
Courez donc en diligence,
Ah ! peut-être il n'eſt déja plus tems.
(Le Tambour ſort en battant la Caiſſe.)

SCENE XX.

Mme PAINFRAIS, Mlle. L'ECLUSE, CANICHON.

Mlle. L'ECLUSE.

DE la joie, de la joie, Madame Painfrais, nous venons vous dire des nouvelles de votre fille ; c'eſt M. Flamron, l'Entrepreneur des Forges, qui l'a enlevée.

CANICHON.

Oui, conſolez-vous, vous ne la reverrez plus.

Madame PAINFRAIS.

AIR : *Tout eſt dit.*

Le Procureux Fiſcal endure
Tranquillement cet attentat !
Il permet qu'on nous faſſe injure !
Il eſt donc bien peu délicat.
Lui qui devroit protéger ma famille ,
Peut-il ſouffrir qu'un traitre , un ſcélerat
M'ôte ma fille !
Ah ! l'ingrat !

SCENE XXI. *& derniere.*

Les Acteurs précédens, BONAVENTURE.

BONAVENTURE.

HOé , hoé , hoé , raſſurez-vous ; je viens vous annoncer le retour de Petrine ; M. le Procureur Fiſcal la marie à M. Flamron.

Madame PAINFRAIS.

Sans mon conſentement !

BONAVENTURE.

Air : *Chacun à ſon tour.*

Cette fille qui vous eſt chere
Sera ſix mois chez ſon époux ,

Les autres six mois chez sa mere ;
Ainsi l'on vous accorde tous.
Ma commere, ainsi la paix est faite
Entre la Nature & l'Amour
Chacun à son tour
Liron, lirette,
Chacun à son tour.

Madame PAINFRAIS.

On prétend que je donnerai ma fille à un Forgeron ? C'est unir le blanc au noir.

CANICHON.

Bon ! bon ! ma commere, vous aurez des petits enfans panachés.

BONAVENTURE.

Air : *Ah ! Maman, que je l'échappé belle.*

Elle vient.

Madame PAINFRAIS.

Ah ! ma fille.

PETRINE.

Ah ! ma mere.

Mlle. L'ECLUSE.

Soyez tous d'accord.

Madame PAINFRAIS.

Quel heureux sort !

FLAMRON.

Plus de colere.

Madame PAINFRAIS.

Ah ! mon gendre, ah ! ma fille.

FLAMRON & PETRINE.

Ah ! ma mere.

CANICHON.

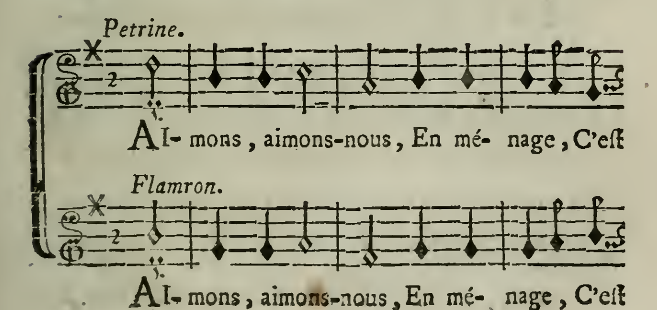
Chacun eſt d'accord.
Voilà les amours à bon port.

Madame PAINFRAIS.

Allons ; mes voiſins, mes voiſines, venez danſer à la nôce de ma fille.

CANICHON.

Je viens vous les amener.



un avan- tage, Aimons, aimons- nous,

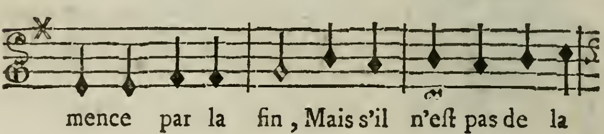
un avan- tage, Ai- mons, aimons- nous,

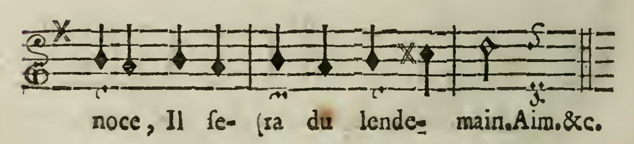
Et ser- vons d'exemple aux é- poux.

Et ser- vons d'exemple aux é- poux.

Flamron.

MOn a- mour n'eſt point pré- coce, Il com-







Mlle. L'Ecluse.
ON aime bien peu, Quand on soupire
Son mar- tire : Un cœur plein de feu
Petrine.
Par ses transports en fait l'a- veu. MAman,
ce n'est pas ma faute, Mon cœur s'est bien -
dé- fen- du. La- li- ber- té que l'on m'ôte
Mlle. L'Ecluse & Canichon.
Sert d'ex- cuse à ma ver- tu. Des tendres
soupirs, Le ma- ri- a-ge Dé- dom-





Mlle. L'ECLUSE.

Ah ! de la plus ſcrupuleuſe
L'Amour ſçait venir à bout.
On eſt encore trop heureuſe
Quand l'Hymen répare tout.

Des tendres ſoupirs &c.

FLAMRON & PETRINE *avec le Chœur.*

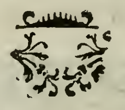
{ Aimons, aimons-nous, &c.
{ Aimez, aimez-vous, &c.

DIVERTISSEMENT.

CANICHON.

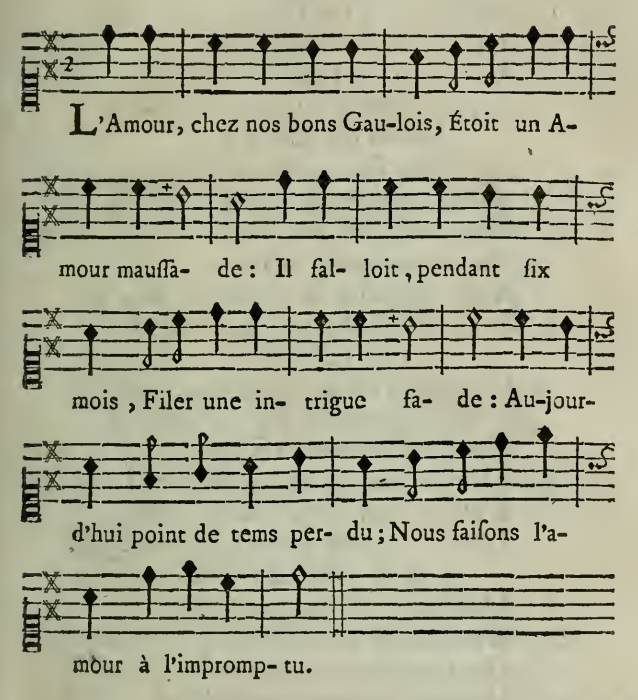
Gare, gare, place à la danſe.

(On danſe.)



VAUDEVILLE.

FLAMRON.



Madame PAINFRAIS.

L'amour tendre & circonſpect
Laiſſe échapper la victoire ;
Plus d'amour, moins de reſpect,
Du triomphe on a la gloire :
Un cœur foible eſt bientôt rendu,
Quand on le ſurprend à l'impromptu.

Mlle. L'ECLUSE.

D'un amant rempli d'ardeur,
J'ai longtemps craint la pourſuite ;
J'avois tort ; car le bonheur
Jamais n'arrive aſſez vîte :
Je regrette le temps perdu,
Et je le répare à l'impromptu.

ROBINETTE.

Le matin ſans amoureux,
Le ſoir vous voilà Madame ;
Flamron, d'un ton langoureux,
Ne déclare point ſa flâme :
Avec lui point de temps perdu,
Il devient Epoux à l'impromptu.

PETRINE.

Si l'hymen eſt un bonheur,
Pourquoi nous le faire attendre ?
Nous naiſſons avec un cœur,
L'avons-nous pour le défendre ?
C'eſt un bien pour notre vertu,
Quand l'hymen arrive à l'impromptu.

AU PUBLIC.

Meſſieurs, n'allez pas peſer
Gravement un badinage ;
On cherche à vous amuſer,
On n'en veut pas davantage :
Si notre zele vous a plû,
Applaudiſſez-nous à l'impromptu.

FIN.

J'AI lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *Petrine, Parodie de Proſerpine*, & je crois que l'on peut en permettre la repréſentation & l'impreſſion. Ce 6 Janvier 1759. CRÉBILLON.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent au nouveau Théâtre de l'Auteur.

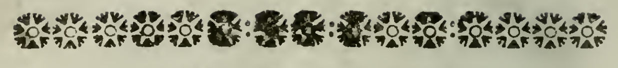
SOLIMAN SECOND,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES,

EN VERS;

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 9 Avril 1761. Et remise au Théâtre le 19 Décembre de la même année.



ACTEURS.

SOLIMAN SECOND, *surnommé le MAGNIFIQUE, Empereur des Turcs.*

OSMIN, *Kislar-Aga, ou Chef des Eunuques.*

ELMIRE, *Espagnole.*

DÉLIA, *Circassienne.*

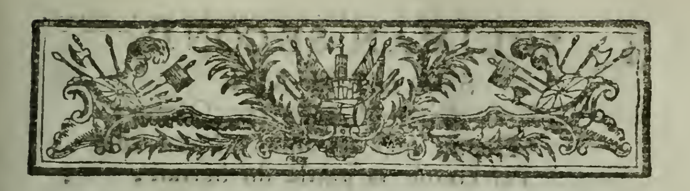
ROXELANE, *Françoise.*

EUNUQUES NOIRS.

BOSTANGIS.

MUETS, *& autres Esclaves du Serrail.*

La Scène est à Constantinople, dans le Serrail du Grand-Seigneur.



SOLIMAN SECOND,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une Salle des appartemens intérieurs du Serrail, ornée de tapis, de cassolettes, de sophas & autres meubles, selon la coûtume des Turcs. Il y a un sopha garni de carreaux, placé sur l'avant-Scène, à droite des Acteurs.

SCENE PREMIERE.

SOLIMAN, OSMIN.

Soliman entre d'un air triste, & se promene à grands pas sur le Théâtre. Osmin le suit à quelque distance.

OSMIN.

TRES-gracieux Sultan, votre esclave fidele
Attend vos ordres... Mot... Seigneur...
je parle en vain.

Seigneur.

SOLIMAN.

Dis-moi, mon cher Osmin :
Depuis qu'à tes soins, à ton zele
J'ai confié la garde du Serrail,
Et le gouvernement des femmes....

OSMIN.

Parbleu ! c'est un rude travail.

SOLIMAN, *continuant.*

Entre mille Beautés, ces délices des ames,
En as-tu vûe, Osmin, dont les attraits
Egalent ceux d'Elmire ?

OSMIN.

Oh ! non, Seigneur ; jamais :
Et puisque vous l'aimez...

SOLIMAN.

Ah ! dis que je l'adore.
Que je suis malheureux !

OSMIN.

Fort bien.
Allez, allez, Seigneur ; il est encore
Un état pire : c'est le mien.

SOLIMAN.

Elmire part, cette Elmire charmante,
Tout à la fois si fiere & si touchante ;
Elmire, mon tourment & mon souverain bien ;
Elle va me quitter. Toujours je me rappelle
L'instant qui l'offrit à mes yeux ;
Glacée entre nos bras d'une frayeur mortelle,
Elle s'évanouit ; ô Dieux ! qu'elle étoit belle !
En reprenant la vie, elle leva sur nous
De grands yeux bleus, intéressans, si doux !
Embellis encor par ses larmes.
Déja tout occupé du plaisir enchanteur

De faire ſuccéder l'amour à ſes allarmes,
Je me flattois d'être aiſément vainqueur
D'une ame ſenſible au malheur.
Je m'abuſois, Oſmin ; enivré de ſes charmes,
Je ne fus plus ſon maître. Hélas ! dès ce moment
J'oubliai mon pouvoir, je devins ſon amant,
Son eſclave. Ceſſez, lui dis-je, de vous plaindre,
Je ne ſuis pas un tyran odieux ;
A vivre ſous mes loix je n'oſe vous contraindre :
Mais, un mois ſeulement, demeurez en ces lieux ;
Et je vous promets, belle Elmire,
Que vous ſerez rendue enſuite à vos parens,
Si mes ſoupirs vous ſont indifférens.
Je l'ai juré, le terme expire ;
Que vais-je devenir ?

OSMIN.

Elle attendra plus tard.
Seigneur, ſi je lis dans ſon ame,
Autant que vous, elle craint ſon départ.

SOLIMAN.

Sur quoi le juges-tu ?

OSMIN.

Mais ſur ce qu'elle eſt femme,
Et qu'on n'a pas tous les jours aiſément
Un Empereur Turc pour amant.
Elmire eſt Eſpagnole, elle eſt fiere, mais tendre ;
Et ſon cœur, en ſecret, ne cherche qu'à ſe rendre.

SOLIMAN.

Tu lui fais tort.

OSMIN.

Eh ! non, non, ſûrement.
Chaque matin, à ſa toilette,
Elmire vous reçoit.

SOLIMAN.

Oui mais si froidement!

OSMIN.

Pour mieux vous attirer : manége de coquette ;
Et je fonde mon sentiment
Sur des distractions avec art ménagées,
Des négligences arrangées,
Un hazard préparé, qu'on place heureusement,
Et de petites maladresses
Faites le plus adroitement.
Tantôt de ses cheveux on rassemble les tresses,
Pour couronner son front d'un nouvel ornement.
On veut les arranger soi-même:
Moi désintéressé, je sens le stratagême ;
Un fidele miroir réfléchit à vos yeux
De deux bras potelés les contours gracieux.
Tantôt c'est un ruban qui coule,
Elmire veut le r'attacher ;
Et d'un soulier mignon fait voir le joli moule ;
Alors, comme il faut se pancher,
Dans l'attitude un peignoir s'ouvre ;
Elle s'en apperçoit, & sa vivacité
Le tire brusquement, pour cacher d'un côté
Ce que de l'autre elle découvre.
Dans ce désordre, Elmire en rougissant
Leve des yeux où la pudeur confuse
Semble demander qu'on l'excuse ;
Mais où l'on peut voir cependant
Bien moins d'embarras que de ruse.
Une autre fois sa maladroite main,
Qui veut assujettir un habit du matin,
Se fait une piquûre ; on jette
Au loin l'épingle, aye, aye ; on fait un petit cri,

Dont le Sultan eſt attendri ;
Et tandis qu'on en cherche une autre à la toilette,
On vous laiſſe le tems de fixer un regard,
A travers le tiſſu d'une gaze aſſez claire,
Sur une taille élégante & légère,
Qui s'arrondit ſans le ſecours de l'art.

SOLIMAN.

Arrête, Oſmin ; apprends à mieux connoître
Un objet reſpectable, adoré de ton maître.

OSMIN.

Eh ! bien, j'ai tort, je connois mon erreur ;
Vous n'êtes point aimé, Seigneur,
Puiſque vous ne voulez pas l'être.

SOLIMAN.

Moi, je ne le veux point !

OSMIN.

Mais non ; c'eſt un malheur
Qui vous eſt attaché ſans doute ;
Vous n'eſtimez un bien que par ce qu'il vous coûte.
Qu'une jeune Beauté céde enfin à vos vœux,
Vous vous en détachez ; qu'elle vous ſoit ſévère,
Vous gémiſſez, cela vous déſeſpère ;
On ne ſait trop comment vous rendre heureux.

SOLIMAN.

Il eſt vrai que mon caractère
Me rend à plaindre.

OSMIN.

Je le vois ;
Mais hâtez vous, Seigneur, de faire un choix,
Pour rétablir la paix entre cinq cents rivales ;
Car toutes briguent à la fois
L'emploi de favorite, & ce ſont des cabales,
Des trames, des caquets ; enfin c'eſt un ſabat ! ...

SOLIMAN.

Elmire ſeule eſt digne de me plaire.

OSMIN.

Eh! bien, ſoyez moins délicat ;
Gardez-la donc, puiſqu'elle vous eſt chère,
Et renvoyez plutôt, Seigneur,
Ce nombre ſuperflu d'inutiles femelles,
Que cent de mes pareils, moins néceſſaires qu'elles,
Déſolent par devoir, ou plutôt par humeur.
Avec des intérêts ſi différens des vôtres,
Dans ce cahos de volontés,
Ce conflict d'inutilités,
Quand on ne peut tirer parti les uns des autres,
On ſe hait, ſe déteſte ; effet très naturel.
C'eſt le beſoin commun & mutuel
Qui ſert de baſe à la concorde.

SOLIMAN.

C'eſt ton affaire ; & je veux qu'on s'accorde.

OSMIN.

Ma foi, j'aimerois mieux quitter le gouvernail ;
On ne tient plus dans le Serrail.
Entr'autres, nous avons une jeune Françoiſe,
Vive, étourdie, altière, & qui ſe rit de tout ;
Elle vit ſans contrainte, & n'eſt jamais plus aiſe
Que lorſqu'elle me pouſſe à bout.

SOLIMAN.

A ce portrait je la devine ;
N'eſt-ce point Roxelane ?

OSMIN.

Oui.

SOLIMAN.

Depuis plus d'un jour,
Je l'étudie & l'examine ;
C'eſt bien la plus drôle de mine !

OSMIN.

Son nez en l'air ſemble narguer l'Amour.

SOLIMAN.

Il faut la contenir.

OSMIN.

Oh ! je perds patience.
Quand je la gronde, elle chante, elle danſe,
Me contrefait, vous contrefait auſſi.
C'eſt celle-là, qui n'a point de ſouci,
Qui ne cherche point à vous plaire.

SOLIMAN.

Tu la verrois bientôt changer de caractère,
Si je la flattois d'un regard.
Laiſſons cela ; les préſens pour Elmire
Sont-ils prêts ?

OSMIN.

Oui, Seigneur ; puis-je ici l'introduire ?

SOLIMAN.

Oui.

SCENE II.

SOLIMAN.

QUEL moment ! quel funeſte départ !
Je n'avois point encor éprouvé ce martyre.
Hélas ! faut-il que je ſoupire
Pour un objet que je perds ſans retour ?
Elle vient....



SCENE III.

SOLIMAN, ELMIRE, OSMIN, & *plusieurs Esclaves chargés de présens, qui se tiennent dans le fond du Théâtre.*

SOLIMAN, *à Elmire.*

Ah! je sçais ce que vous m'allez dire :
Partez, n'écoutez point la voix de mon amour.
Je vous ai retenue un mois en ce séjour,
Pour vous accoutumer à commander vous-même ;
Vous aviez, comme moi, l'autorité suprême.
Loin d'imposer un joug à votre liberté,
J'ai reconnu l'abus d'une loi tyrannique.
Si les mortels ont droit au pouvoir despotique,
Il n'appartient qu'à la beauté.

ELMIRE.

Seigneur, votre ame généreuse
Me procure un plaisir bien doux ;
C'est de vous estimer, c'est d'admirer en vous
La bonté, la douceur ; & j'étois trop heureuse.
Les vertus d'un Sultan qui se fait adorer
L'emportent sur les droits qu'il tient de la Couronne ;
Les sentimens que l'on sçait inspirer,
Rendent plus absolu que les ordres qu'on donne.

SOLIMAN.

Et cependant Elmire m'abandonne,
Et ce jour va nous séparer !

ELMIRE.

Comment ! déja le mois expire ?

SOLIMAN.

Que dites vous ? Se pourroit-il, Elmire ? ...

ELMIRE.

Je puis différer mon départ,
S'il vous cause, Seigneur, une douleur si vive ;
Et par égard je dois....

SOLIMAN.

Si ce n'est que l'égard,
Partez : de mon bonheur il faut que je me prive :
Le vôtre m'est plus cher, je dois le préferer.
Si c'étoit par amour ... Je cesse d'espérer...
Allez revoir votre patrie ;
Allez embrasser vos parens ;
Vous devez en être chérie.

ELMIRE.

Souvent, sur notre sort, ils sont indifférens.
Leur amitié s'affoiblit avec l'âge ;
Vous avez eu pour moi des soins plus généreux.
Et l'on appartient d'avantage
A ceux qui nous rendent heureux.

SOLIMAN.

Mon exemple doit être une regle pour eux ;
Vous leur direz combien vous m'étiez chére ;
Ils verront ces présens, tribut d'un cœur sincere.
[*Montrant les présens que portent les Esclaves.*]

ELMIRE.

Seigneur, je dois les refuser.

SOLIMAN.

Quoi ! vous me feriez cet outrage !
Quoi ! vous m'humiliez jusqu'à les mépriser !

ELMIRE.

Je n'emporte que votre image;
Vos traits, si ce n'est par l'amour,
Sont gravés dans mon cœur par la reconnoissance.
Je crois, en quittant ce séjour,
Abandonner les lieux de ma naissance.
(*Avec un sentiment joué.*)
Adieu donc, Soliman.

SOLIMAN.

Elmire ... vous partez!
Elmire...

ELMIRE, *à part.*

Il s'attendrit; courage.

SOLIMAN.

Et ces présens ne sont point acceptés!
Recevez-les du moins comme le gage
De l'amour le plus pur, & du plus tendre hommage.

ELMIRE.

Non, je n'accepterois des dons si précieux,
Que pour m'en parer à vos yeux.

SOLIMAN.

Eh! bien? .. vainement je desire,
Vous êtes insensible aux peines que je sens.

ELMIRE, *avec un trouble affecté.*

Mais...

SOLIMAN.

Achevez... Eh bien?.. Partirez vous, Elmire?

ELMIRE.

Seigneur ... j'accepte vos présens.

SOLIMAN.

Quoi! mon bonheur...

ELMIRE.

Oui, c'est trop me contraindre.

Qui peut diſſimuler, n'aime que foiblement.
Tout le tems que l'on perd à feindre
Eſt un larcin qu'on fait à ſon amant.
Oui, mon cœur fut à vous dès le premier moment.
Si l'on m'a vû verſer des larmes,
La crainte de vous voir échapper à mes vœux
Excitoit ſeule mes allarmes.

SOLIMAN, *d'un ton qui doit moins marquer ſa ſatisfaction que ſon étonnement de voir Elmire céder ſitôt.*

Ah ! je n'eſperois pas être ſitôt heureux.
(*A part.*)
Oſmin me l'a bien dit.

ELMIRE, *vivement.*

Vous m'aimez, je vous aime ;
Mon cœur ſe livre au plus ardent tranſport ;
Je vais contremander moi-même
Les apprêts d'un départ qui m'eût cauſé la mort.
(*A part.*)
Enfin, enfin, j'ai la victoire.

SCENE IV.

SOLIMAN, OSMIN.

OSMIN.

SEIGNEUR, je vous fais compliment :
Vous êtes, je le vois, dans un raviſſement...

SOLIMAN.

Non, je n'aurois jamais pû croire
Qu'elle eût cédé ſi promptement.

OSMIN.

Comment! depuis un mois qu'elle eſt à ſe défendre!
Elle eſt ma foi l'unique, en pareil cas,
Dont le cœur ait tardé ſi longtems à ſe rendre.

SOLIMAN.

Oſmin, ne ſeroit-elle pas
Plus ambitieuſe que tendre ?
Je ne ſçais ; mais je n'ai point reconnu
Ce trouble intéreſſant, ce déſordre ingénu,
Garant d'une flamme ſincère.

OSMIN.

C'eſt ſe forger une chimère.

SOLIMAN.

J'aurois voulu jouir de ce tendre embarras
Que par degré j'aurois fait naître ;
Préparer mon bonheur, l'attendre, le connoître,
Combattre des refus, & vaincre pas à pas.
Je ſuis aimé d'Elmire, & tout obſtacle ceſſe ;
Ah ! que ſon cœur encor ne s'eſt-il déguiſé ?
Ou véritable, ou feinte, à préſent ſa tendreſſe
Ne m'offre qu'un triomphe aiſé,
Qui n'a rien de piquant pour ma délicateſſe.

OSMIN.

Nous y voilà. Peut-on vous réſiſter longtems ?
Pour un Monarque eſt-il des cœurs rebelles ?
Dans ce pays ſurtout, il n'eſt point de cruelles :
On connoit le prix des inſtans.
Je vous l'ai déja dit, toutes femmes ſont femmes ;
Croyons-en Mahomet, notre Légiſlateur ;
La Nature prudente imprime dans leurs ames
La complaiſance, la douceur.
Eh ! pourquoi voulons-nous, injuſtes que nous ſommes,

Exiger des efforts qui paſſent leur pouvoir ?
Tous ces êtres créés pour le bonheur des hommes,
Sont tendre par état, & foibles par devoir ;
Une réſiſtance infinie
Violeroit les loix de l'harmonie,
Détruiroit les accords de la ſociété :
Pour l'intérêt commun, tout eſt bien ajuſté.
Autant vaut Elmire qu'une autre ;
Céder eſt ſon deſtin, triompher eſt le vôtre.

SOLIMAN.

Mon cœur ſe rend à ſes attraits ;
Mais quoi ! ne verrai-je jamais
Que de ces femmes complaiſantes,
De ces machines careſſantes ?
Je dois me préparer encor à des langueurs,
A des louanges, des fadeurs,
Des ennuis où l'ame ſuccombe.
Ah ! ſi tu vois que je retombe
Dans cet état cruel où l'amour s'aſſoupit,
Ne m'abandonne pas à moi-même.

OSMIN.

Il ſuffit.
Mon art vous ſera favorable ;
Des danſes, des chanſons, les plaiſirs de la table
Pourront, dans ces momens, égayer votre eſprit.



SCENE V.

ELMIRE, SOLIMAN, OSMIN.

ELMIRE, *avec un habit plus riche.*

SEIGNEUR, j'ai choisi cet habit ;
Si la couleur vous en semble agréable,
C'est celle qui m'ira le mieux.
Comment me trouvez vous ?

SOLIMAN.

Ah ! toujours adorable.

ELMIRE.

Je n'ai dessein de plaire qu'à vos yeux.

SOLIMAN.

Avec autant d'attraits, vous êtes toujours sûre
De l'effet de votre parure ;
Mais cependant l'habit que vous avez quitté...
Sans rien me dérober des charmes que j'admire...
Plus naturel ... plus simple ... oserai-je le dire ?
Imitoit mieux votre beauté.

ELMIRE.

J'ai préféré la couleur la plus tendre :
J'ai mieux aimé qu'elle imitât mon cœur.

OSMIN, *à part.*

Oui, oui ; c'est le ton qu'il faut prendre.

ELMIRE.

Dans les moindres objets, on doit, avec ardeur,
Marquer l'attention de plaire à ce qu'on aime ;
Tous mes sens occupés de ce bonheur suprême...

SOLIMAN,

SOLIMAN, *l'interrompant.*

Elmire...

ELMIRE.

Ah ! laiſſez-moi m'applaudir de mon choix.
Oui, c'eſt la vérité qui me prête ſa voix.
Eh! qui mérite mieux d'être aimé que vous-même ?
Tant de vertus qu'en vous nous voyons éclater...

OSMIN, *à part.*

Continue.

SOLIMAN, *avec un peu d'impatience.*

Elmire, de grace,
Ne cherchez point à me flatter.

ELMIRE.

La louange vous embarraſſe :
La craindre, c'eſt la mériter ;
Vous m'en êtes plus cher.

SOLIMAN.

Quoi ! toujours inſiſter !

OSMIN, *s'appercevant que l'ennui commence à gagner le Sultan.*

Seigneur, voulez-vous une fête ?

SOLIMAN.

Oui, que pour ma Sultane à l'inſtant on l'apprête.

ELMIRE.

Seigneur, épargnez-vous ce ſoin :
Une fête ! en eſt-il beſoin ?
L'Amour ſe ſuffit à lui-même,
Lui ſeul doit remplir nos momens.
Solitaire au milieu des vains amuſemens,
On ne voit que l'objet qu'on aime.
Tous nos ſens, tous nos goûts à lui ſont enchaînés ;
A tout autre plaiſir l'ame eſt inacceſſible.
Les ſpectacles, les jeux ne ſont imaginés

Que pour dédommager de n'être pas ſenſible.

SOLIMAN.

Les plaiſirs ſont plus vifs pour les amans heureux :
Leur félicité les augmente.
Les fêtes ne ſont que pour eux;
Il n'en eſt point pour l'ame indifferente.

OSMIN.

C'eſt fort bien dit : Seigneur, ſi vous le trouvez bon,
Je vais faire danſer vos Eſclaves.

ELMIRE.

Non, non.

OSMIN.

C'eſt moi qui les enſeigne.

SOLIMAN.

Oſmin, qu'on avertiſſe
Cette nouvelle Cantatrice
Que j'ai dans mon Sérail ; on vante ſon talent.

OSMIN.

Je vais l'envoyer à l'inſtant.

SCENE VI.

SOLIMAN, ELMIRE.

SOLIMAN.

Elmire, aimez-vous la muſique ?

ELMIRE.

Mais ... comme il vous plaira ; ne cherchez point mon goût ;
Vous aimer, vous chérir eſt mon plaiſir unique,

Et vous me tenez lieu de tout.
Si vous m'aimiez de même...

SOLIMAN.

Ah ! c'eſt me faire injure...

ELMIRE.

Vous ne formeriez point, Seigneur, d'autre deſir.

SOLIMAN.

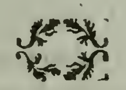
Elle vient : ſi j'en crois ce que l'on m'en aſſure,
Oui, ſa voix nous fera plaiſir.

(Il fait aſſeoir Elmire à côté de lui ſur le ſofa de l'avant-ſcène, & dit, en voyant Délia :)

Placez-vous. Comment donc ! elle a de la figure !

ELMIRE.

Mais ... oui ... ſes ſourcils peints font reſſortir ſes traits ;
Cependant elle perd, quand on la voit de près.



SCENE VII.

DÉLIA, SOLIMAN, ELMIRE.

(*Soliman & Elmire ſont aſſis à la Turque ſur le ſofa ; Délia avance timidement, s'arrête au milieu du Théâtre, & met un genou à terre devant le Sultan.*)

DÉLIA, *au Sultan.*

A Tes ordres, Seigneur, Délia vient ſe rendre.
Oſmin m'a dit que tu voulois m'entendre ;
Je ne m'attendois pas à l'honneur ſans pareil...

SOLIMAN, *à Délia, froidement.*

Levez-vous & chantez.

DÉLIA, *ſe levant.*

Pardon, je ſuis tremblante.
L'Aigle ſeul a le droit de fixer le Soleil ;
Que ton ame ſoit indulgente.

(*Elle chante.*)

AIR : noté N°. 1.

Dans la paix & dans la guerre,
Tu triomphes tour-à-tour.
Tu lances les traits de l'Amour,
Tu lances les feux du Tonnerre.
Mars & Vénus te comblent de faveurs,
Et ta valeur, dans les champs de la gloire,
Remporte la victoire
Auſſi rapidement que tu gagnes les cœurs.

SOLIMAN.

Par quel charme mon cœur se sent-il excité?
Sa voix me transporte & m'enchante.

ELMIRE.

Ce qui m'en plaît le mieux, c'est que ce qu'elle chante
Est conforme à la vérité.
(*A part, regardant Délia.*)
Mais je crois qu'elle prend un air de vanité.

SOLIMAN.

Elle a je ne sçais quoi qui prévient & qui touche.
(*A Elmire, en lui prenant la main.*)
Je veux qu'elle s'attache à vous faire sa cour.
(*En regardant Délia.*)
Ah! que les sons flatteurs d'une si belle bouche
Doivent bien exprimer l'amour!

DÉLIA.

Je vais, si vous voulez, célébrer l'Inconstance.

ELMIRE.

C'en est assez.

SOLIMAN, *à Elmire.*

Ayez la complaisance...
C'est un talent qu'il faut encourager.

ELMIRE, *se contraignant.*

Je me soumets.

SOLIMAN, *à Délia.*

Chantez; ce sera m'obliger.

ELMIRE, *à part.*

C'en est trop, je perds patience.

DÉLIA *chante.**

AIR noté N°. 2.

Jeunes Amans, imitez le Zéphir.
Il careſſe l'œillet, l'anémone & la roſe :
Jamais ſon vol ne ſe repoſe ;
Nouvel objet, nouveau deſir.
De Beautés en Beautés, ſans vous fixer pour une ;
Comme lui, voltigez toujours ;
Voltigez, & paſſez de la Blonde à la Brune ;
Les Belles ſont les fleurs du Jardin des Amours.

SOLIMAN, *ſe levant.*

Rien n'eſt plus parfait à mon gré ;
Elle charme à la fois & le cœur & l'oreille ;
(*A Elmire.*)
Qu'en penſez-vous ?

ELMIRE, *avec humeur.*

Son chant eſt trop manieré.

SOLIMAN.

Ah ! vous avez raiſon : elle chante à merveille.

ELMIRE.

La réponſe eſt très juſte : eh ! bien, écoutez-la :
De votre attention je crains de vous diſtraire.
(*A part.*)
Cachons-leur mon dépit.

(*Elle ſort.*)

---

* Pendant que Délia chante, Soliman bat la meſure dans la main d'Elmire. Elmire qui s'apperçoit de l'attention du Sultan pour Délia, retire ſa main par un mouvement de jalouſie.

SCENE VIII.

SOLIMAN, DÉLIA.

SOLIMAN, *qui ne voit, qui n'entend que Délia, ne s'apperçoit point qu'Elmire se retire.*

O Belle Délia,
Un cœur, comme il te plaît, change de caractere.
Sur tout ce que tu dis, un charme se répand ;
Tu chantes l'inconstance, on devient inconstant.
Mais je ne songe pas qu'Elmire...

DÉLIA, *avec un petit air de satisfaction.*

Elle est sortie avec un air piqué.

SOLIMAN.

Comment ! je n'ai point remarqué...
C'est l'effet du plaisir que votre voix inspire.

SCENE IX.

SOLIMAN, OSMIN, DÉLIA.

OSMIN.

SEIGNEUR, on ne peut plus tenir
A l'indocilité de la petite Esclave.
Permettez-moi de la punir.
Elle m'insulte, elle me brave,

Elle me fait des tours ; oh ! c'eſt, en vérité,
Un prodige d'eſpiégleries.
Je ſuis toujours l'objet de ſes plaiſanteries ;
Elle pince en riant, méchante avec gaieté,
Elle badine avec la haine ;
Et ne connoît nul égard, nulle gêne.
Je ſuis de ce Sérail le premier Officier,
Je repréſente ici la Majeſté Suprême ;
Et me déſobéïr, c'eſt manquer à vous-même.

SOLIMAN.

Ce caractère eſt ſingulier !

OSMIN.

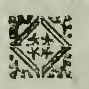
Elle eſt d'une inſolence extrême.

SOLIMAN.

Je veux la voir.

OSMIN.

J'étois dans ſon appartement ;
Je lui défends expreſſément
D'en ſortir, ſous peine exemplaire :
Elle me prend par le bras poliment,
Me chaſſe, rit de ma colere,
Et me ſuit pour goûter deux plaiſirs à la fois ;
Pour ſe plaindre de moi devant vous, & pour faire
Ce que je lui défends : mais, Seigneur, je la vois.



SCENE X.

ROXELANE, SOLIMAN, OSMIN, DÉLIA.

ROXELANE.

AH ! voici, grace au ciel, une figure humaine.
Vous êtes donc ce ſublime Sultan
De qui je ſuis eſclave ? Eh ! bien, prenez la peine,
Mon cher Seigneur, de chaſſer à l'inſtant
(*Montrant Oſmin.*)
Cet oiſeau de mauvais augure.

OSMIN.

Hem ! le début eſt leſte.

ROXELANE.

Allons, allons, va-t-en :
Délivre-nous de ta triſte figure,
Sors.

SOLIMAN.

Roxelane, reſpectez
Le miniſtre des volontés
D'un Maître à qui tout doit obéir en ſilence.

ROXELANE.

Ah ! ah !

SOLIMAN.

Vous n'êtes pas en France :
Ayez l'eſprit plus liant & plus doux,
Et croyez-moi, ſoumettez-vous ;
On punit au Sérail le caprice & l'audace.

ROXELANE.

Ce diſcours a fort bonne grace !

Qu'un Empereur Turc eſt galant !
Prenez-vous ce ton-là pour être aimé des femmes ?
Vous devez enchanter leurs ames :
En vérité c'eſt avoir du talent !
Mais, mais je vous trouve excellent !
(*Montrant Oſmin.*)
Et de vos volontés voilà donc le Miniſtre ?
Reſpectons ce magot avec ſon air ſiniſtre.
Aveuglément nous devons obéïr ;
Il a vraiment de brillans avantage.
Hom ! ſi vous le payez pour vous faire haïr,
Il ne vous vole pas ſes gages.
Un vrai monſtre amphibie, un triſte épouvantail,
Jaloux, non pas pour lui, qui ſans ceſſe nous gronde ;
Qui, pour nous déſoler, nuit & jour fait ſa ronde,
Et nous renferme ici, comme dans un bercail !
Ah ! comme il étoit en colere
Pour m'avoir vûe hier ſeule dans vos boſquets !
Eſt-ce encor par votre ordre ? Eh ! quel mal peut-on faire ?
Nous eſt-il défendu d'y reſpirer le frais ?
Avez-vous peur qu'il ne pleuve des hommes ?
Et quand cela ſeroit, voyez le grand malheur !
Le ciel, dans l'état où nous ſommes,
Nous devroit ce miracle.

OSMIN.

Eh ! bien, eh ! bien, Seigneur,
Qu'en dites-vous ?

SOLIMAN *à Oſmin, conſiderant Roxelane.*

Quel jeu de phyſionomie !
Qu'elle a de feu dans le regard !

ROXELANE.

Comment ! vous vous parlez à part ?
Je vous avertis en amie

Qu'il n'eſt rien de plus impoli :
Oui, vous feriez mieux de m'entendre ;
Je veux faire de vous un Sultan accompli,
C'eſt un ſoin que je veux bien prendre.
Commencez, s'il vous plaît, par vous déſabuſer
Que vous ayez des droits pour nous tyranniſer ;
C'eſt préciſément le contraire.
Les hommes ne ſont faits que pour nous amuſer.
Corrigez-vous, cherchez à plaire ;
Chez vous on s'ennuie à périr.
Au lieu d'avoir pour émiſſaire,
(*Montrant Oſmin.*)
Ce prétendu Monſieur que je ne puis ſouffrir ;
Prenez un Officier jeune, bienfait, aimable,
Qui vienne les matins conſulter nos deſirs,
Et nous faire un plan agréable,
De jeux, de fêtes, de plaiſirs.
Pourquoi de cent barreaux vos fenêtres couvertes?
C'eſt de fleurs qu'il faut les garnir ;
Que du Sérail les portes ſoient ouvertes,
Et que le bonheur ſeul empêche d'en ſortir.
Traitez vos Eſclaves en Dames,
Soyez galant avec toutes les femmes,
Tendre avec une ſeule, & ſi vous méritez
Qu'on ait pour vous quelques bontés,
On vous en inſtruira. J'ai dit, je me retire :
C'eſt à vous de vous mieux conduire ;
Voilà ma premiere leçon :
Profitez ; nous verrons ſi vous valez la peine
Qu'on vous en donne une autre.

OSMIN.

(*A Soliman.*) Bon.
Elle vous parle en Souveraine.

SCENE XI.

SOLIMAN, DÉLIA, OSMIN.

DÉLIA, *à Soliman.*

Vous plaît-il, Auguſte Sultan,
D'écouter encore un air tendre ?

SOLIMAN, *d'un ton ſec.*

Non, l'heure m'appelle au Divan :
On vous fera ſçavoir ſi je veux vous entendre.

DÉLIA, *à part, en ſortant.*

Il a le ton bien impoſant,
Il a beſoin d'une leçon nouvelle.

OSMIN.

Seigneur, qu'ordonnez-vous d'une Eſclave rebelle?
Comment dois-je punir ce mépris inſultant?

SOLIMAN, *après un inſtant de réflexion.*

C'eſt un enfant, une petite folle ;
Il faut l'excuſer. [*Il ſort.*]

OSMIN.

Cet enfant
Pourra bien envoyer le Sultan à l'école.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

(*SOLIMAN entre, ſuivi de pluſieurs Eſclaves, Officiers de ſa Perſonne : l'un porte une petite table d'or carrée, haute de ſix à huit pouces, & large d'un pied & demi environ; l'autre poſe ſur cette table un riche vaſe de porcelaine ; un troiſieme y place une ſous-coupe d'or garnie de pierreries avec deux taſſes de porcelaine & une cuillier faite avec le bec d'un oiſeau des Indes très-rare, lequel bec eſt plus rouge que le corail, & de très-grand prix ; un quatriéme Eſclave, après que Soliman s'eſt aſſis à la Turque ſur le ſofa ; lui préſente à genoux une grande pipe allumée. Soliman fait un geſte de la main ; les Eſclaves ſe retirent.*)

SOLIMAN, *fumant par intervalles.*

Je ne ſors point de mon étonnement ;
Une Eſclave parler avec cette arrogance !
(*Il fume.*)
Elmire, Elmire, ah ! quelle différence !
Que vous méritez bien tout mon attachement !
Oſmin ne revient point ; je meurs d'impatience.
(*Il fume.*)
Douceur de caractere, égards, reſpect, décence :

Et cette Roxelane... (*Il fume.*) Oui, je ſuis curieux
De démêler au fond ce quelle penſe.
C'eſt la premiere fois que l'on voit en ces lieux
Le caprice, & l'indépendance.
Nous allons voir ce qu'elle me dira. (*Il fume.*)
Mais il faut s'amuſer de ſon extravagance.
Oſmin ne revient point. (*Il fume.*) A la fin le voilà.

SCENE II.

SOLIMAN, OSMIN.

SOLIMAN.

EH ! bien ?

OSMIN.

Seigneur, j'ai fait votre meſſage.

SOLIMAN.

Que t'a-t-on répondu ?

OSMIN.

Seigneur, ſur un ſofa
Roxelane dormoit....

SOLIMAN.

Parle ſans verbiage.
Au fait, le ſofa n'y fait rien.

OSMIN.

Auſſi-tôt on l'éveille ; elle me voit.

SOLIMAN.

Eh ! bien ?

OSMIN.

Que nous demande ce vieux ſinge,
Ce marabou coëffé de linge ?

Dit-elle, en se frottant les yeux.
A ce compliment gracieux,
Je réponds : trésor de lumière,
Je viens, de la part du Sultan,
De vos pieds baiser la poussière,
Et vous dire qu'il vous attend
Pour prendre du sorbet avec lui.

SOLIMAN, *vivement.*

Viendra-t-elle ?

OSMIN.

Va dire à ton Sultan, réplique cette Belle,
Que je ne prends point de sorbet,
Et que mes pieds n'ont point de poussière.

SOLIMAN.

En effet....
Tu t'y prends toujours mal; tu pouvois bien attendre . . . .
Osmin, on lui doit des égards.

OSMIN.

Elle en a tant pour nous !

SOLIMAN.

Oui, malgré ses écarts,
Il est certains devoirs qu'à son sexe il faut rendre.
Elle est excusable.

OSMIN, *avec ménagement.*

A vos yeux.

SOLIMAN.

Sa vivacité, sa jeunesse . . . .

OSMIN.

Vous prenez sa défense, elle vous intéresse ;
Et cette belle Esclave, au gosier merveilleux,
De la part du Sultan, n'ai-je rien à lui dire ?

SOLIMAN.

A Délia ? Non, rien.

OSMIN.

Et votre tendre Elmire....

SOLIMAN.

Elmire ! ah ! je l'aime toujours.
Mais va trouver Roxelane va, cours...
Qui peut lever cette portière ? *

* Les Appartemens intérieurs du Sérail n'ont point de portes fermantes : mais de riches portieres de drap d'or ou d'autres étoffes précieuſes. Des Eunuques noirs ſont de garde nuit & jour à l'entrée en dehors, prêts à éxécuter au moindre ſignal les ordres du Grand-Seigneur ou du Kiſlar-Aga. Les femmes n'ont point la permiſſion de ſe préſenter devant Sa Hauteſſe ſans être annoncées.

SCENE III.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN.

ROXELANE, *leſtement.*

C'Est moi.

SOLIMAN.

Vous êtes la première....
(*A part.*)
Mais elle ne ſçait pas les devoirs impoſés ;
Paſſons. (*A Roxelane.*) Roxelane, excuſez :
Je ſuis fâché qu'on ait eû l'imprudence
D'interrompre votre ſommeil.

ROXELANE.

Je m'attends tous les jours à quelque trait pareil.
Ces Turcs ſont ſi polis !

OSMIN,

OSMIN, *à part.*

Voyez l'impertinence !

ROXELANE, *à Soliman, qui continue de fumer.*

Mais voudriez vous bien avoir la complaisance....

SOLIMAN, *qui s'imagine que Roxelane lui demande sa pipe pour fumer, la lui présente.*

Très-volontiers, tenez.

(Roxelane prend la pipe & la jette au fond du Théâtre.)

OSMIN.

Quel attentat !

SOLIMAN, *se levant avec courroux.*

Comment ! après un tel éclat....

OSMIN, *saisi d'indignation, passe du côté de Soliman.*

Qu'ordonnez-vous, Seigneur ?

SOLIMAN, *à Osmin, d'un ton foudroyant.*

Silence.

(Osmin se retire tout étonné.)

Roxelane....

ROXELANE, *tranquillement.*

Fi donc ! mais cela n'est pas beau.
Comment ! comment ! Devant des femmes !...
Vous qui faites la Cour aux Dames !
En vérité....

SOLIMAN.

Tout cela m'est nouveau.
Qu'elle est folle ! (*A Roxel.*) Écoutez, Roxelane.

ROXELANE.

J'écoute.

SOLIMAN.

En France, l'on agit sans doute

Auſſi légerement.

ROXELANE.

A-peu-près.

SOLIMAN.

Par bonté
Je veux bien excuſer votre vivacité ;
A l'avenir ſoyez plus circonſpecte.
J'oublie entiérement ce que vous m'avez dit.

ROXELANE.

Vous l'oubliez ? Tant pis.

SOLIMAN.

Il faut qu'on me reſpecte.

ROXELANE.

Tant pis encor.

SOLIMAN.

Comment ?

ROXELANE.

Sans contredit ;
Vous y perdrez, vous y perdrez, vous dis-je.
Eh! comment voulez vous, Monſieur, qu'on vous corrige ?

SOLIMAN.

Me corriger ? De quoi donc, s'il vous plaît?

ROXELANE.

De quoi, de quoi ? Ces Sultans me font rire :
Ils penſent que ſur eux nous n'avons rien à dire.
Je prends à vous quelqu'intérêt,
Croyez moi, banniſſons la gêne.
L'amitié me conduit ; quand ce feroit la haine,
Vous pourriez y gagner encor.
La haine eſt franche, elle vaut un tréſor ;
Nous devons lui prêter l'oreille.
Un ami par pitié foiblement nous conſeille ;
Notre ennemi connoît tous nos défauts :

D'une gloire uſurpée il diſtingue le faux.
L'amitié dort, la haine veille ;
Conſultez la, vous qui voulez regner.
L'orgueil nous trompe ; eh! faut-il l'épargner ?
Non . . . .

SOLIMAN.

(*A part.*)
Cette femme eſt étonnante
(*A Roxelane, fierement.*)
Briſons là.

ROXELANE, *reſpectueuſement.*

Soit ; ce ſeroit vous fâcher.
Ce n'eſt pas mon deſſein.

SOLIMAN.

Soyez donc plus prudente.

ROXELANE.

La franchiſe, il eſt vrai, doit vous effaroucher :
Vos oreilles n'y ſont pas faites.

SOLIMAN.

Encor ! vous oubliez qui je ſuis, qui vous êtes.

ROXELANE.

Qui vous êtes, & qui je ſuis ?
Vous êtes Grand Seigneur, & moi je ſuis jolie :
On peut aller de pair.

SOLIMAN.

Oui, dans votre patrie.

ROXELANE.

Ah ! que n'y ſuis je encor? quels dégoûts ! quels ennuis !
Vous faites bien ſentir quelle eſt la différence
De ce maudit pays au mien.
Point d'Eſclaves chez nous ; on ne reſpire en France

Que les plaisirs, la liberté, l'aisance.
Tout citoyen est Roi, sous un Roi citoyen.

SOLIMAN.

A ce que je puis voir ; vous seriez enchantée,
Si vous pouviez vous séparer de moi.

ROXELANE.

Assurément, je suis de bonne foi.

SOLIMAN.

Mais, si par les plaisirs vous étiez arrêtée,
Si l'on faisoit votre bonheur?

ROXELANE.

En quoi?

SOLIMAN.

Vous ne seriez donc point tentée
De plaire à Soliman, d'obtenir sa faveur?

ROXELANE.

Non.

SOLIMAN.

Vous dites cela d'un cœur!...

ROXELANE.

Je le dis, comme je le pense.

SOLIMAN.

Cependant, j'ai quelque espérance..!

ROXELANE.

Détrompez vous, c'est une erreur.

SOLIMAN.

Vous ne me rendez pas justice;
Quoi! jamais....

ROXELANE, *minaudant.*

Oh!... Jamais...! Je ne jure de rien.
Une fantaisie, un caprice
Peut décider de tout.

SOLIMAN.

Eh ! bien:
J'attends tout du caprice, & de la fantaisie.
Vous soupez avec moi.

ROXELANE.

Je n'en ai nulle envie.

SOLIMAN.

Je pense que c'est un honneur;
Vous devriez....

ROXELANE.

Je devrois! Eh! Seigneur,
Vous devriez plutôt vous-même vous défaire
Des mots humilians d'honneur & de devoir,
Qui font sentir votre pouvoir,
Sans vous donner le mérite de plaire.

SOLIMAN.

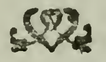
Allons, je le veux bien.

ROXELANE.

C'est agir sensément;
En ce cas laissez vous conduire:
Vous promettez, & je veux vous instruire.
Çà, faisons un arrangement;
Un souper tire à conséquence,
Et vous n'êtes pas mon Amant;
Nous n'en sommes pas là. Pour faire connoissance,
C'est moi qui vous donne à dîner.

SOLIMAN.

Très volontiers. Osmin.



SCENE V.

SOLIMAN, ROXELANE,
OSMIN entre.

ROXELANE.

C'Est à moi d'ordonner.

[*A Osmin.*]

Osmin, fais avertir l'Intendant des cuisines *
Que je traite ici le Sultan.
Que la chère soit des plus fines,
Et que l'on nous serve à l'instant.
Vole...

[*Osmin se tourne avec étonnement du côté de Soliman pour sçavoir son intention.*]

SOLIMAN.

Obéis à Roxelane.

[*Osmin sort.*]

* Le Mout-pak-Emini, Intendant des cuisines du Grand-Seigneur. Il a treize cents personnes sous ses ordres.



SCENE VI.

ROXELANE, SOLIMAN.

ROXELANE.

N'Avrz-vous point quelque aimable Sultane
Q i puisse exciter l'enjouement ?
Tenez, il faut qu'Elmire vienne :
Vous l'aimez, m'a-t-on dit, assez passablement.

SOLIMAN.

Oui, ... mais...

ROXELANE.

Et Délia, cette Circassienne,
Dont le gosier vous cause un doux ravissement ?
Il faudroit l'inviter.

SOLIMAN.

Il n'est pas nécessaire,
Nous serons seuls.

ROXELANE.

Oui dà !

SOLIMAN.

J'y compte.

ROXELANE.

Laissez faire,
J'arrangerai tout cela joliment.

SCENE VII.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN.

OSMIN, *à Roxelane.*

Vos ordres ſont donnés.

SOLIMAN *tire Oſmin à part, & lui dit tout bas :*

Oſmin, va chez Elmire,
Va raſſurer ſon cœur, promets-lui que ce ſoir...

ROXELANE.

Que dites-vous ?

SOLIMAN.

[*A Roxel.*] Rien, rien. [*A Oſmin.*] J'irai la voir.

ROXELANE.

Quels ſecrets avez-vous à dire ?

SOLIMAN, *à Oſmin.*

Pars.

ROXELANE.

Laiſſez-le moi, s'il vous plaît,
J'en ai beſoin.

SOLIMAN, *à Oſmin.*

Demeure.

ROXELANE, *à Oſmin.*

Et ſuis comme un Arrêt,
Tout ce que je vais te preſcrire.
[*A Soliman.*]
Et vous, allez vaquer aux ſoins de votre Empire.

Vous reviendrez, lorſque tout ſera prêt.

SOLIMAN, *à part.*

Non, je n'ai rien vû de ma vie
De ſi plaiſant. Contentons ſon envie,
Je veux m'en donner le plaiſir.

[*Il ſort en faiſant une inclination à Roxelane qui lui rend ſon ſalut avec une dignité comique.*]

SCENE VIII.

ROXELANE, OSMIN.

OSMIN, *à part, pendant que Roxelane reconduit le Grand-Seigneur.*

SOLIMAN veut ſe divertir,
C'eſt un moment de fantaiſie.
Puiſqu'elle prend faveur, faiſons-lui notre cour;
Son aſcendant pourroit nous nuire;
Quitte après tout pour la détruire,
Dès que nous y trouverons jour.
[*A Roxelane.*]
Enfin, vous triomphez.

ROXELANE.

Eh quoi! cela t'étonne!

OSMIN.

Oh! point du tout, vous méritez très-fort
La préférence qu'on vous donne.
Chacun doit en tomber d'accord.

Quand on a votre esprit, quand on est aussi belle...

ROXELANE, *riant.*

Tout de bon ?

OSMIN.

Croyez-en un Esclave fidèle
Qui vous est attaché ; comptez qu'il n'en est point
De plus vrai, de plus...

ROXELANE.

Oui, oui, je sçais à quel point
Je dois me fier à ton zèle.
Je vous connois, Messieurs les Courtisans.
Va, va, porte ailleurs ton encens ;
Je vois ton cœur à travers ton visage ;
Tu veux sacrifier à l'Idole du jour.
Ces thermomètres de la Cour
Ont cependant quelque avantage ;
Ils marquent à coup sûr les changements de tems,
Le froid, le chaud, & le calme, & l'orage,
Tantôt haut, tantôt bas, suivant les accidens ;
Ils ne sont bons qu'à cet usage.

* OSMIN, *à part.*

Elle me connoît trop pour ne pas l'écrâser.

---

* Huit Esclaves noirs entrent & font pendant le reste de cette Scene tous les apprêts d'un dîner à la Turque : ils étendent un tapis, ensuite un grand rond de maroquin qu'ils couvrent d'une nape de toile des Indes à fleurs, sur laquelle ils posent une table ronde d'argent massif, haute d'un pied & demi, & de quatre pieds de diamètre avec un rebord de deux doigts. Ils rangent à l'entour quatre grands carreaux ornés de réseaux & de glands d'or. Tout cela s'exécute avec promptitude, & dans le silence profond que l'on observe au Sérail.

[*Haut.*] Non, je ne ſçais point déguiſer :
En vérité, je ſuis plus que perſonne...

ROXELANE.

Voici l'ordre que je te donne,
Suis-le ſans rien examiner :
Paſſe chez Délia, de-là va chez Elmire,
Dis-leur que Soliman les attend à dîner ;
Mais ne t'aviſe pas de dire
Que tu viens de ma part ; ta tête m'en répond.
Que le Sultan même l'ignore.

OSMIN, *à part.*

Par la barbe d'Ali ! tout cela me confond.

ROXELANE.

Comment ! tu ne pars pas encore !
Dépêche, & garde-toi ſurtout de me trahir.

SCENE IX.

ROXELANE, *& les Eſclaves.*

ROXELANE.

OH ! je ne veux point qu'on s'endorme,
Quand il s'agit de m'obéïr.
Je veux dans ce Sérail établir la réforme.
[*Appercevant les Eſclaves.*]
Qu'eſt-ce que je vois là ? Des carreaux, un tapis !
Allons, allons, ôtez cet étalage.
[*Elle donne du pied dans les carreaux.*]
Un dîner à la Turque ! oh ! le plaiſant uſage !
Vous autres, vous mangez ſur la terre accroupis,

Comme des Sapajoux. Une table, des chaises;
Suivez les coutumes Françoises.
[*Les Esclaves marquent leur étonnement par leurs gestes.*]
Eh! bien? Ils sont tout étourdis.
Que l'on baisse ces jalousies,
Qu'on défende l'entrée au jour,
Et que nous dînions aux bougies:
Leur éclat nous suffit, il répand à l'entour
Ce demi-jour si doux qui convient à l'amour.
J'oubliois la meilleure chose,
Il nous faut du vin, songez-y.
[*Les Esclaves paroissent scandalisés. Ils font entendre par signe qu'il n'y a point de vin dans le Sérail.*]
Comment! ils ont horreur de ce que je propose!
Hem! quoi? plaît-il? On n'en a point ici?
Que l'on aille chez le * Muphti,
On en trouvera, j'en suis sûre:
C'est un esprit juste, un cœur droit,
Qui saisit tout le vin: c'est par-là qu'il s'assure
Qu'aucun vrai Musulman n'en boit.
Il nous en donnera du Grec & du Champagne;
Tout ce que nous voudrons.

---

* Le Muphti est le souverain Pontife de la Loi Mahométane. Il affecte une grande simplicité, & la régularité la plus exacte. Il condamne l'usage du vin, & cependant en boit comme d'autres en secret.

SCENE X.

OSMIN, ROXELANE.

OSMIN.

ETOILE du Sérail,
Vous êtes obéïe, Elmire m'accompagne.

ROXELANE.

[*A part.*]
Fort bien. Je vais ſonger moi-même à ce détail.
[*A Oſmin.*]
Je reviens à l'inſtant.

SCENE XI.

ELMIRE, OSMIN.

ELMIRE.

OSMIN, quelle eſt ma joie!
Il eſt donc vrai que Soliman t'envoie?
Ah! je croyois que Délia...

OSMIN.

Bon! bon! raſſurez-vous; ces Virtuoſes-là,
Tant pour le chant que pour la danſe,
Quelquefois au Sérail ont une préférence,

Qui ne dure pas plus longtems
Qu'un entrechat, une cadence.
Il n'en eſt pas de même chez les Francs,
A ce que l'on dit.

ELMIRE.

Non; elles ont un empire,
Qui bien ſouvent mene au délire:
Par un aveuglement qu'on ne peut excuſer,
A leur art léger & frivole,
Devoir, fortune, honneur, il n'eſt rien qu'on n'immole.
Le premier des talens eſt celui d'amuſer.
J'avois tout lieu de craindre.

OSMIN.

Eh! non, non; Sa Hauteſſe
Ne s'eſt point priſe à ſes foibles appas.

SCENE XII.

ELMIRE, ROXELANE, OSMIN.

[*Roxelane s'apperçoit qu'Elmire & Oſmin ſe parlent en confidence; elle s'approche doucement, ſe met derriere eux ſur le ſofa de l'avant-Scene, & les écoute.*]

OSMIN, *continuant ſans voir Roxelane.*

MAis un danger d'une autre eſpèce
Vous menace peut-être.

ELMIRE.

Hélas!

Acheve, Ofmin.

OSMIN, *fans voir Roxelane.*

C'eft Roxelane.

ELMIRE.

Cette petite Efclave? Ah! je ne le crois pas.
Le beau Sujet pour faire une Sultane!

OSMIN.

Elle feroit peu de mon goût.

ELMIRE.

Un air vif, étourdi, décidé.

OSMIN.

Voilà tout.
Soliman vous rend bien juftice:
Mais je crains l'effet du caprice.

ELMIRE.

Comment le prévenir? Ofmin,
Daigne recevoir cet écrin,
Et fers-moi.

OSMIN, *prenant l'écrin & le mettant dans fon fein.*

De grand cœur, fans rien faire paroître.

ELMIRE.

Intendant des plaifirs, tu regnes fur ton Maître.
Il ne voit rien que par tes yeux,
Il n'entend que par tes oreilles;
Tu le guides, tu le confeilles.
Tu décides fon choix, tu peux tout en ces lieux;
J'aurois trop à rougir de me voir des égales.

Osmin, mon cher Osmin, mon sort dépend de toi;
En toute occasion, rabaisse mes rivales;
N'épargne aucun moyen, & dis du bien de moi.

[*Haut.*] ROXELANE.
Fort bien.

OSMIN, *à part, appercevant Roxelane.*
Je suis perdu. [*Bas à Roxelane.*] Vous me croyez un traître;
En effet j'en suis un pour vous servir.

ROXELANE, *se leve & présente une bague à Osmin qui la reçoit, & elle dit en parodiant Elmire.*
Osmin,
Reçois ce bijou de ma main.
O toi, qui regnes sur ton maître,
Osmin, mon cher Osmin, mon sort dépend de toi.
J'aurois trop à rougir si j'avois des rivales;
En toute occasion, vante lui mes égales.
Ne me ménage pas, & dis du mal de moi.

ELMIRE.
Cette froide plaisanterie
Vous sied très-mal, je vous en avertis.
Oui, Soliman m'est plus cher que la vie.
Je veux avoir son cœur; il n'importe à quel prix.

OSMIN.
L'émulation est louable.
Je vous laisse entre vous disputer cet honneur.
(*A Elmire bas.*) (*A Roxelane.*)
Comptez sur moi. Je vous suis favorable.

ROXELANE,

ROXELANE, *avec un souris moqueur.*

Va, je n'ai pas besoin de ta faveur;
Et tu peux protéger Elmire;
Je le permets

ELMIRE.

Ce fier sourire
Nous décéle un orgueil qu'on pourroit réprimer.

ROXELANE.

C'est douter du succès que de vous allarmer.

OSMIN, *à part.*

Courage, allons; j'aime assez les querelles:
C'est un revenant bon pour moi.
Le casuel de mon emploi
Est la discorde entre les Belles.

(*Il sort.*)

(*Pendant cet* à parte *d'Osmin, Elmire mesure des yeux Roxelane d'un air fier & dédaigneux.*)

SCENE XIII.

ROXELANE, ELMIRE.

ROXELANE.

EH! bien, comment suis j. à vos yeux?

ELMIRE.

Comme un objet qui doit m'être odieux;
Je ne le cache point.

ROXELANE, *d'un air ouvert.*

Venez, ma chere amie:

Embrassez moi; gardez votre Sultan.
Vous croyez que je m'en soucie?
Mais point du tout : allons, débarrassez nous-en,
Et de grand cœur je vous en remercie.
Qui peut donc encor vous troubler?

ELMIRE.

Roxelane, nous sommes femmes.
Ce n'est pas entre nous qu'il faut dissimuler,
Et nous nous connoissons; je m'attends à vos trames.

ROXELANE.

Eh! bien, vous me jugez très-mal.
Je resterai toujours esclave, s'il faut l'être :
Mais mon amant ne sera point mon maître;
Je n'aimerai jamais que mon égal.
Si vous avez moins de délicatesse,
Je vous cede mes droits; usez de votre adresse
Pour réussir dans vos amours.

ELMIRE.

Je n'emploirois que ma tendresse.

ROXELANE.

Et des écrins. Abrégeons ces discours.
Pour vous prouver comme je pense,
Apprenez que c'est moi qui vous prie à dîner,
Avec votre Sultan; voyez ma complaisance.
Profitez des moyens que je veux vous donner;
Tâchez que pour vous seule il soit tendre & fidele.

(*A la Cantonade, en élevant sa voix.*)
Holà! faites venir ici le Grand Seigneur.

(*A part.*) ELMIRE.
Veut-elle me tromper? J'aurai les yeux sur elle.

(*A Roxelane.*)
Si vous ne cherchez point à troubler mon bonheur,
Comptez ſur l'amitié, ſur la reconnoiſſance...

ROXELANE.

Taiſons-nous, voici Délia ;
Je l'ai fait inviter auſſi.

ELMIRE.

Quelle imprudence !

ROXELANE.

Bon ! bon ! la craignez-vous ? on s'en amuſera.

SCENE XIV.

ROXELANE, ELMIRE, DÉLIA.

ROXELANE, *à Délia.*

VENEZ ſur l'horiſon, aſtre de Circaſſie :
Aux yeux de Soliman, ce ſoleil de l'Aſie,
Etalez vos brillans appas ;
Il va paroître (*A Elmire.*) Elmire, je vous prie,
Il faut égayer le repas :
Point de flegme Eſpagnol ; vive l'étourderie.
Le ſentiment eſt beau, mais il n'amuſe pas.
Qu'en penſe Délia ?

DÉLIA.

Qu'on doit devant ſon maître
Reſter toujours dans la ſoumiſſion,
Le ſilence, l'attention.

La Nature a borné notre être ;
Pour un Amant le ciel nous a fait naître :
Qu'il ſoit ſujet ou ſouverain ,
Il a les mêmes droits ; enfin nous devons être
Par l'arrêt de notre deſtin ,
Eſclaves.

ELMIRE.

Compagnes.

ROXELANE.

Maîtreſſes.

DÉLIA.

Les hommes ont l'empire.

ROXELANE.

Il faut leur commander.

ELMIRE.

Quels ſont nos titres ?

ROXELANE.

Leurs foibleſſes.

DÉLIA.

Encor plus foibles qu'eux, nous devons leur ceder.

ELMIRE.

Ne leur diſputons rien : n'ont-ils pas en partage
La valeur , le courage ,
Les Sciences , les Arts ?

ROXELANE.

Pourquoi s'en allarmer ?
Nous en ſavons plus qu'eux, mille fois d'avantage.

DÉLIA.

Et que ſavons nous ?

ROXELANE.

Les charmer.

ELMIRE.

C'eſt préſumer beaucoup.

ROXELANE.

Selon ma fantaiſie,
Laiſſez-moi gouverner le vainqueur de l'Aſie,
Quelques jours ſeulement. Je vous le rends après
Auſſi complaiſant qu'un François,
Et l'amene à vos pieds, à vos pieds, j en ſuis ſûre;
Ce ſera ſans beaucoup d'efforts.
Je veux ici venger l'honneur du corps.

ELMIRE, *à part.*

Son inſolence me raſſure;
Elle en ſera punie, & je ne crains plus rien.

ROXELANE.

Sa Hauteſſe paroît : ceſſons notre entretien.
(*A la Cantonade.*)
Eſclaves, ſervez nous. *

* Douze Eunuques de *l'Has-Oda* (chambre ſuprême) apportent trois chaiſes, un fauteuil & une table toute ſervie à la Françoiſe & garnie de bougies. Les mets ſont dans des plats de *Mertabani*, eſpece de porcelaine de la Chine, plus précieuſe que l'or, par l'opinion où ſont les Orientaux, qu'elle ne peut contenir aucun poiſon ſans ſe briſer. On ne ſert point d'autres vaiſſelles ſur la table du Grand Seigneur. Le Kilargi Bachi (Intendant de l'Echanſonnerie & des Offices) fait poſer à terre une cuvette d'or, dans laquelle eſt un flacon de cryſtal rempli de vin. Les verres ſont ſur la table. On deſcend en même tems du cintre un grand luſtre orné de cryſtaux de differentes couleurs, & d'œufs d'Autruche à-peu-près de la forme repréſentée dans l'Eſtampe.

SCENE XV.

SOLIMAN, ROXELANE, ELMIRE, DÉLIA, OSMIN.

SOLIMAN, *à part.*

O Ciel ! je vois Elmire.
(Bas à Roxelane.)
J'ai cru vous trouver ſeule ; encore Délia !

ROXELANE.

Oui, ce ſont les objets que votre cœur deſire :
Saluez donc. (*Soliman ſalue.*) Plus bas. (*Il ſalue plus bas.*) Fort bien. Vous y voilà.
(A Elmire, & à Délia.)
Meſdames, vous voyez un aimable convive,
Un peu novice encor ; mais il ſe formera.

ELMIRE, *à Roxelane.*

Cette ſaillie eſt un peu vive,
Roxelane, ſongez...

SOLIMAN, *bas à Elmire.*

Laiſſez, laiſſez cela.
Elle m'amuſe.

ROXELANE.

Allons, placez-vous là ;
(A Elmire & à Délia.)
Et vous à ſes côtés. Je prendrai cette chaiſe ;
Car je fais les honneurs.

SOLIMAN, *étonné de voir une table servie à la Françoise.*

Quel est cet appareil?
Mais je n'ai rien vû de pareil.

ROXELANE.

C'est un dîner à la Françoise.

(*Soliman s'assied dans un fauteuil, Elmire à droite, Délia à gauche, & Roxelane à côté de Délia, un peu sur le devant. Tous les Officiers sont rangés autour de la table*)

(*L'Ecuyer tranchant s'avance pour couper les viandes avec un grand couteau qui ressemble à un sabre.*)

Que veut cet estafier?

SOLIMAN.

C'est l'Ecuyer tranchant.*

ROXELANE.

Les Dames serviront; c'est l'usage à présent:
La peine est un peu fatigante;
Mais tout le monde y gagne: une main élégante,
De ses doigts délicats agitant les ressorts,
Découvrent cent jolis trésors.

---

* L'Ecuyer tranchant n'exerce son emploi que dans les cuisines Les Turcs n'ont à table ni couteaux ni fourchettes; on leur sert les viandes & même les fruits tout coupés en petits morceaux pour être pris avec les doigts Comme Roxelane a commandé un dîner à la Françoise, & que les pieces sont entieres, l'Ecuyer tranchant se présente, croyant être nécessaire. Ce n'est point manquer au costume que d'introduire ici cet Officier.

Et donne un goût exquis à ce qu'elle présente.
(*A Elmire, en lui présentant une volaille.*)
Coupez, Elmire.

SOLIMAN.

Oui, l'usage est charmant.
(*A l'Ecuyer tranchant.*)
Je te supprime.

ROXELANE, *à Délia.*

Et vous, très agréablement
Vous verserez à boire à Sa Hautesse.
(*A Osmin.*)
Donne le vin.

SOLIMAN, *avec étonnement.*

Du vin!

OSMIN, *avec un étonnement plus marqué.*

Du vin!

ROXELANE.

Du vin;
C'est la source de l'allegresse.
C'est l'ame du plaisir.

(*Osmin va prendre avec le bord de sa robe le flacon de vin qu'il pose sur la table en détournant la vuë.*)

(*A Osmin.*) Pourquoi donc ce dédain?
(*A part.*) (*A Osmin.*)
Commençons par l'Esclave. Approche : pour ta peine,
De ce flacon tu vas avoir l'étrenne.

(*Roxelane remplit de vin un verre, & le présente à Osmin.*)

Tiens.

OSMIN.

Moi, goûter ce breuvage odieux !

ROXELANE, *regardant Soliman.*

Il me désobéït !

SOLIMAN, *à Osmin.*

Bois.

OSMIN.

O ciel ! je frissonne.

(*A Soliman.*)

Seigneur, un Musulman...

SOLIMAN.

Eh ! fais ce qu'on t'ordonne.

OSMIN *prend le verre, leve les yeux au Ciel, fait une grimace de répugnance, & dit avant que de boire :*

O Mahomet, ferme les yeux.

(*A part, après avoir bû.*)

Bon, bon.

SOLIMAN.

Je ris d'Osmin.

OSMIN, *tendant son verre.*

Seigneur, je me résigne.

ROXELANE.

(*A Osmin.*) (*A Délia.*)

C'en est assez. Allons, charmante Délia,

Versez à Soliman les trésors de la vigne.

Donnez son verre, Elmire.

ELMIRE, *tend le verre du Sultan.*

Le voilà.

(*Délia verse.*)

SOLIMAN.

Dispensez-moi...

ROXELANE.

J'entends ; vos Officiers ſont là.

[*Elle fait ſigne aux Officiers & aux Eſclaves de ſe retirer. Tous ſortent, à l'exception d'Oſmin*]

[*A Soliman.*]

Eloignez-vous. J'approuve la décence.

ELMIRE.

Mais ſur ce point, dit-on, vous en manquez en France.
Car devant vos valets, francs eſpions gagés,
Vous parlez, agiſſez ſans aucune prudence.
Pendant tout le ſervice, autour de vous rangés,
Ils s'amuſent tout bas de votre extravagance.
Vos travers, vos écarts, vos propos négligés
Etabliſſent les droits de leur impertinence.

SOLIMAN.

N'en ſent-on pas la conſéquence ?
Dans le jour le plus pur il faut ſe faire voir,
Et le reſpect que l'on imprime,
Doit être un ſentiment, & non pas un devoir.

ROXELANE.

Seigneur, vous gagnez mon eſtime.
Mais on n'eſt pas toujours dans la ſublimité :
Entre-nous, croyez-moi, ſoyons ce que nous ſommes :
Pour qui ſeroit la volupté,
Si l'on en privoit les grands hommes ?
Cette impoſante gravité,
Qui vous interdit la gaieté,
Eloigne cent plaiſirs qu'un Souverain ignore.
Ah ! malheureux qui n'a jamais goûté

Les plaiſirs de l'égalité !
(Elle regarde Soliman d'un air coquet & agaçant.)
Et celui d'obéir ſouvent plus doux encore.
Allons, c'eſt à votre ſanté.

ELMIRE, *au Sultan.*

Vous nous ferez raiſon.

SOLIMAN.

Il faut vous ſatisfaire.
(Il boit avec Elmire, Roxelane & Délia. Oſmin ſaiſit ce moment pour boire en cachette à même le flacon.)

ROXELANE.

Voilà le moyen de nous plaire.
(A Soliman, après qu'il a bu.)
N'eſt-il pas vrai que ce breuvage eſt doux ?
[A Délia.]
Délia, vous rêvez ! allons, animez-vous :
Vous ne nous dites rien.

DÉLIA, *d'un air réſervé.*

Moi, je n'ai rien à dire.

ROXELANE.

Eh ! qu'importe ? parlez toujours :
Lorſque la gaieté nous inſpire,
Un rien fournit matiere à cent jolis diſcours.

ELMIRE.

Eh ! mais, oui ; ſi j'en crois ce que l'on nous raconte,
La langue, en France, eſt toujours prompte.
Le bon ſens ennuyeux jamais ne la conduit,
Et comme d'un Volcan la parole élancée
Part ſans attendre la penſée ;
On parle toujours bien lorſque l'on fait du bruit.

ROXELANE.

Mais, oui ; dans les ſoupers qu'à Paris on ſe donne
Sur tout légerement on diſcute, on raiſonne :
Et l'on n'a jamais plus d'eſprit
Que quand on ne ſçait ce qu'on dit.
Les Français ſont charmans.

SOLIMAN, *d'un air complaiſant pour Roxelane.*

Et ſur-tout les Françaiſes.

ROXELANE, *montrant Elmire.*

Et les Eſpagnoles auſſi.
Convenez-en.

SOLIMAN.

Sans doute.

ROXELANE.

Allons, prenons nos aiſes,
Que la liberté regne ici ;
[*Montrant Elmire.*
Au cher Objet qui vous engage,
Sans vous gêner parlez de votre amour.

SOLIMAN.

[*A part.*]
Elle veut me piquer, je vais avoir mon tour...
[*Haut à Elmire.*]
Elmire aſſurément mérite mon hommage.
Ses attraits....

ELMIRE.

Ah ! Seigneur, c'eſt un foible avantage.
Rendez plutôt juſtice à ma ſincere ardeur.

ROXELANE.

Ah ! nous allons tomber dans la langueur ;
Y penſez-vous de tenir ce langage ?
Vous le ferez redevenir Sultan.

Ne nous gâtez point Soliman.

ELMIRE.

Sans contrainte, ſans art, ma tendreſſe s'explique.

ROXELANE.

Oſmin, fais entrer la Muſique.

[*Oſmin fait un ſignal; tous les Muſiciens & Muſiciennes du Serrail entrent & ſe rangent dans le fond de la Salle.*]

[*A Délia.*] Pendant ce bel entretien-là,

Chantez un air, aimable Délia.

Air : No. 3.

DÉLIA *chante au ſon des Inſtrumens Turcs.*

Dans l'Univers tout aime, tout deſire;
Du tendre Amour tout peint la volupté.
Si le Papillon vole avec légèreté,
Un autre Papillon l'attire.
Les fleurs, en s'agitant, ſemblent ſe careſſer;
Le lierre à l'ormeau s'unit pour l'embraſſer;
Les oiſeaux ſont charmés de pouvoir ſe répondre;
Et le doux murmure des eaux
Eſt cauſé par pluſieurs ruiſſeaux
Qui ſe cherchent pour ſe confondre.

ROXELANE.

[*A Dél.*] Ils ſont tout occupés de leur amour tranſi.

[*A un Muſicien qui tient une Harpe.*]

Donnez cet inſtrument, je veux chanter auſſi.

(*On lui donne la Harpe; elle prélude. Le Grand Seigneur ſe leve & va s'appuyer ſur le dos de la chaiſe de Roxelane.*)

(*Elmire & Délia ſe levent auſſi, & ſe parlent tout bas; pendant ce tems les Officiers enlevent la table.*

ROXELANE.

[*Elle chante & s'accompagne ſur la harpe.*]

AIR : *Maudit Amour*. Noté N°. 4.

O vous, que Mars rend invincible,
Voulez-vous être au rang des Dieux ?
Défendez-vous, s'il eſt poſſible,
D'être eſclave de deux beaux yeux.
Vous triomphez par la victoire :
Mais tout l'éclat de votre gloire,
S'anéantit devant l'Amour,
Et vous cédez à votre tour.
O vous, &c.

SOLIMAN.

De plus en plus je vous admire.

ROXELANE.

Comment ! vous m'écoutiez ?

SOLIMAN.

Avec raviſſement.

ROXELANE.

Ah ! vous auriez encor plus de contentement,
Si vous voyiez danſer Elmire.
Il faut varier le plaiſir.
[*A Elmire.*]
Danſez.

ELMIRE, *au Sultan.*

Si c'eſt votre deſir.

[*Le Sultan fait un ſigne de conſentement.*]

ROXELANE, *aux Muſiciens.*

Animez-vous, flûtes, cymbales. *

* Les Cymbales (ou *Zils* comme les Turcs les nomment) ſont de petits baſſins d'airain ou d'argent qui ont 8 à 10 pouces

SOLIMAN, *à part.*

Je ne puis concevoir l'intérêt qu'elle prend
A faire briller ses rivales;
Il n'est rien de plus étonnant.

[*Elmire danse un air vif éxécuté par les Musiciens Turcs, & ensuite un air plus tendre, que Délia & Roxelane chantent en même tems.*]

DUO.

ROXELANE, DÉLIA.

[*A Soliman.*]

Air : *Paris est au Roi.* Noté N°. 5.

Animez {leurs / nos} jeux;
Ecoutez {leurs / nos} vœux.

ROXELANE.	DÉLIA.
Partagez les ardeurs	Au vainqueur des vainqueurs
De ces jeunes cœurs.	Nous offrons nos cœurs.

Du plus tendre amour,
En ce jour, aux Houris. *

ROXELANE.
Elles vont, } Disputer le prix.
DÉLIA
Nous pouvons, } Disputer le prix.

---

de diametre; leur concavité est d'environ 2 pouces de profondeur, & leur plat-bord en a autant; une anse est soudée sur le côté convexe : on frappe ces Cymbales l'une contre l'autre; ce qui rend un son éclatant, mais assez agréable.

* Filles du Paradis de Mahomet. Selon les belles promesses de l'Alcoran, les Musulmans jouiront, après leur mort, d'une félicité éternelle dans les bras de ces Beautés célestes, & les trouveront toujours vierges.

[*Aux Odalisques.*]

Pour un Maître
Qui doit être
L'objet de tous {vos / nos} desirs,
Que sans cesse,
L'on s'empresse,
Par de doux plaisirs,

ROXELANE.
Charmez
DÉLIA.
Charmons
} ses loisirs.

Animez, &c.

[*A Soliman.*]

Comme l'astre des Cieux;
Dont les feux radieux
Font éclore
Les roses de Flore;
Votre flamme
Donne l'ame
A la volupté,
A la beauté.

Animez, &c.

[*Soliman n'écoute que Roxelane; il est charmé de l'entendre; il regarde si Elmire ne le voit point; il prend un mouchoir de soie, qu'il porte à sa ceinture, & le donne en cachette à Roxelane.*]

SOLIMAN.

Je n'y tiens plus : mon cœur est dans l'ivresse.

[*A Roxelane, en lui donnant le mouchoir.*]

Acceptez...

ROXELANE

ROXELANE *prend le mouchoir & le présente à Délia.*

Délia, recevez ce présent :
C'est sans doute à vous qu'il s'adresse :
C'est le prix de votre talent.

SOLIMAN, *à part.*

Quel mépris !

DÉLIA, *s'inclinant devant le Sultan.*

Quel bonheur !

ELMIRE, *se laissant tomber sur le sopha.*

J'expire.

SOLIMAN, *après un moment de silence, arrache le mouchoir de la main de Délia, & le porte à Elmire.*

Elmire, il est à vous : oui, je déclare, Elmire...

ELMIRE.

Ah ! je renais.

SOLIMAN, *à Roxelane.*

Ote-toi de mes yeux.
C'est trop souffrir ; ingrate, tu me braves :
Qu'elle soit mise au rang des plus viles esclaves.

(*Roxelane est emmenée par quatre Eunuques noirs. En sortant, elle regarde Soliman avec une fierté noble, qui marque la tranquillité de son ame. Délia se retire confuse. Tous les personnages qui sont sur la Scene disparoissent, excepté Osmin, que Soliman retient, & Elmire, qui s'éloigne dans le fond du Théâtre.*

SCENE XIV.

SOLIMAN, OSMIN, ELMIRE.

SOLIMAN.

VIENS, Oſmin : je ſuis furieux !

[*Il veut ſortir, Oſmin lui fait appercevoir qu'Elmire l'attend.*]

OSMIN.

Mais Elmire, Seigneur...

SOLIMAN.

Il faut que je l'évite.

OSMIN.

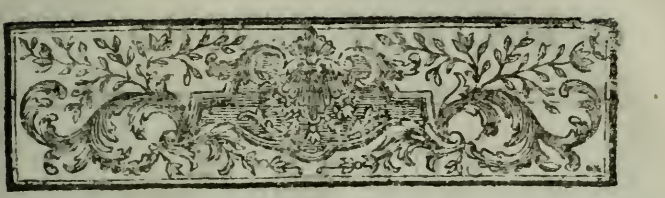
Mais vous l'aimez.

SOLIMAN.

Oui, je l'aime, je veux...
Oui, je l'adore... Oſmin, que je ſuis malheureux !
Viens, ſuis moi, diſſipons le trouble qui m'agite.

[*Il ſort du côté oppoſé à Elmire, qui voyant que Soliman ne la ſuit point, ſe retire avec douleur.*]

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ELMIRE.

SOLIMAN ne vient point: je tremble sur mon sort.
Je ne le vois que trop, il aime Roxelane.
Je ne dois qu'au dépit l'honneur d'être Sultane:
Mais j'aurai Soliman... Soliman, ou la mort.
L'ambition à l'amour est égale.
Quoi! je verrois... je verrois ma rivale
Jouir!.. Je la perdrai... Dois-je la perdre, hélas?
[*Appercevant Soliman.*]
Mais d'un air inquiet il porte ici ses pas.
Il semble m'éviter, il s'arrête, il soupire.
[*A Soliman.*]
Seigneur...



SCENE II.

SOLIMAN, ELMIRE, OSMIN.

SOLIMAN, *voit Elmire & ſe retourne du côté d'Oſmin.*

OSMIN!

ELMIRE, *à Soliman.*

Quel ſombre accueil!

SOLIMAN, *à Elmire.*

Raſſurez vous; vous triomphez, Elmire.
[*A Oſmin.*]
Un air altier, un fier coup d'œil,
Dans le moment de ſa diſgrace,
Annonçoit encor ſon audace.
As-tu remarqué cet orgueil?
(*A Elmire.*)
J'ai conçu des deſirs qui vous ont outragée.
Elmire, pardonnez à l'erreur d'un moment.
Roxelane reçoit un juſte châtiment.
Hélas! vous êtes bien vengée.

ELMIRE.

Non, je ne le ſuis pas, ſi je n'ai votre amour.

SOLIMAN.

Ah! vous le méritez: qu'en ce jour il éclate.
Ce cœur eſt à vous ſans retour;
Oui, ſans retour pour une ingrate.

ELMIRE.

Pour une ingrate !

SOLIMAN.

Elle n'eſt plus à moi ;
C'eſt votre eſclave, & je vous l'abandonne.

ELMIRE.

Vous me l'abandonnez ?

SOLIMAN.

Oui, oui, je vous la donne,
Et ma parole eſt une loi.

ELMIRE.

Je l'accepte, il ſuffit.

OSMIN, *à part.*

Je ne ſais plus, ma foi,
Qui je dois protéger ; ſon caprice m'étonne.

SOLIMAN.

Mérite-t-elle aucun égard ?

ELMIRE.

Non, puiſquelle a pû vous déplaire,
Je ne veux point ſur elle abaïſſer un regard ;
Je ne pourrois jamais la voir qu'avec colère,
Je veux . . .

SOLIMAN, *l'interrompant avec une vivacité qui fait appercevoir tout l'intérêt qu'il prend encore à Roxelane.*

Que voulez-vous ?

ELMIRE.

Ordonner ſon départ :
Du Sérail qu'elle ſoit bannie.

OSMIN.

Je lui vais, de grand cœur, annoncer ſon congé.

SOLIMAN, *à Oſmin.*

Attends, attends ; je ſerois peu vengé :

Elle n'eſt pas aſſez punie,
Va la chercher.

ELMIRE, *à Oſmin.*

Arréte, Oſmin.

(*A Soliman.*)

Seigneur, quel eſt votre deſſein ?

SOLIMAN.

Il faut qu'à ſes yeux je répare
Mon injuſtice & mes torts envers vous;
Que devant elle je déclare
Que nous ſommes unis par les nœuds les plus doux.
Témoin du bonheur de ma vie,
Qu'elle ſente le prix de ce qu'elle a perdu,
De ce cœur qui l'aimoit, (*Plus vivement.*) & qui vous étoit dû.
Excitons chaque jour ſes regrets, ſon envie;
Que pour attiſer ſon tourment,
La dévorante jalouſie
Cherche dans notre flâme un nouvel aliment.

ELMIRE.

Eh! laiſſons Roxelane.

SOLIMAN.

Il eſt vrai, je m'égare.
N'y penſons plus. (*Après un tems.*)
Qu'elle compare
Votre ſplendeur, & cet abaiſſement
Où par ſa faute elle ſe trouve.
Redoublons nos tranſports, & qu'ils ſoient remarqués:
On eſt moins affecté des peines qu'on éprouve
Que des biens que l'on a manqués.

Osmin.) Va la chercher...

(*Osmin veut sortir, Elmire l'arrête.*)

ELMIRE.

Un moment.

SOLIMAN, *d'un ton à être obéi.*

Va, te dis-je.

(*Osmin sort.*)

SCENE III.

SOLIMAN, ELMIRE.

SOLIMAN.

QU'ELLE soit confondue; Elmire, je l'exige.

ELMIRE.

Eh! que voulez-vous exiger?

SOLIMAN.

Vengez-vous, vengez-moi d'une esclave insolente.

ELMIRE.

Croyez-moi, cessez d'y songer.
C'est une Françoise imprudente,
Dont la légereté détruit le sentiment;
Qui croit que tout est fait pour son amusement;
Qui croit que le caprice est ce qui rend aimable,
Et dont le cœur n'est point capable
D'un véritable attachement.
Je sçais qu'on peut être agréable,
Par une gaieté vive, un frivole enjouement;
Mais ce n'est pas assez; il faut être estimable,
Pour fixer le cœur d'un amant;
Et la raison rend seule respectable.

SOLIMAN.

Ah ! telle eſt Roxelane en ſa frivolité :
Sa raiſon perce à travers ſa gaieté.
D'un nuage léger, c'eſt l'éclair qui s'échappe,
Et dont la lumiere nous frappe.

ELMIRE.

Seigneur, c'eſt la défendre avec vivacité.

SOLIMAN.

Non, je ne prétends point excuſer Roxelane ;
Mais qu'appréhendez-vous ? N'êtes-vous pas Sultane ?

ELMIRE.

L'orgueil eſt ſatisfait ; mais le cœur ne l'eſt pas.

SOLIMAN.

Il le ſera, croyez en vos appas.
(*Soliman apperçoit Roxelane vêtue en vile eſclave ; elle s'avance à pas lents, en ſe couvrant le viſage.*)
Je l'apperçois ; elle eſt dans la triſteſſe,
Et ſa main cache un front humilié.
(*A part.*)
N'écoutons point un reſte de pitié.

SCENE IV.

SOLIMAN, ELMIRE, ROXELANE.

SOLIMAN, *à Roxelane.*

APPROCHEZ, approchez; voilà votre maitreſſe.
(*A Elmire.*)
Ordonnez de ſon ſort.

ELMIRE.

Je conçois ses regrets ;
Elle est assez punie, en perdant vos bienfaits.

SOLIMAN.

Ah ! que ce sentiment augmente ma tendresse !
Je sors d'une honteuse ivresse.
(Regardant Roxelane.)
Je ne sçais par quel art elle m'avoit surpris.
De mon égarement innocente victime,
Votre cœur gémissoit; j'en connois mieux le prix.
Qu'elle soit désormais l'objet de nos mépris.
(A Elmire tendrement.)
Rendez-moi votre amour, & pardonnez mon crime.

ELMIRE.

On n'est point criminel, lorsque l'on est aimé.
(D'un ton plus bas.)
Je vous pardonne tout. Mais mon cœur allarmé...

SOLIMAN, *baisant la main d'Elmire, mais regardant toujours Roxelane pour juger de l'état de son ame.*

Il reprend sur le mien un éternel empire.
(Il examine Roxelane.)
J'excite ses regrets....
(Roxelane, pour examiner aussi le Sultan, détourne un peu la main dont elle se couvroit le visage : leurs regards se rencontrent. Roxelane rit, & Soliman marque la plus grande surprise. Ce moment doit faire situation.)
O ciel ! je la vois rire.

ROXELANE, *riant à gorge déployée.*

Ah, ah, ah, ah, Seigneur, vous allez vous fâcher ;

Mais, malgré mon respect, je ne puis m'empêcher...

ELMIRE.

Quelle nouvelle insulte !

ROXELANE.

Ah, ah, ah.

SOLIMAN.

Quelle audace !

ROXELANE.

Ah ! laissez-moi rire de grace.
Ah, ah, ah, ah.

SOLIMAN.

Je veux sçavoir pourquoi...

ROXELANE.

Il se peut qu'Elmire vous aime ;
Mais vous ne l'aimez pas.

SOLIMAN.

Qui donc aimé-je ?

ROXELANE.

Moi.
Je ne suis pas dupe du stratagême.

SOLIMAN.

Vous que je dois punir ! qui m'osez outrager !

ROXELANE.

Seigneur, on aime encor, quand on veut se venger.
Si je vous suis indifférente,
Renvoyez-moi ; nous y gagnerons tous.
Déjà je commençois à me trouver contente.
Pourquoi me rappeller ? Et quelle est votre attente ?
Esperez-vous un sort plus doux ?

SOLIMAN.

Eh ! bien, préférez l'infamie
A toutes les grandeurs. . .

ELMIRE.

Laissez ce cœur abject.
(A Roxelane.)
Roxelane, sortez ; vous perdez le respect.

ROXELANE.

Fort bien ; c'est parler en amie,
Et je vais éviter votre sublime aspect.
(Elle veut se retirer : Soliman l'arrête avec colere.)

SOLIMAN.

(A Roxelane.) *(A Elmire.)*
Demeurez, demeurez. Éloignez-vous, Elmire.
Je me retiens à peine, & n'ose devant vous
Laisser échapper mon courroux.
Je vais l'humilier.

ELMIRE.

Seigneur, je me retire ;
Mais songez que l'Amour n'a que des fers honteux,
Lorsque le sentiment n'épure point ses feux.
(A part, en sortant.)
Si cet indigne objet remporte l'avantage,
Il n'est point de terme à ma rage.

SCENE V.

SOLIMAN, ROXELANE.

SOLIMAN, *après un tems.*

SI je cédois à mon tranſport,
Je rendrois ton état plus cruel que la mort;
Mais je fais grace à ta foibleſſe.
Mépriſe mes bienfaits, la gloire, ma tendreſſe.
Ton ame ne ſent rien, ne connoit point ſon tort;
Loin de gémir dans la triſteſſe...
[*Roxelane ſourit.*]
Ah! tu mérites bien ton ſort:
Ton cœur eſt fait pour la baſſeſſe.

ROXELANE, *fierement.*

Tu te trompes, Sultan: céder à ſon malheur
Eſt l'effet d'une ame commune.
Modeſte au ſein de la grandeur,
Tranquille, & fier dans l'infortune,
C'eſt à ces traits qu'on connoit un grand cœur.

SOLIMAN.

Un grand cœur eſt fier ſans audace:
Quand le ſort a marqué ſa place,
Il cède, & lorſqu'il veut braver,
Il ſe rabaiſſe, au lieu de s'élever.

ROXELANE.

Moi; je ne brave rien; ce n'eſt pas mon ſyſtême:
Mais dans les fers, ou ſous le diadême,

On ne me verra point changer.
Aussi gaie, aussi franche; enfin toujours la même,
Je sais jouir de tout sans craindre le danger :
Mon bonheur n'est jamais dans ce qui m'environne;
Il est en moi : rien ne m'étonne.
Tenez.... Je ris toujours. Eh ! pourquoi s'affliger ?
[*Gaiement.*] Le monde est une Comédie :
Malgré l'intérêt que j'y prends,
Je m'en amuse, & j'étudie
Les ridicules différens.
Vos grandeurs sont des mascarades;
Jeux d'enfans que tous vos projets;
Lorsque la toile tombe, Empereurs & Sujets,
Tous sont égaux, & camarades.

SOLIMAN.

Achevez, achevez, épuisez les bontés
D'un maître que vous irritez.

ROXELANE, *d'un ton plus grave.*

Oui, vous êtes mon maître; à vous on m'a vendue:
Mais vous a-t-on donné quelque droit sur mon cœur ?
Et, de mon gré, me suis-je enfin rendue ?
Essayez de me vaincre, employez la rigueur.
Qui ne craint rien, n'est point dans l'esclavage.

SOLIMAN.

Ah ! Roxelane, quelle image !
Me croyez vous un barbare, un tyran ?
Ah ! connoissez mieux Soliman :
Il n'abusera point de son pouvoir suprême,
Pour obtenir un cœur à ses vœux refusé :
Allez, ne craignez rien d'un amour méprisé.

Je vous abandonne à vous-même.

ROXELANE.

Que vous dites cela d'un petit air aisé !

[*En minaudant.*]

Venez, venez on vous pardonne.

En vérité, je suis trop bonne.

SOLIMAN.

Qu'esperez-vous?

ROXELANE.

Vous remettre l'esprit ;

Vous guérir de votre foiblesse.

Vos fureurs, vos dédains sont l'effet d'un dépit

Qui prouve encor votre tendresse.

[*Avec sentiment.*]

Vous avez le cœur bon, & cela m'intéresse.

SOLIMAN, *à part.*

Je voulois la confondre, & je reste interdit.

De mes transports elle se rend maitresse.

(*A Roxelane, avec un peu d'émotion.*)

Il est vrai, je vous cherissois :

Mais à présent...

ROXELANE, *tendrement.*

A présent on m'abhorre.

SOLIMAN.

Oui, je t'aimois, ingrate. O Dieux! je t'aime encore..

Je t'aime encore, & je te hais

Ces mouvemens opposés, que j'ignore...

Mais elle s'attendrit ..

ROXELANE.

Je pleure de pitié.

Vous me touchez, & je vois avec peine

Un superbe Empereur qui s'est humilié ;

Qui d'une esclave a fait sa souveraine,
Sans pouvoir à son sort être jamais lié.

SOLIMAN.

Eh! qui m'en empêche?

ROXELANE, *avec sentiment.*

Moi-même.
Vous méritez que l'on vous aime;
Mais je vous plains d'être Sultan.
A vous parler sans flatterie,
J'eus des amans dans ma patrie,
Qui ne valoient pas Soliman.

SOLIMAN.

Et vous avez aimé?

ROXELANE.

Pourquoi non, je vous prie?
Croyez vous que vive, jolie,
Et dans l'âge de plaire, on a jusqu'à présent
Gardé son cœur, ce fardeau si pesant?
Pour qui? Pour le grand Turc? Mais quelle extravagance!
Je devois prendre patience;
[*En riant.*]
Je devois vous attendre. Ah! vous êtes plaisant!

SOLIMAN.

Quoi! vous avez aimé! Ciel! j'en aurai vengeance!
Ah! périssent les imposteurs
Qui m'ont trompé, trahi.

ROXELANE.

Pourquoi donc ces fureurs?
Ecoutez, écoutez; ayez la complaisance
D'entendre un peu ma confidence.

SOLIMAN.

Sortez.

ROXELANE.

Vous me rappellerez;
Car je vois que vous m'adorez.
Ce badinage qui vous pique
Me met au fait.

[*Elle fait deux pas pour se retirer.*]

SOLIMAN.

(*A part.*) Elle est unique.
[*A Roxelane.*]
Restez.

ROXELANE, *revenant.*

J'avois bien dit. Venez, allez vous-en,
Restez. En vérité, mon aimable Sultan,
Vous avez la tête tournée.
De ces miséres-là je suis fort étonnée :
Où donc est le Grand Soliman,
Qui fait trembler l'Europe, & l'Afrique & l'Asie ?
Une petite fantaisie
Trouble l'esprit d'un Monarque Ottoman!
(*D'un ton ferme & avec noblesse.*)
A quoi s'occupe ici le plus brave des Princes ?
L'Arabe révolté menace tes provinces;
Cours le punir, laisse gémir l'Amour :
Donne-lui, si tu veux, des soins à ton retour.

SOLIMAN, *à part.*

De quel éclat frappe-t-elle mon ame !
Est-ce un Génie, est-ce une femme ?
Qui me présente le miroir ?
[*A Roxelane.*]
Quel Etre êtes vous donc? quel Etre inconcevable !

Tout

Tout à la fois frivole & respectable,
Vous séduisez mon cœur, & tracez mon devoir.

ROXELANE, *affectueusement.*

Je ne suis rien que votre amie.

SOLIMAN.

Ah! soyez-la toujours, soyez-la, je vous prie:
Jusqu'à présent on m'a flatté.
Il n'appartient qu'à vous de me faire connoître
Et l'Amour & la vérité;
Mais que je sois heureux, autant que je dois l'être:
Que votre cœur...

ROXELANE.

Ah! je vous vois venir.
Eh! bien, mon cœur?

SOLIMAN.

Pourrai-je l'obtenir?
La haine que pour moi vous avez fait paroître...

ROXELANE.

Mais ce n'est pas vous que je hais:
C'est l'abus de votre puissance,
Qui nous tient dans la dépendance;
Ce sont ces gardiens, si révoltans, si laids,
Supplices des yeux & des ames.

SOLIMAN.

Vous savez que j'ai cinq cents femmes
Qu'ils doivent gouverner.

ROXELANE.

Cinq cents!
Mais, entre nous, cinq cents!..cela m'étonne.

SOLIMAN.

Ici c'est un usage établi de tout tems;
Ce sont nos loix: c'est un faste du Thrône,

Qui ſert moins au bonheur qu'à l'orgueil des Sultans.

ROXELANE.

Voilà des loix bien généreuſes,
Et cinq cents femmes bien heureuſes!
Vous prétendez peut-être encor
Que de votre hauteſſe elles ſoient amoureuſes?
Car vous êtes tout leur tréſor.

SOLIMAN.

On les voit à l'envi s'empreſſer à me plaire.

ROXELANE.

Vraiment, quand on eſt ſeul, on devient néceſſaire.
Oubliez votre autorité,
Obtenez un cœur de lui-même;
Vous ſerez ſûr alors que l'on vous aime.
Si vous ſurmontiez ma fierté,
Vous croiriez qu'en cédant à l'ardeur la plus pure,
J'aimerois par orgueil ou par timidité;
Je dois m'épargner cette injure,
L'Amour devient ſuſpect, s'il n'a ſa liberté.

SOLIMAN.

Oui, je ſens que l'Amour veut un juſte équilibre;
Roxelane, vous êtes libre.
De mon bonheur décidez à l'inſtant.

ROXELANE.

Seigneur, ma maitreſſe m'attend.

SOLIMAN.

Qui donc?

ROXELANE.

Elmire.

SOLIMAN.

Ah! ſoyez ſon égale.

ROXELANE.

Vous m'avez ſoumiſe à ſa loi.

SOLIMAN.

Entre elle & vous, il n'eſt plus d'intervalle.
Vous êtes libre, & je prends tout ſur moi.

ROXELANE, *d'un ton de reconnoiſſance & du ſentiment le plus tendre.*

Seigneur, tant de bonté me touche.
Jamais mon cœur ne ſuffira ...
Souffrez que je m'éloigne..Oſmin vous apprendra
Ce que n'oſe dire ma bouche.

[*Elle ſort.*]

SCENE IX.

SOLIMAN, OSMIN.

SOLIMAN, *appelle Oſmin.*

OSMIN ! [*à part.*] Enfin ce cœur farouche
De quelqu'eſpoir flatte mes vœux.
(*A Oſmin.*)
Enfin, mon cher Oſmin, tu me verras heureux.

OSMIN.

Oui, Seigneur, la Sultane Elmire...

SOLIMAN.

Roxelane a ſa liberté,
Je l'aime, j'obtiendrai le bien que je deſire.
Conçois-tu ma félicité ?

Cet amour pur, né de l'égalité :
Que réciproquement l'un à l'autre on s'inſpire:
Ce bien que j'ignorois, te l'imagines-tu?

OSMIN, *en ſoupirant.*

Non, Seigneur.

SOLIMAN.

Ne crois pas que ce ſoit le caprice
Qui m'entraîne vers elle; Oſmin, c'eſt la juſtice,
C'eſt la raiſon, c'eſt la vertu.
N'examinons plus rien, je l'aime;
Avant de la connoître, une ſombre langueur,
Au milieu des plaiſirs, engourdiſſoit mon cœur.
Je jouiſſois de tout, ſans jouir de moi-même.
Que dis-je? rien ne pouvoit me charmer.
L'indifférence eſt le ſommeil de l'âme;
Un feu triſte & couvert cherchoit à s'animer;
Roxelane paroît, elle y donne la flâme:
Je lui dois le bonheur d'aimer.

OSMIN.

Pauvre Elmire!

SOLIMAN

Elle aura toujours même avantage;
Nos loix admettent le partage.
Roxelane t'attend; c'eſt pour te confirmer
Un doux aveu, qui de mon ſort décide,
Un aveu que j'ai lû dans ſon regard timide,
Et que ſa bouche a craint de m'exprimer:
Va, cours; de mon bonheur tu viendras m'informer.

SCENE X.

SOLIMAN, UN MUET, *qui présente à genoux une Lettre de la part d'Elmire.*

SOLIMAN.

QU'EST-CE? C'est de la part de la Sultane Elmire.
Lisons; que peut-elle m'écrire?
Je sens qu'elle doit s'allarmer.

[*IL LIT.*]

Sultan, ta parole est sacrée :
Roxelane est à moi, je puis en disposer;
Je venge ton pouvoir, qu'on ose mépriser :
Une Saïque * *préparée,*
Pour jamais, à l'instant éloigne de ces lieux
L'Esclave que tu m'as livrée.
Tu ne reverras plus un objet odieux;
Et je t'épargne ses adieux.

[*Après avoir lû, il frappe des mains. A ce signal, les Noirs, les Muets & les Bostangis paroissent, reçoivent ses ordres, & courent les exécuter.*]

* Navire Turc.

Noirs, Muets, Baſtängis, il y va de la tête;
Qu'on cherche Roxelane : allez, & qu'on l'arrête.
Je ne la verrai plus! Ah! quelle trahiſon!
Je ſuis juſte, Elmire a raiſon;
J'ai donné Roxelane . . . . . Ah! trop barbare Elmire,
S'il faut lui payer ſa rançon,
Prenez tous mes tréſors, & tous ceux de l'Empire;
Mais j'exige ſa liberté.
[*Au muet qui lui a apporté la lettre d'Elmire.*]
Annonce-lui ma volonté.

SCENE XI.

SOLIMAN, OSMIN.

SOLIMAN, *à Oſmin.*

OSMIN, je t'attendois avec impatience;
Viens-tu rendre le calme à mon cœur agité?
Te ſuit-elle?

OSMIN.

Seigneur, elle m'a proteſté
Que le reſpect, l'eſtime & la reconnoiſſance . . .

SOLIMAN.

Ah! c'eſt trop peu . . . trop peu . . .

OSMIN.

Donnez-vous patience :
J'ai vû couler ſes pleurs, & j'en ſuis pénétré :
Elle vous aime.

SOLIMAN.

O flatteuſe eſpérance !

OSMIN.

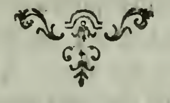
Elle s'embarque pour la France:

SOLIMAN.

Elle s'embarque !.. Ciel ! je ſuis déſeſpéré.
Courons.

OSMIN.

Raſſurez-vous, Seigneur ; on vous l'amene.



SCENE XII.

SOLIMAN, ROXELANE.

SOLIMAN.

ROXELANE, venez ; vous me tirez de peine.
Elmire osoit...

ROXELANE.

Seigneur, ne la condamnez point.
Il est tout naturel que votre Favorite
Cherche à se conserver un rang qu'elle mérite ;
Nous étions d'accord sur ce point :
Je la priois avec instance
De me sauver, de hâter mon départ,
De ne souffrir aucun retard.
C'est ma faute.

SOLIMAN.

Et voilà quelle est ma récompense ?

ROXELANE.

De quoi vous plaignez-vous ? Ai-je ma liberté ?
S'il ne faut pas que j'en jouisse...

SOLIMAN.

Mais enfin, je m'étois flatté...

ROXELANE.

J'entends ; vous exigez le prix de ce service.
C'est pour son intérêt que l'on est généreux.
Voilà les hommes.

SOLIMAN.

Mais le ſort le plus heureux,
Les honneurs du Sérail...

ROXELANE.

Moi, que je m'aviliſſe
Juſqu'à les recevoir ! ils ne ſont pas pour moi;
Quel titre aurois-je ici, pour y donner la loi?

SOLIMAN.

Ainſi, mon amour, ma puiſſance,
N'ont rien qui ſoit digne de vous.

ROXELANE, *avec trouble, embarras & tendreſſe.*

Non ... laiſſez-moi vous fuir ... peut-être que l'abſence...
Nous pourrons, vous & moi, jouir d'un ſort plus doux.
Je vous crains, je me crains moi-même.

SOLIMAN.

Je ne vous comprends pas.

ROXELANE, *à part.*

Mon cœur eſt oppreſſé.

SOLIMAN.

Achevez...

ROXELANE.

Eh! bien! quoi? Quelle rigueur extrême!
Quand vous ſçaurez que l'on vous aime,
En ſerez-vous plus avancé?

SOLIMAN.

Quoi! vous m'aimez?

ROXELANE.

Laiſſez-moi.

SOLIMAN.

Roxelane,

Vous m'aimez ?

ROXELANE.

Oui, mais n'en espérez rien.

Maitresse d'un penchant que ma fierté condamne,

Allez, j'y remédierai bien.

SOLIMAN.

M'aimer, me fuir! mais quelle inconséquence!

ROXELANE.

L'Amour aime la liberté,

Il veut encor l'égalité :

Votre pouvoir emporte la balance.

Mon très-Auguste Souverain

Me prendroit aujourd'hui, pour me quitter demain.

Oh! je dois m'assurer contre son inconstance;

Il ne m'obtiendra point sans être mon époux.

SOLIMAN.

Quoi! Roxelane, y pensez-vous?

ROXELANE.

Si mon amant n'avoit qu'une chaumiere,

Je voudrois partager sa chaumiere avec lui.

Je soulagerois sa misere;

Je le consolerois, je serois son appui.

L'offre même d'une couronne

Ne me feroit jamais changer de sentiment;

Mais mon amant posséde un Thrône,

Si je ne le partage, il n'est pas mon amant.

SOLIMAN.

Vous me jettez dans un étonnement!..

ROXELANE.

Je n'ai point l'orgueil téméraire
De vous preſcrire aucune loi :
Vos grandeurs ne ſont rien ; mais ma gloire m'eſt chere.
Vous aimer en eſclave eſt un affront pour moi.
Si vous ne me trouvez pas digne
De regner ſur vos Turcs, j'en ai peu de ſouci.
Je ne deſire point cette faveur inſigne.
Dans mon pays, je ſerai mieux qu'ici.
Toute femme jolie, en France, eſt Souveraine.
De grace, laiſſez-moi partir.
Je l'avouerai, je vous quitte avec peine ;
Mais il le faut ; adieu.

SOLIMAN.

Pourrois-je y conſentir !
S'il dépendoit de moi, Roxelane, je jure...

ROXELANE.

C'eſt une mauvaiſe raiſon.

SOLIMAN.

Peut-être avec le tems...

ROXELANE.

Non, non.
De mon ſort je veux être ſûre :
Que je ſois votre épouſe, ou bien vous me perdez ;
J'ai pris mon parti. Décidez.

SOLIMAN.

Mais un Sultan...

ROXELANE.

Peut tout.

SOLIMAN.

Mais nos loix...

ROXELANE.

Je m'en moque.

SOLIMAN.

Le Muphti, le Visir, l'Aga...

ROXELANE.

Quon les révoque.

SOLIMAN.

Mon peuple...

ROXELANE.

A-t-il le droit de gêner votre cœur?
Vous le rendez heureux ; il vous défend de l'être!
Est-ce à lui de borner le desir de son Maître,
De lui marquer le degré du bonheur ?
Epouse d'un Sultan, une femme estimable,
Qui fait affeoir la tendre humanité
A côté de la Majesté,
Qui tend à l'infortune une main secourable,
Adoucit la rigueur des loix,
Protége linnocence, & lui prête sa voix,
Aux yeux de ses sujets le rend-elle coupable ?
Sans cesse, avec activité,
Elle étudie, elle remarque
Ce qui nuit, ce qui sert à votre autorité,
Vous présente la vérité,
Le premier besoin d'un Monarque :
En la montrant dans tout son jour,

Elle ſçait l'embellir des roſes de l'Amour.
Eh ! quel autre auroit le courage
D'en offrir ſeulement l'image ?
Eſt-ce un courtiſan toujours faux,
Qui ne trouve ſon avantage
Qu'à vous tromper, qu'à flatter vos défauts ?
Une compagne qui vous aime,
A vous rendre parfait, fait conſiſter le ſien.
Les vertus d'un époux deviennent notre bien,
Et ſa gloire eſt la nôtre même.

SOLIMAN.

Que le Sérail ſe raſſemble à ma voix.
C'en eſt aſſez, ma crainte ceſſe,
Et mon amour n'eſt plus une foibleſſe ;
Vous êtes digne de mon choix.

SCENE XIII. *& derniere.*

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN, *Eſclaves du Sérail de l'un & de l'autre ſexe, avec les Officiers.*

OSMIN.

Seigneur, & vîte, & vîte.

SOLIMAN.

Qu'eſt-ce donc ?

OSMIN.

La Sultane en proie à ſes chagrins...

SOLIMAN.

Eh ! bien ?

OSMIN.

A l'inſtant prend la fuite.

Elle part.

SOLIMAN.

Elle part !

OSMIN.

Oui, Seigneur.

SOLIMAN.

Je la plains.

Aly-Mahmout, accompagnez Elmire,
Et comblez-la de mes bienfaits.
(*A Oſmin.*)
Toi, dont la voix annonce mes decrets,
Fais aſſembler les Ordres de l'Empire,
Informe les Viſirs, déclare à mes Sujets,
Que j'aſſocie une Epouſe à mon Thrône;
Qu'en ce jour Roxelane, en comblant mes ſouhaits,
Va recevoir ma main & ma couronne.
S'ils oſoient murmurer, dis leur que je le veux.
[*A Roxelane.*]
Ils vivront ſous vos loix, ils ſeront trop heureux.
Vous m'enſeignez la douceur, la clémence;
Et d'une équitable puiſſance
Ce n'eſt que d'aujourd'hui que je ſuis revétu.
D'un Souverain le regne ne commence
Que du moment qu'il connoît la vertu.

ROXELANE.

Sultan, j'ai pénétré ton âme;
J'en ai démêlé les reſſorts.
Elle eſt grande, elle eſt fiere, & la gloire l'enflâme.
Tant de vertus excitent mes tranſports.

A ton tour, tu vas me connoître :
Je t'aime, Soliman ; mais tu l'as mérité.
Reprends tes droits, reprends ma liberté ;
Sois mon Sultan, mon Héros & mon Maître.
Tu me ſoupçonnerois d'injuſte vanité.
Va, ne fais rien que ta loi n'autoriſe ;
Il eſt des préjugés qu'on ne doit point trahir,
Et je veux un amant qui n'ait point à rougir :
Tu vois dans Roxelane une Eſclave ſoumiſe.

SOLIMAN.

Par de tels ſentimens le Thrône vous eſt dû.
Aux Officiers & aux femmes du Sérail. O vous, d'un ſi doux hymenée
Célébrez l'heureuſe journée.

ROXELANE.

S'il m'eſt permis d'uſer du pouvoir abſolu,
Pour la rendre plus ſignalée,
Aux femmes du Sérail je donne la volée.

SOLIMAN.

J'y conſens.

OSMIN.

Me voilà caſſé.
Ah ! qui jamais auroit pû dire
Que ce petit nez retrouſſé
Changeroit les loix d'un Empire ?



DIVERTISSEMENT.

Le Théâtre repréſente une ſalle du Sérail ſuperbement ornée. Soliman & Roxelane ſont aſſis ſur un Thrône ; tous les Officiers du Sérail & les principaux de l'Empire viennent lui rendre hommage. Le Mupti chante ces paroles :

AIR : N°. 6.

O ! Mahomet, prends ſoin des deſtinées
Du plus grand des Sultans :
Que le nombre de ſes années
Soit égal aux fleurs du Printems ;
Mahomet, Mahomet, prends ſoin des deſtinées
Du plus grand des Sultans.
Armé du glaive de la guerre,
Qu'il ſoit des Muſulmans le héros & l'appui ;
Qu'il marche ſur les vents, qu'il ſouffle le tonnerre ;
Que la terre
Tremble & ſe taiſe devant lui.
Mahomet, &c.

Mais pour un peuple qui l'adore,
Qu'il paroiſſe comme l'aurore ;
Qu'il faſſe regner les Zéphirs,
Et que le char de la Victoire,
Éclatant du feu de ſa gloire,
Le ramene au ſien des plaiſirs.
Mahomet, &c.

[*Danſe de Derviches.*]

(*Ils*)

[*Ils commencent sur un air lent & mesuré au son de leurs tambours longs & de leurs flûtes ; ensuite ils tournent sur un air plus vif, jusqu'à ce qu'ils tombent en extase.*]

LE MUPHTI.

AIR : N°. 7.

Hâtez-vous, ardente Jeunesse ;
Accourez Eleves, de Mars ;
Disputez de force & d'adresse.
De Soliman méritez les regards.

[*Aux Femmes du Sérail.*]

Du Sérail brillantes étoiles,
Jouissez de la liberté.
Pour animer leurs jeux, laissez tomber ces voiles
Qui font injure à la beauté.
Charmantes rivales des Graces,
Devenez le prix des vainqueurs ;
Lancez la flâme dans les cœurs,
Que les plaisirs voltigent sur vos traces.

UNE ODALIQUE ET UN OFFICIER.

DUO. N°. 8.

Heureux vainqueurs, faites un choix ;
L'Amour nous soumet à vos loix.
Il est doux, après la victoire,
D'être couronné par l'Amour.
Mais apprenez en ce jour,
Qu'en unissant les plaisirs & la gloire,
Ils doivent regner tour à tour.
Heureux vainqueurs, &c.

LE MUPHTI, *à Roxelane.*

AIR.

Fleur du Printems,
O Reine de beauté,
Tu pares les jardins de la félicité.
Le parfum de ton âme est monté vers le Thrône
De l'invincible Soliman.
Que ta douceur nous environne,
Comme les odeurs du Liban.

[Les Derviches se relevent pour reprendre leurs danses.]

Étoile étincelante,
Lumiere de l'Amour,
Que ta clarté naissante
Nous annonce un beau jour.
Du vainqueur de la terre
Partage la grandeur.
C'est l'astre de la guerre ;
Sois l'astre du bonheur.

Les Odaliques & les Esclaves du Sérail de l'un & de l'autre sexe forment plusieurs danses variées.

Entrée de Baladins & Baladines Turcs. Ils exécutent une pantomime selon la coutume du pays.

Proclamation & couronnement de Roxelane.

Contredanse générale, pendant laquelle les Francs chantent :

Vivir, vivir Sultana ;
Vivir, vivir Roxelana.

ET LES TURCS.

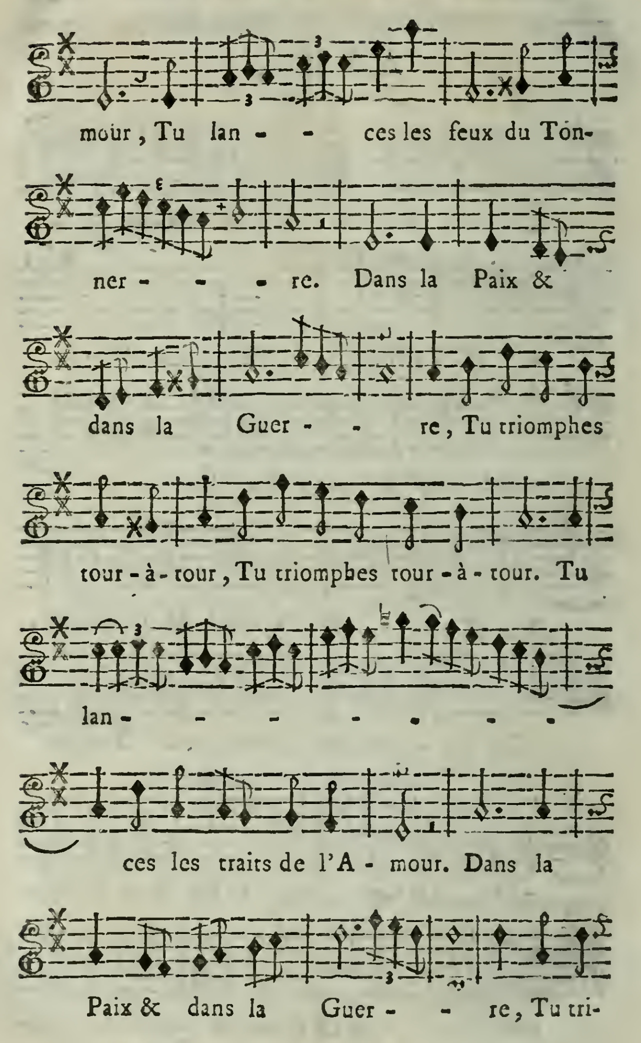
	(Sens des paroles Turques.)
Eyuvallah, Eyuvallah,	Gloire, gloire, félicité,
Salem alekim,	Salut, salut, honneur, honneur ;
Sultan Zilullah,	A notre sublime Empereur ;
Soliman Padichaïm,	A Soliman, miroir de la Divinité ;
Eyuvallah, Eyuvallah.	Salut, gloire, félicité.

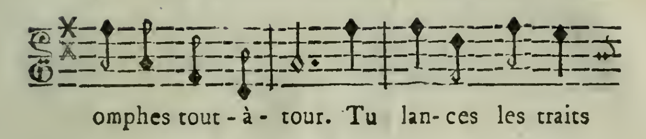
FIN.

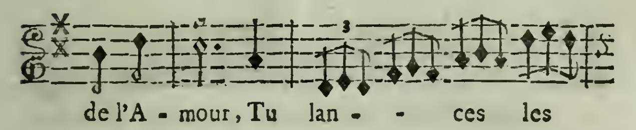
AIRS.

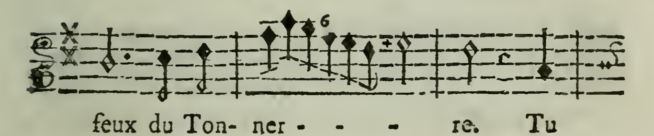
N° I.

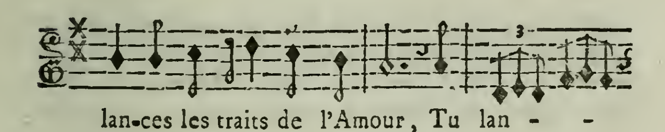

DAns la Paix & dans la Guer - -
- re, Tu triomphes tour-à-tour, Tu tri-
omphes tour-à- tour. Tu lan- - -
- - - ces les traits de l'A-mour,
Tu lan- ces les feux du Tonner-
- re, Tu lan - - ces les feux du Ton-
ner- - - re; Tu lan-ces les traits de l'A-

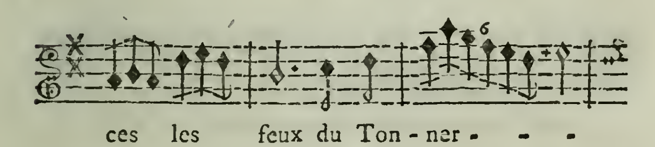

mour, Tu lan - - ces les feux du Ton-
ner - - - re. Dans la Paix &
dans la Guer - - re, Tu triomphes
tour - à - tour, Tu triomphes tour - à - tour. Tu
lan - - - - - - -
ces les traits de l'A - mour. Dans la
Paix & dans la Guer - - re, Tu tri-

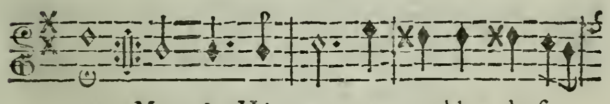

omphes tout - à - tour. Tu lan- ces les traits

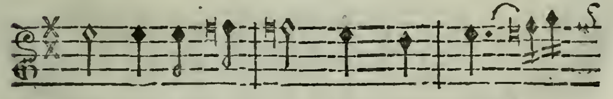

de l'A - mour, Tu lan - - ces les


feux du Ton- ner - - - re. Tu


lan-ces les traits de l'Amour, Tu lan - -

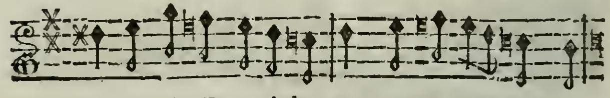

ces les feux du Ton - ner - - -


re. Mars & Vé - nus te comblent de fa-

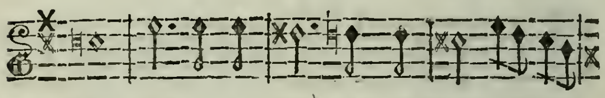

veurs; Et ta va - leur, dans les champs



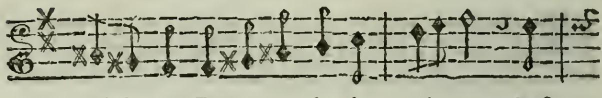
de la gloire, Rem-porte la vic-



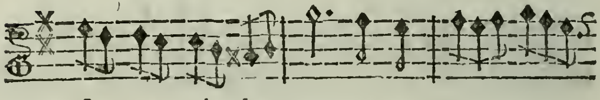
toire, Auſſi rapi-de-ment que tu ga-gnes les



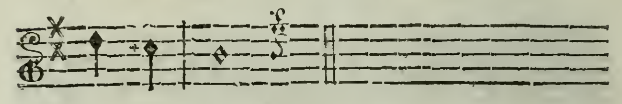
cœurs; Et ta va-leur, dans les champs de la



gloi-re, Remporte la vic-toi-re, Auſ-

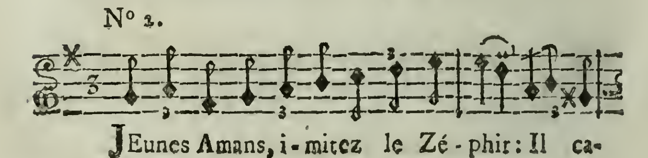


ſi ra-pi-de-ment que tu ga- - -

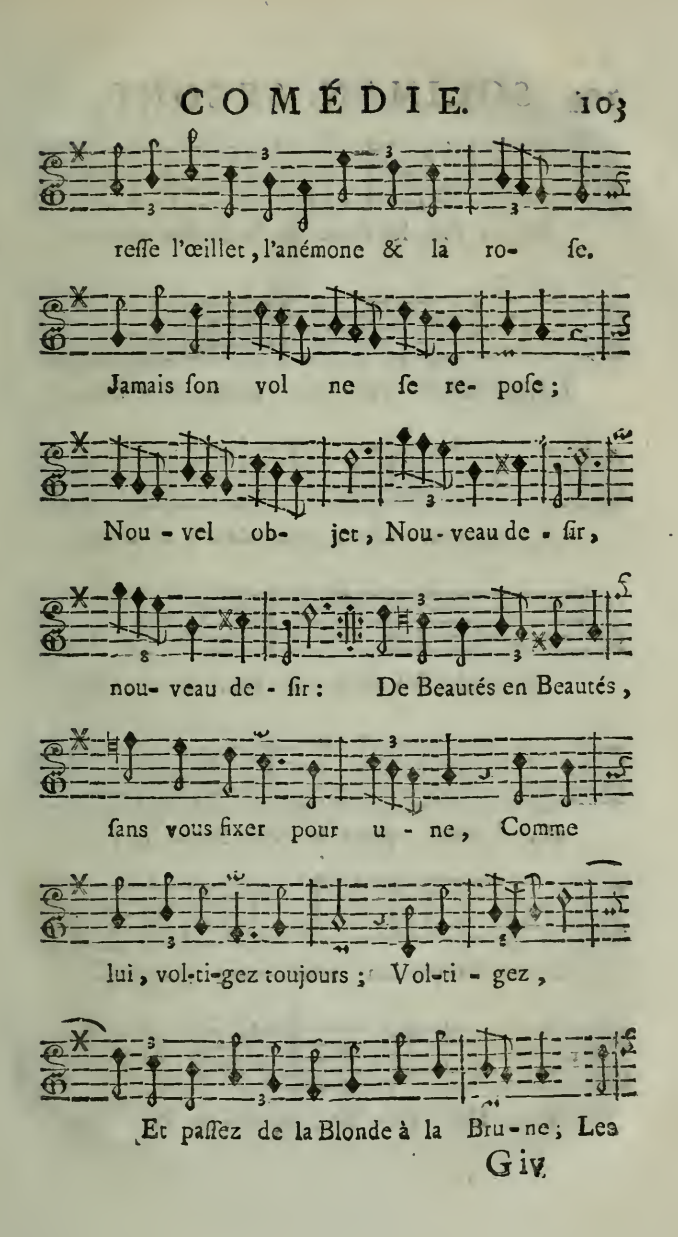


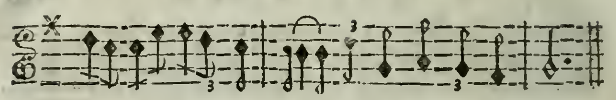
gnes les cœurs. Dans, &c.

N° 3.



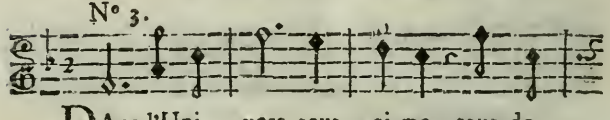
JEunes Amans, i-mitez le Zé-phir: Il ca-


reſſe l'œillet, l'anémone & la ro- ſe.
Jamais ſon vol ne ſe re- poſe ;
Nou - vel ob- jet, Nou - veau de - ſir,
nou- veau de - ſir : De Beautés en Beautés,
ſans vous fixer pour u - ne, Comme
lui, vol-ti-gez toujours ; Vol-ti - gez,
Et paſſez de la Blonde à la Bru - ne ; Les

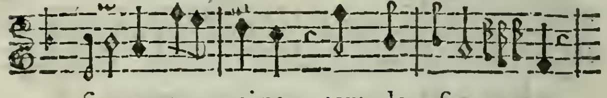


Bel-les ſont les fleurs du Jardin des A-mours.

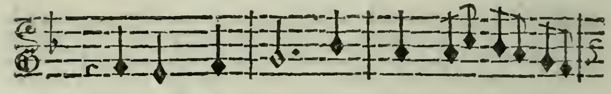
N° 3.



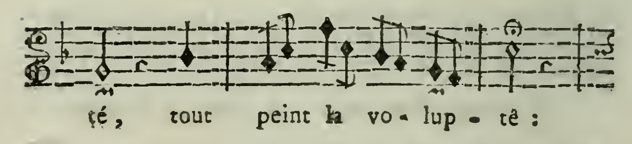
DAns l'Uni - vers tout ai-me, tout de-



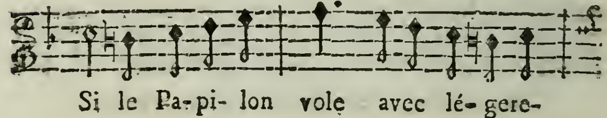
ſi - re, tout aime, tout de - ſi - - re;

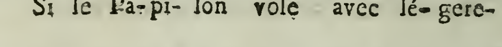


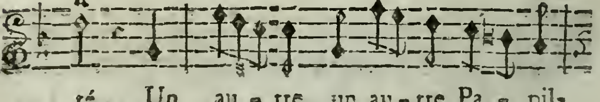
Du tendre A - mour tout peint la vo - lup-



té, tout peint la vo - lup - té :







té, Un au - tre, un au-tre Pa - pil-

lon l'at-ti - re. Les fleurs, en s'agitant,

femblent fe ca - ref - fer; Le li-

erre à l'or - meau s'u- nit pour l'embraf-

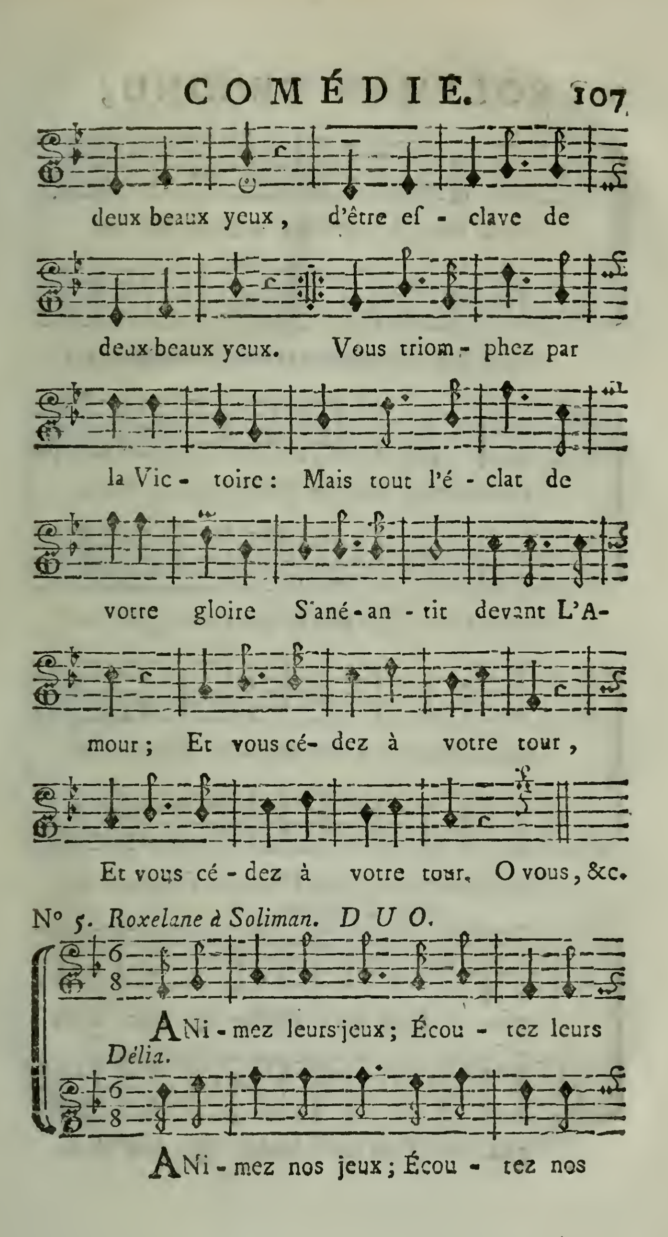
fer. Les oi - feaux font char- més de pou-

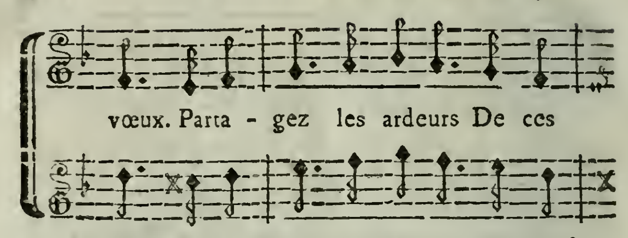
voir fe ré - pondre, Et le doux mur-

mure des eaux Eft cau - fé par plu-

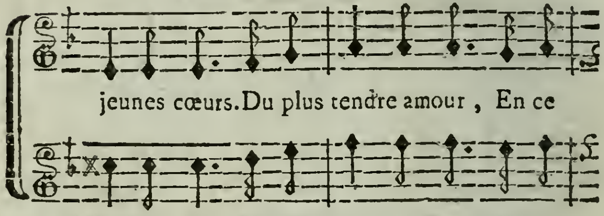
fieurs ruif - feaux, Qui fe cherchent, fe


cherchent, Pour ſe con - fon - dre;
Qui ſe cherchent, qui ſe cherchent, Pour
ſe confon - dre.
N° 4.
O Vous que Mars rend in- vin- cible,
Voulez - vous être au rang des Dieux?
Défen - dez - vous, s'il eſt poſ - ſi - ble,
s'il eſt poſ - ſible, D'être eſ - clave de

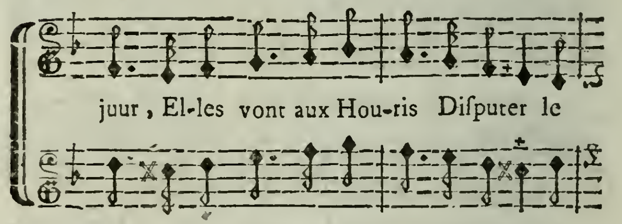

deux beaux yeux, d'être ef - clave de
deux beaux yeux. Vous triom - phez par
la Vic - toire: Mais tout l'é - clat de
votre gloire S'ané - an - tit devant L'A-
mour; Et vous cé - dez à votre tour,
Et vous cé - dez à votre tour. O vous, &c.
N° 5. Roxelane à Soliman. D U O.
ANi - mez leurs jeux; Écou - tez leurs
Délia.
ANi - mez nos jeux; Écou - tez nos



vœux. Au vainqueur des vainqueurs Nous of-

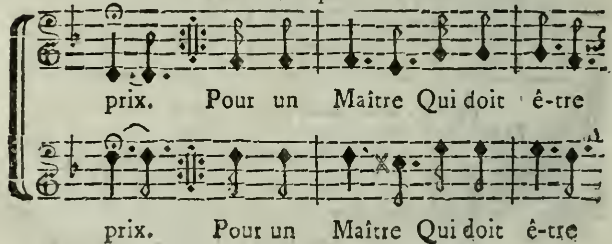


frons nos cœurs. Du plus tendre amour, En ce



jour, Nous pouvons aux Hou-ris Dif-puter le

Aux Odaliques.



L'objet de tous vos de - ſirs, Que ſans

L'objet de tous vos de- ſirs, Que ſans

ceſſe L'on s'em- preſſe : Par de doux plai-

ceſſe L'on s'empreſſe : Par de doux plai-

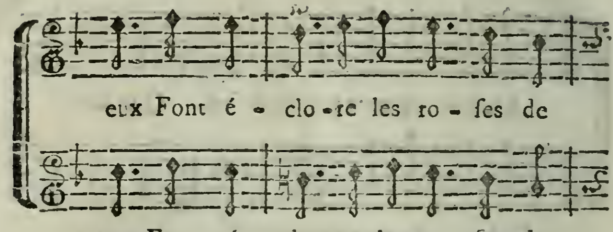
à Soliman.

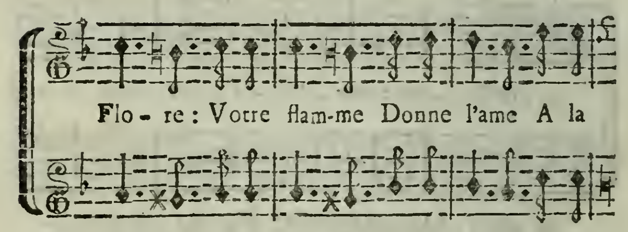
ſirs, Charmez ſes loiſirs. Animez. Comme

ſirs, Charmons ſes loiſirs. Animez. Comme

l'aſtre des Cieux, Dont les feux ra- di-

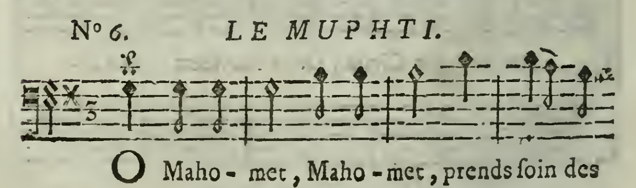
l'aſtre des Cieux, Dont les feux ra- di-


eux Font é - clo - re les ro - ses de
eux Font é - clo - re les ro - ses de


Flo - re : Votre flam-me Donne l'ame A la
Flo - re : Votre flamme Donne l'ame A la


volup-té, A la beauté. Animez, &c.
volup - té, A la beauté. Animez, &c.

N° 6. *LE MUPHTI.*


O Maho - met, Maho - met, prends soin des


desti - nées Du plus grand des Sul - tans ,
Du plus grand des Sul - tans : Que le nom-
bre de ses an- nées Soit é - gal aux fleurs du
Printems. O! Mahomet, &c. Armé du glaive
de la guerre , Qu'il soit des Musul - mans
le Hé - ros & l'ap- pui ; Qu'il marche sur les
vents, qu'il souffle le ton - nerre ; Que la

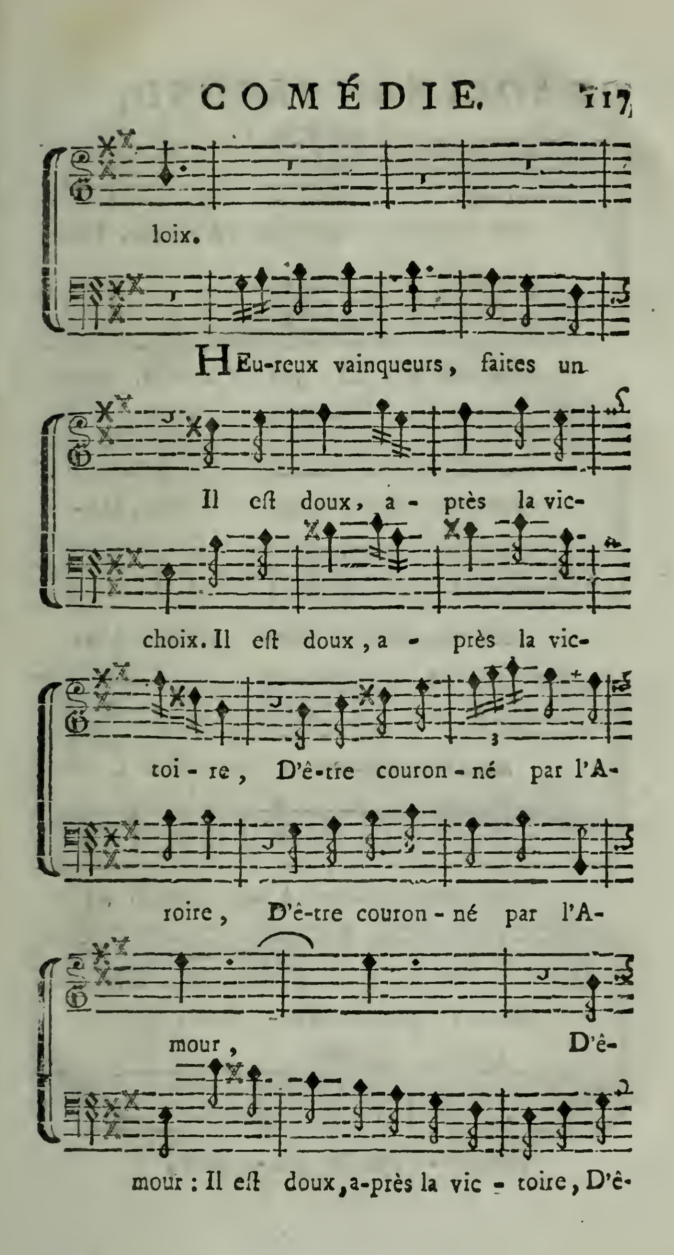

ter-re tremble, & se taise de vant
lui. Mais pour un peu-ple qui l'a- dore,
Qu'il pa - roisse comme l'Aurore ; Qu'il fasse re-
gner les Zé - phirs ; Et que le Char de
la Vic - toire, É-cla - tant du feu de sa
gloire, Le ra - mene au sein des plai-sirs. O &c
N° 7. Vif.
HAtez - vous, hâtez - vous, arden - te Jeu-
nesse,

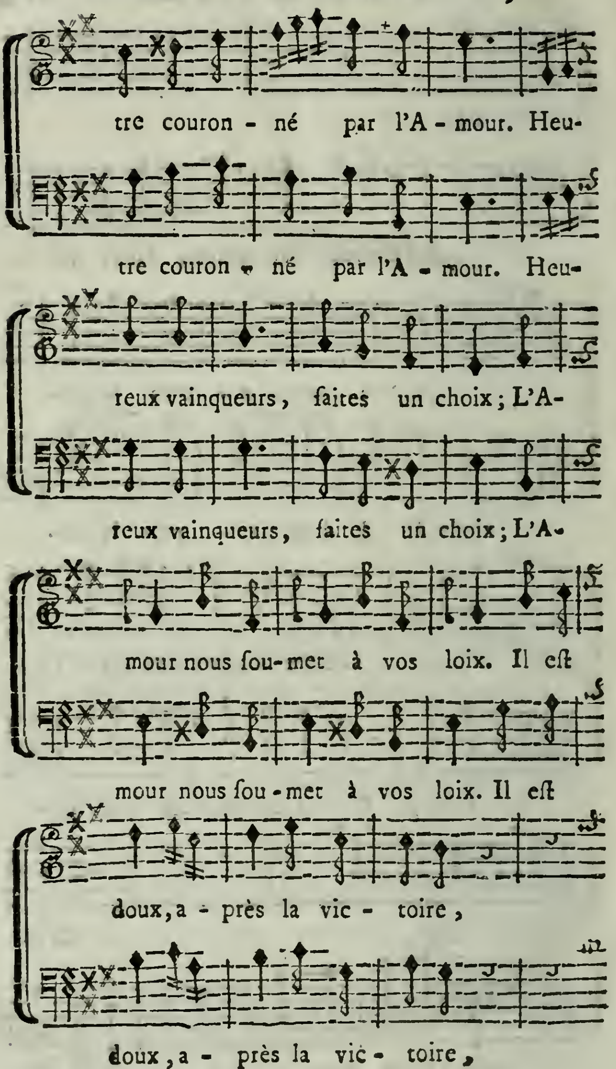

nes-se; Accou- rez, - - - É-
lé-ves de Mars: Dis-pu - tez de
force & d'a - dresse; De So-li- man méri-
tez les re - gards, De So-li - man méri-
Gracieusement.
tez les re - gards. Du sé - rail bril-
lan-tes é - toi - les, Jou-is - sez de la-
li-ber-té; Pour a-ni-mer leurs jeux, pour


a- ni- mer leurs jeux, Laiſſez tomber ces
voiles, Qui font in - jure à la beau - té,
Qui font in - jure à la beau- té. Char-
mantes ri - va - les des Gra - ces, De-ve-
nez le prix des vain - queurs, De- ve-
Vif.
nez le prix des vain - queurs. Lan - cez la
flam - me dans les cœurs, la flamme


dans les cœurs. Char- mantes ri - vales des
Graces, Que les Plai - ſirs vol - ti -
- - - - gent ſur vos, tra - ces, De ve-
nez le prïx des vainqueurs, De ve- nez le
prix des vainqueurs. Lan - cez - - -
- - - lan - cez, la -
flam - - me dans les cœurs, Lan-cez,


la flam - - - me dans les cœurs;
De ve - nez le prix des vain-
queurs, Lancez la flam- -
- - - me dans les cœurs.
Gracieusement. D U O.
Heureux vainqueurs, faites un choix; L'A-
mour nous sou - met, nous sou - met à vos


loix.
HEu-reux vainqueurs, faites un
Il est doux, a - près la vic-
choix. Il est doux, a - près la vic-
toi - re, D'ê-tre couron - né par l'A-
roire, D'ê-tre couron - né par l'A-
mour, D'ê-
mour : Il est doux, a-près la vic - toire, D'ê-


tre couron - né par l'A - mour. Heu-
tre couron - né par l'A - mour. Heu-
reux vainqueurs, faites un choix ; L'A-
reux vainqueurs, faites un choix ; L'A-
mour nous sou-met à vos loix. Il est
mour nous sou-met à vos loix. Il est
doux, a - près la vic - toire,
doux, a - près la vic - toire,


D'être couron- né par l'A- mour. Mais
D'être couron - né par l'A - mour. Mais
appre - nez, appre - nez en ce jour,
appre - nez, appre - nez en ce jour,
Qu'en u- niſ - ſant les plaiſirs & la
Qu'en u - niſ - ſant les plai-ſirs & la
gloire, Ils doivent re - gner
gloire, Ils doivent re - gner


tour-à - tour.
tour - à - tour, Ils doivent re- gner
Ils doivent re - gner
tour-à - tour, Ils doivent re - gner
tour - à - tour.
tour - à - tour.

FIN.





